

Considérations sur le homard

David Foster Wallace

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DAVID FOSTER WALLACE

CONSIDÉRATIONS
SUR LE
HOMARD



Éditions de l'Olivier

LES FEUX

DAVID FOSTER WALLACE

Considérations sur le homard

tome I

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jakuta Alikavazovic*

LES FEUX

Éditions de l'Olivier

Du même auteur

Un truc soi-disant super auquel on ne me reprendra pas

Au diable vauvert, 2005

Brefs entretiens avec des hommes hideux

Au diable vauvert, 2005

La Fonction du balai

Au diable vauvert, 2009

J'ai lu, n° 10797

C'est de l'eau

Au diable vauvert, 2010

La Fille aux cheveux étranges

Au diable vauvert, 2010

Tout et plus encore. Une histoire compacte de ∞

Ollendorff et Deseins, 2011

Le Roi pâle

Au diable vauvert, 2012

J'ai lu, n° 11206

Le Sujet dépressif. Petits Animaux inexpressifs

Au diable vauvert, 2015

L'Infinie Comédie

Éditions de l'Olivier, 2015

« Replay », 2017

L'Oubli

L'édition originale de cet ouvrage
est parue chez Little, Brown and Company en 2005,
sous le titre : *Consider the Lobster*

ISBN 978-2-8236-0876-2

© David Foster Wallace, 2005.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2018.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Pour Bonnie Nadell

TABLE DES MATIÈRES

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Le gros fiston rougeaud](#)

[La vue de chez Mrs Thompson](#)

[Courage, Simba](#)

[Considérations sur le homard](#)

[Remerciements de l'auteur](#)

Le gros fiston rougeaud¹

L'Académie américaine de médecine urgentiste le confirme : chaque année, entre dix et vingt-cinq citoyens adultes sont admis aux urgences après s'être castrés. En général avec un ustensile de cuisine ; parfois, une pince coupante. En réponse à la question qui ne manque pas de se poser, ceux qui survivent déclarent souvent que leurs pulsions sexuelles étaient devenues une source de conflit et d'angoisse insupportables. Le désir d'un assouvissement parfait et l'impossibilité de l'obtenir à volonté dans le monde réel ont conjointement produit une tension qui a fini par s'avérer intenable.

C'est aux individus de sexe mâle âgés de trente ans et plus, dont les problèmes de testostérone ont fait l'objet d'un suivi ces deux dernières années, que vos correspondants souhaitent dédier cet article. Et, à ces pauvres âmes tourmentées qui envisagent l'autocastration en 1998, nous souhaitons dire : « Halte ! Suspendez votre geste ! Ces ustensiles de cuisine, ces tenailles peuvent attendre ! »

En effet nous pensons avoir trouvé une alternative.

Au printemps, l'Académie des arts et sciences du cinéma salue, par des prix, les prouesses annuelles dans toutes les catégories relatives à la production filmique grand public. Il s'agit là des Oscars. Le cinéma grand public est une industrie majeure aux États-Unis, tout comme les Oscars. L'Académie est célèbre pour son mercantilisme et son hypocrisie, qui dégoûtent de nombreux spectateurs parmi les millions et les millions qui suivent la cérémonie en direct et en *prime time*. Ce n'est pas une coïncidence si la remise des Oscars a lieu durant la semaine de mesure de l'audience télévisée. Nous allumons quasiment tous le poste pour l'occasion, en dépit de ce qu'il peut y avoir de

grotesque à regarder une industrie s'autocongratuler et perpétuer l'idée, erronée, qu'elle est encore une forme d'art, à entendre des individus en robes à cinq mille dollars se répandre en clichés flamboyants où la surprise se mêle à l'humilité, et rédigés par leurs attachés de presse, etc. – le schmilblick postmoderne classique, dans tout son cynisme – et pourtant, nous sommes tous là, semble-t-il, les yeux rivés sur nos écrans. Et ça nous intéresse. Même si l'hypocrisie nous fait mal, même si les recettes brutes en première semaine d'exploitation et les stratégies marketing font davantage la une que les films eux-mêmes, même si Cannes et Sundance ne sont plus que des zones d'activité commerciale. Mais la vérité, c'est qu'il n'y a plus une once de joie authentique dans tout ça. Pire encore, on dirait bien qu'une immense conspiration du silence nous pousse à faire comme si de rien n'était. Comme si on trouvait drôle que Bob Dole^a joue dans des pubs pour Visa, que Gorbatchev soit le nouveau visage de Pizza Hut. Que les représentants de la culture de la célébrité se ruent, comme un seul homme, pour se vendre, tout en se félicitant de faire si bien semblant de ne pas s'être vendus. Et malgré tout, au fond, on sait bien que tout ça craint.

Vos humbles correspondants sont là pour vous offrir une alternative.

Chaque année, en janvier, la moins prétentieuse de toutes les villes américaines accueille la remise des AVN Awards. AVN renvoie à *Adult Video News*, qui est un peu le *Variety* de l'industrie porno américaine. Cet épais magazine, à la maquette superbe, coûte 7,95 \$, compte près de 80 % de publicités et a pour cœur de cible évident les vendeurs de vidéos porno. Tirage : environ 40 000 exemplaires.

Même si les aléas des sous-rubriques dans le plan comptable de l'industrie du divertissement sont légendaires, c'est une vérité universellement reconnue que la production pornographique américaine, qui génère entre 3,5 et 4 milliards de revenus annuels en ventes, locations, chaînes câblées et cabines de masturbation vidéo, est encore plus profitable que le cinéma américain grand public (qui, lui, rapporte selon les estimations entre 2 et 2,5 milliards de dollars par an). L'industrie du film porno, aux États-Unis, est basée à LA, dans la vallée de San Fernando, près de Hollywood, juste de l'autre côté des montagnes². Certains initiés en parlent comme du Jumeau maléfique

de Hollywood, d'autres comme du Gros Fiston rougeaud du cinéma *mainstream*.

Ce n'est pas par hasard si *Adult Video News* – périodique sophistiqué, coûteux, dont les articles consistent surtout en publiereportages – et sa cérémonie annuelle de prix datent tous les deux de 1982. Le début de cette décennie a en effet vu naître les magnétoscopes et la location vidéo qui ont accompli pour la pornographie ce que la TV a fait pour le football professionnel.

Extraits du communiqué de presse du 11/12/97 d'AVN (également disponible sur www.avn.com):

- Les nominations pour la 15^e cérémonie des AVN Awards ont été annoncées aujourd'hui³. Cette année, la cérémonie anniversaire commémorant les 15 ans d'AVN aura pour thème « l'Histoire » [sic].
- Le nombre de catégories primées atteint le chiffre record de 106 et la cérémonie se déroulera sur deux nuits entières.
- L'industrie porno a sorti près de 8 000 sorties [sic] porno en 1997, dont 4 000 « nouveaux » titres (hors compilation). AVN a recensé chacune de ces sorties dans chacune des catégories [sic] l'année passée, soit plus de 30 000 scènes de sexe⁴.
- À titre de comparaison, l'an passé, 375 films environ étaient éligibles aux Oscars, que ces votants [sic – c'est-à-dire, sans doute, d'autres que ceux des AVN] étaient tenus de visionner. Pour les AVN, il a fallu voir plus de 10 fois ce nombre de sorties pour aboutir à ces nominations [de l'usage et de la répétition, sic, même si 4 000 divisé par 375 fait plus de 10].

Extrait du discours de remerciement de Mr Tom Byron, le samedi 10 janvier 1998, dans la salle de réception Caesars Forym du complexe hôtel / casino Caesars Palace de Las Vegas, Nevada, à la remise du prix du meilleur acteur AVN 1998 (et il y a mis du cœur) : « J'aimerais remercier chaque beauté en qui j'ai mis ma bite. » [Rires, vivats, ovation.]

Extrait du discours de remerciement de Ms^b Jenna Fine, idem, à la remise du prix de la meilleure actrice dans un second rôle pour sa

prestation dans *Mécréantes* c de Rob Black : « Seigneur, c'est pour quoi, ce coup-ci ? *Mécréantes* ? Seigneur, encore un où j'ai lu le scénario en me disant : Oh merde, je vais finir en enfer, c'est sûr. [Rires, vivats.] Mais c'est pas grave, parce que tous mes amis y seront aussi ! » [Immense hilarité, vivats, applaudissements.]

Extrait du badinage entre-deux-prix de Mr Bobby Slayton, acteur professionnel et maître de cérémonie des AVN Awards 1997 : « Je sais que j'ai l'air en pleine forme, cela dit, plus jeune même, parce que je me suis mis à la Formule grecque a – à chaque fois que je me trouve un cheveu gris, j'encule ma femme. [Pas de rires, quelques grognements ici et là.] Allez vous faire foutre. C'est une superblague. Allez vous faire foutre. »

Bobby Slayton, sosie de Dice Clay e à la voix rocailleuse, qui persistait à présenter chaque actrice comme « la femme pour qui je vais me couper la bite » et a sidéré les rares journalistes de presse présents par, d'une part, son manque total d'humour et, d'autre part, sa ressemblance avec tous les dealers de coke d'immeubles résidentiels, est grâce au ciel absent du gala de 1998. Cette année, le MC est un certain Robert Schimmel, ancien de *In Living Color*, habitué de l'émission d'Howard Stern f. Schimmel a l'air d'un Wallace Shawn g dépravé, cramé aux UV ; il n'est pas moins vulgaire que B. Slayton, mais il est bien meilleur. Il mime une tentative de rapport sexuel avec une Poupée d'Amour qu'il a eu la flemme de gonfler jusqu'au bout. Il compare son affligeante pénurie éjaculatoire avec les orgasmes percutants de certains acteurs bien connus⁵, dont les éjaculations sont selon lui l'équivalent de systèmes d'arrosage automatique, et il se livre à une imitation sonore surréaliste de ces derniers. Tous les journalistes de presse de 1998 sont ensemble, à la table 189, tout au fond de la salle de réception. La plupart sont envoyés par ces magazines pour hommes qui trônent sous blister derrière les caisses des épiceries, ce sont des types blasés qui ont vu le monde, mais Schimmel fait rire si fort deux d'entre eux – noms de guerre : Harold Hecuba et Dick Filth – que les convives de la table d'Anabolic Video, juste à côté, les regardent de travers. À un moment, pendant un petit numéro sur l'éjaculation précoce, Dick Filth s'étouffe littéralement avec un maki californien.

... Mais tout ça a lieu le samedi soir – le grand soir. Et une tonne

de festivités précède ce feu d'artifice final.

L'industrie du porno est vulgaire. Qui dirait le contraire ? L'une des catégories primées est « Meilleur long métrage dans la thématique anale » ; une autre « Meilleure campagne publicitaire globale – Image marketing ». *Irrésistible*, qui a remporté plusieurs prix en 1983, est épelé *Irrésistible* dans *Adult Video News*, sans exception depuis quinze ans. L'industrie ne se contente pas d'être vulgaire : elle l'est de manière prévisible. Tous les clichés sont avérés. Le producteur de porno typique est bien un affreux petit bonhomme arborant un vilain postiche et une chevalière de la taille d'une pastille Vichy. Le réalisateur de porno typique est bien ce mec pour qui *classe* est un nom commun qui signifie « raffinement ». La starlette porno typique est bien cette jeune dame en tenue de soirée Lycra, aux bras tatoués, qui fume et mâche du chewing-gum en expliquant aux journalistes combien elle est reconnaissante à Wadcutter Productions Ltd d'avoir couvert ses frais d'augmentation mammaire. Et elle le pense. L'ensemble du week-end des AVN Awards constitue ce que Mr Dick Filth appelle une Zone Zéro Ironie.

Mais bien sûr, il nous faut garder à l'esprit la polysémie du mot *vulgaire* ; de ses nombreuses définitions, quelques-unes seulement ont à voir avec l'obscénité ou le mauvais goût. À la base, *vulgaire* veut juste dire « populaire à très grande échelle ». C'est l'antonyme de *prétentieux* ou *snob*. C'est de l'humilité sur son trente et un. L'échelle de Nielsen, l'axiome de Barnum, le vrai fond des choses. C'est du grand, du très grand business.

L'acteur porno Cal Jammer s'est suicidé à 34 ans, en 1995. Les starlettes Shauna Grant, Nancy Kelly, Alex Jordan et Savannah se sont toutes suicidées dans la dernière décennie. Savannah et Jordan ont été sacrées Meilleure jeune espoir féminin aux AVN Awards de 1991 et 1992, respectivement. Savannah a mis fin à ses jours après une légère blessure au visage dans un accident de voiture. Alex Jordan est connue pour avoir adressé sa lettre d'adieu à son oiseau de compagnie. L'acteur et technicien Israel Gonzales s'est suicidé dans l'entrepôt d'une boîte de prod porno en 1997.

Un groupe de soutien de LA, nommé PAW (= Protecting Adult Welfare, Protection du bien-être adulte), dispose d'un numéro vert,

joignable 24 h / 24, destiné aux professionnels de l'industrie porno. Une collecte de fonds pour PAW s'est tenue dans la salle de bowling de Mission Hills, Californie, en novembre dernier. C'était un tournoi nudiste. Des douzaines de starlettes ont accepté d'y prendre part. Deux ou trois cents fans sont venus et ont payé pour les regarder jouer au bowling à poil. Aucune boîte de production, aucun cadre dirigeant n'y a participé ni n'a donné d'argent. L'association a recueilli 6 000 \$, soit un peu moins de deux millièmes des recettes annuelles réalisées dans la sphère pornographique.

Comme vous le savez si vous avez vu *Casino*, *Showgirls*, *Bugsy*, etc., il n'y a pas un Las Vegas, mais trois. Binion's, où se tiennent chaque année les World Series du Poker, symbolise le « Vieux Vegas » autour de Fremont Street. L'avenir de Las Vegas est, à l'heure actuelle, dans sa dernière phase de construction, tout au bout du Strip, en lisière de la ville (à l'endroit où se dressent toujours les centres commerciaux) ; là s'élèveront des centres façon parcs à thème, plus orientés « famille », du genre décrit de façon si chagrine par De Niro à la fin de *Casino*.

Mais le Vegas tel que la plupart d'entre nous le voyons, « le » Vegas, est celui comprenant la douzaine d'hôtels qui longent le Strip en son milieu. *Vegas Populi* : des hôtels opulents, rococos, criards, décadents et extatiques, cathédrales des jeux d'argent, de la fête et des divertissements *live* les plus spectaculaires. Le Sands. Le Sahara. Le Stardust. Le MGM Grand. Maxim. Tous dans le même rayon restreint. Le budget annuel rien que pour les néons atteint un montant à sept chiffres. Harrah's, le Casino Royale (flanqué de son énorme Denny's ouvert 24 h / 24), le Flamingo Hilton, l'Imperial Palace. Le Mirage et sa gigantesque cascade à degrés éclairée en permanence. Le Circus Circus. Le Treasure Island avec sa façade élaborée : ponts, gréements, misaines, poulies. Le Luxor en forme de ziggourat babylonienne. Le Barbary Coast dont l'enseigne, à l'entrée, dit ENCAISSEZ VOS CHÈQUES – GAGNEZ JUSQU'À 25 000 \$. Ces hôtels – voilà le Vegas que nous connaissons. La contrée de Lola et Wayne. De Siegfried et Roy, de Copperfield ^h. Des meneuses de revue aux coiffes vertigineuses. Le terrain de jeu de Sinatra. La plupart d'entre eux datent des années 1950 et 1960, l'âge d'or du chic mafieux et du combo divertissement / industrie. Des files d'une demi-heure aux stations de

taxis. La tabagie n'est pas seulement tolérée, mais encouragée. Postiches, badges de comités d'entreprise, dames en fourrures de toutes teintes. Un musée qui expose la plus grande bouteille de Coca du monde. Le café Harley-Davidson, avec son tympan en forme d'immense moto jaillissant en 3D ; le Bally's, hôtel et casino, et ses colonnes phalliques tout électrifiées, clignotant, synchrones, à en induire une crise de *grand mal** i. Une ville qui ne prétend être rien d'autre que ce qu'elle est, une énorme machine d'échange – spectacle contre argent, sensation contre argent, argent contre davantage d'argent, plaisir contre le prix que ça pourra bien coûter le lendemain et qui est encore abstrait.

Et n'oublions pas la synecdoque de Vegas, son cœur battant. En diagonale du Bally's : le Caesars Palace. Le patriarche. Grand comme vingt magasins Wal-Mart mis bout à bout. Vrai marbre, faux marbre, moquettes si épaisses qu'on peut y tomber dans les pommes sans craindre la contusion, 12 000 mètres carrés rien que pour le casino. Dômes, lanterneaux, voûtes en berceau. Au Caesars Palace, l'Amérique est conçue comme une nouvelle Rome : elle règne sur son propre peuple. Un empire de l'Ego. À vous couper le souffle. Dans la bruine hivernale, les néons paraissent flous. C'est presque insupportable de joliesse. Nulle part ailleurs ne pourrait se tenir la cérémonie de remise des prix de la pornographie moderne – ici, les AVN Awards ne sont qu'un spectacle de plus. Des touristes et des membres de comités d'entreprise reconnaissent les starlettes ; ils sont plus nombreux qu'on ne pourrait croire. Partout dans l'hôtel, on s'attarde pour les regarder. Même sans rien faire, ou en glissant des pièces dans une machine à sous, les actrices deviennent la principale attraction. Las Vegas ne loupe pas un coup comme ça.

La cérémonie annuelle des AVN Awards est toujours prévue pour coïncider avec le Consumer Electronics Show (CES) qui, cette année, se tient du 8 au 11 janvier. Ce salon est d'une importance cruciale. Mi-convention, mi-foire aux inventions, il rassemble ce que l'univers de la technologie grand public fait de mieux. Steve Forbes est là, ainsi que Thomson DSS, des décodeurs par satellite. Sun Microsystems profite de l'occasion, cette année, pour lancer son PersonalJava 1.0. Samedi matin, Bill Gates a donné un discours devant un auditoire plein à craquer. Les acteurs phares dans les secteurs de la télévision, du câble

et des produits dérivés tiennent une table ronde sur la viabilité à court terme de la TV HD. Un débat sur le problème des retours de produits par des consommateurs mécontents a attiré 1 500 personnes, affichant complet. La foire, prise dans son ensemble, est plus grande que les villes natales de vos correspondants. Elle est répartie sur quatre hôtels différents et comprend plus de 10 000 stands, du « Premier pager 100 % textuel en montre-bracelet » à la première antenne satellite autochauffante (« Neige et glace : la solution ! »).

Mais l'attraction la plus cotée, et de loin, avec plus de 100 000 visiteurs annuels, c'est ce qu'on appelle l'exposition de software⁶ adulte, en dépit du fait que le salon lui-même traite ce secteur un peu comme s'il s'agissait du cousin dérangé de la famille et le cantonne dans un coin, dans ce qui était le garage du Sands. Cet endroit, à bonne distance, en bus, de tous les autres sites du Salon, est un immense bloc de béton, sans fenêtres, qui durant les heures d'ouverture de l'exposition parvient à provoquer à la fois l'agoraphobie et la claustrophobie. Un grand panneau vous informe que le site est interdit aux moins de 21 ans. À l'intérieur, l'âge médian est de 45 ans, il y a presque uniquement des hommes, et tous ou presque portent un badge d'identification. Chaque boîte de production de l'industrie porno, d'Anabolic à Zane, a un stand. Les plus grandes ont des kilomètres de présentoirs variés, quasiment des supérettes. De nombreuses actrices porno sont sous contrat, travaillant exclusivement pour l'une ou l'autre de ces boîtes ; et l'une des raisons pour lesquelles les starlettes semblent fatiguées, irritées, le soir de la cérémonie des prix, c'est qu'elles viennent de passer 72 heures sur le stand de leurs producteurs, perchées toute la journée sur des talons vertigineux, à signer des autographes, prendre la pose devant les objectifs et palper toutes sortes de chairs.

La meilleure façon de décrire l'environnement sonore du Salon de 1998, c'est d'imaginer l'apocalypse sous la forme d'un grand cocktail. Les fans masculins se déplacent par trois ou quatre dans le labyrinthe fractal des stands. Leur expression est souvent celle de collégiens un peu voyeurs, ce qui est plutôt surréaliste sur une tête dégarnie dotée de bonnes bajoues. Certains ont un magasin vidéo ; la plupart, non. Le plus souvent, ce sont juste des fans absolus, sans qui l'industrie ne pourrait survivre. Nombreux sont ceux qui non seulement reconnaissent les actrices, mais sont également au fait de l'état civil,

du nom de scène et du CV de la majorité d'entre elles.

En moyenne, il faut deux heures et douze minutes pour traverser la section Porno du salon, en comptant approximativement quatre contretemps pour s'être perdu après un virage en chicane ou à cause d'une immense psyché baroque, conçue pour doubler l'espace de présentation de *Bal masqué texan aux godemichés* sur le stand de Heatwave Video. Vos correspondants sont escortés par Harold Hecuba et Dick Filth, qui ont très généreusement proposé leurs services de guides et mentors, et voici un aperçu, au hasard, de ce qu'ils ont vu lors de leur première visite.

Une starlette de seconde zone de chez Arrow Video, en string, pose pour une photo, perchée à califourchon, de dos, sur le genou d'un vendeur de téléphones portables de la banlieue de Philadelphie, obèse morbide. Le type qui prend la photo, dont le badge dit Salut et que son nom est Sherm, lui donne du « chérie » et la prie de se caler de manière « qu'on voie un peu plus de chatte ». Une starlette d'Elegant Angel, des ailes en polyrésine attachées dans le dos, mange une barre Milky Way en dédicaçant des cassettes vidéo. L'acteur Steven St Croix, à côté du stand Caballero Home Video, dit à personne en particulier : « Laissez-moi sortir d'ici, je crève d'envie de me tirer⁷. » Les magasins de vidéo porno ont une odeur particulière – un mélange de bande magnétique bon marché et de désinfectant –, qui sature l'atmosphère de l'ancien garage du Sands. Des hommes d'affaires asiatiques arpentent les allées en hordes denses et gracieuses, et se montrent d'un entrain et d'une politesse sans faille. Un jeune homme en T-shirt Frankenstein multicolore peint à la bombe des flammes de dessin animé sur la poitrine d'une actrice, sur le stand de Sin City. Cette dernière – inconnue au bataillon, ni Filth ni Hecuba ne savent son nom – a des seins de taille normale, et le public n'est pas au rendez-vous. Le réalisateur / producteur Max Hardcore attire davantage les foules sur le stand MAXWORLD, où l'une de ses pouliches, accroupie sur le comptoir, se masturbe avec le manche d'une cravache d'équitation. Sur les affiches promotionnelles de ses vidéos, Max porte une nana en minishort sur l'épaule ; sur le fond se découpent diverses grandes villes ; en bas, les slogans annoncent : « VOYEZ DE JOLIES FILLES SE FAIRE SODOMISER DES PLUS RÉVOLTANTES FAÇONS ! VOYEZ DES GONZESSES COUVERTES DE FOUTRE, TROP BONNES TROP CONNES ! » Max est un mythe à lui tout seul, d'après Harold Hecuba. D. Filth et un pornocrate de pied en

cap vêtu de tartan écossais fument des cigares, comparant leurs cendres pour voir lequel se consume le mieux. De nombreux mâles du milieu, et quelques starlettes, fument le cigare. 1998, c'est l'année du cigare, incontestablement. Les starlettes portent des robes de cocktail tout ce qu'il y a de plus formel ou bien des ensembles riquiqui en latex / vinyle / Lycra. Les talons sont uniformément aiguilles, hyperhauts. Certaines sont si maquillées qu'elles semblent embaumées. Leurs coiffures élaborées ont l'air bien à cinq mètres de distance, mais de près, les cheveux sont tout secs et morts.

Quelqu'un, qui est soit l'acteur occasionnel Jeff Marton, soit le réalisateur « Bizarro-Sleaze » Gregory Dark, se livre à des tours de passe-passe avec le fédora qui est son accessoire fétiche⁸. Qui qu'il soit, il porte le bouc. Harold Hecuba aussi ; Dick Filth, lui, arbore plutôt un mini-bouc. H.H. et D.F., journalistes spécialisés depuis longtemps dans le porno, connaissent tout le monde, se font interpellé régulièrement pour taper la discute. (Ces contretemps, durant lesquels vos correspondants lambinent, mal à l'aise, en lisière des conversations, en essayant de se donner l'air de connaître des gens eux aussi, qu'ils chercheraient des yeux dans la foule pour se plonger dans des discussions passionnées, n'ont pas été inclus dans les 132 minutes que prend en moyenne la traversée de l'espace d'exposition.) Cette année, au moins 75 % des hommes qui gravitent dans le porno portent le bouc ou assimilé⁹.

À côté du stand Outland Video, une starlette en robe lamé or à fines bretelles mâche du chewing-gum en soufflant des bulles bleues ; elle se laisse filmer par un fan handicapé dont la caméra et le micro parabolique sont vissés au bras de son fauteuil roulant ; la starlette désigne les tatouages sur son bras gauche, expliquant, apparemment, l'origine de chacun et le mettant en contexte. Au superstand Vivid Video¹⁰, Ms Taylor Hayes suscite ce qui doit être la plus longue file d'attente de tout le garage du Sands pour une dédicace-palpation. Taylor est vraiment très jolie – on dirait une Cindy Crawford un peu dévergondée – et un écran géant, accroché au plafond, passe en boucle des extraits de ses performances : vêtue très légèrement, elle danse au milieu de volutes de fumée de glace carbonique. Un mur de cassettes vidéo se dresse près de la caisse et un type avec une visière, machine à carte bancaire en main, attend à droite de Taylor, tandis qu'elle salue chaque fan comme s'il était un membre de sa famille trop longtemps

perdu de vue. D'après Dick Filth, Taylor est à la fois très sympa et extrêmement pro.

Le stand XPlor Media – une boîte connue pour sa série *Belles du Sud* et le site PARTOUZE POUR LA PAIX MONDIALE – est captivant car tous les cadres présents paraissent avoir moins de 25 ans et l'atmosphère qui y règne est celle d'une fraternité étudiante après trois jours de fête ininterrompue. Un jeune chauve inconscient est roulé en position fœtale sous la table, et un plaisantin lui a collé toutes sortes de plumes et de machins mous, type gode bigland, sur le crâne. Les propriétaires fondateurs de XPlor sont deux frères, riches héritiers issus d'une banlieue de New York, versant Connecticut. Leurs noms : Farrel et Moffitt Timlake. Farrel, qui porte des Doc Martens à douze œilletons, un treillis et ce qui est soit une parka très légère soit un sweat très lourd à la capuche remontée en permanence, jouit d'une renommée particulière au Salon de 1998 car il est, paraît-il, ami avec les deux créateurs de *South Park*, lesquels seraient à Vegas et en possession de places pour le banquet des AVN Awards, samedi soir¹¹.

Tout le monde, sans exception, transpire. Sur tous les stands, ou presque, des starlettes sous contrat traitent les fans avec la courtoisie distante, inexpressive, des hôtes de l'air et des serveuses de restaurant. On voit combien elles s'ennuient à la façon dont leur visage s'illumine lorsqu'elles aperçoivent une connaissance. Une grosse moitié des superstars actuelles du secteur sont rassemblées dans cette salle immense¹². L'enfant terrible T.T. Boy est là, seul avec son air fumasse perpétuel ; on prétend qu'il a toujours un pistolet semi-automatique sur le plateau et, dans un article de 1995 du *New Yorker*, il se fend de phrases comme « un tournage porno repose sur une écologie délicate et complexe ». Mr Vince Vouyer (*sic*) est là, tout comme Seth Gecko, Jake Steed, Serenity, Missy et Nick East. Voici Randy West, l'homme sans âge, qui ressemble à mélange de surfeur et de gros bras de la Mafia, avec son éternel bronzage et la mini-vague gelée de sa chevelure. Mr Jon Dough – récipiendaire de la statuette si convoitée du Meilleur acteur / Meilleure vidéo aux AVN Awards de 1996 et 1997 – passe de stand en stand, sans se départir de son expression habituelle, montrant qu'il a évolué psychologiquement au point d'être si cool, si détaché que sa vie n'est plus qu'un long bâillement. Mark Davis est là aussi, de loin l'homme le plus séduisant du moment, quasi-clone de Gregory Harrison qui jouait dans la vieille

série télé *Trapper John*, sauf que Davis a la coupe en brosse d'un patient interné en psychiatrie (*plus un bouc*).

Et le vétéran Joey Silvera, vingt ans de carrière, est également présent aujourd'hui, quoique en qualité de réalisateur : c'est lui qui signe la série à succès *Queue de culs* pour Evil Angel¹³. À la suite de pionniers tels que John Leslie et Paul Thomas, la plupart des stars masculines actuelles sont passées derrière la caméra pour tourner (et, sur les boîtiers, « présenter ») leur propre collection, e.g. *Les Petites Chattes à foutre de Tom Byron*, les *Contes salaces de Jon Dough*, l'incroyable « guide nocturne de [ville européenne X ou Y] » de Rocco Siffredi etc. Les séries vidéo « Untel présente » sont dans l'air du temps, à l'instar des cigares et des boucs.

Difficile de décrire ce qu'on ressent en dévisageant des êtres humains qu'on a vus dans du porno hardcore. En serrant la main d'un individu dont on connaît exactement la taille du membre, l'angle érectile, la vascularisation. L'impression bizarre, genre on-ne-s'est-pas-déjà-vus-quelque-part, propre aux rencontres avec toute célébrité en chair et en os, est à la fois intensifiée et pervertie. Intensément pervertie, même, quand on aperçoit la reine du business, Jenna Jameson, traîner sur le stand Vivid en jean Jordache et bustier de latex, et qu'on sait qu'elle a un cœur brisé, doublé de la légende « Heartbreaker », tatoué sur la fesse droite, et un minuscule grain de beauté à gauche de l'anus. Ou quand on voit Peter North s'efforcer d'allumer un cigare, et que nous reviennent en mémoire ses éjaculations en tir d'artillerie¹⁴. Ou du fait d'avoir vu le visage de ces inconnus au moment de l'orgasme – la plus spontanée et purement instinctive des expressions, rendant si vulnérable que durant des siècles, il fallait pour ainsi dire épouser quelqu'un pour la voir¹⁵. Cette étrangeté pourrait expliquer les rapports émotionnels complexes qui unissent les acteurs et les fans durant le Salon. Les visiteurs matent de loin et se donnent de petits coups de coude, mais au moment où ces hommes arrivent devant l'incarnation de leurs fantasmes, la petite pépée du magnétoscope, la majorité d'entre eux se transforment en écoliers transis, exorbités, doux comme des moutons, la bouche sèche et les mains moites. Il en va de même manifestement dans les centaines de boîtes de strip-tease qui jalonnent le pays, où des starlettes porno font des apparitions en tant que danseuses invitées (pour des sommes hebdomadaires à cinq chiffres, prétend Filth),

suivies de séances photo et dédicaces.

« La plupart de ces mecs deviennent incroyablement nerveux quand je viens leur parler, explique l'actrice Shane, qui a roulé sa bosse. Je prends un type dans mes bras et il se met à trembler comme une feuille. Je les mène au doigt et à l'œil. » L'industrie porno tout entière fonctionne selon une drôle d'inversion : ce sont les consommateurs qui sont honteux ou timides, alors que les acteurs, eux, sont pleins d'assurance, suaves, pros à 100 %.

On n'est plus dans les années 1980, et la mentalité répressive de la commission Meese, qui avait pris pour cible la vidéo cochonne, n'existe plus. Les équipes spéciales du FBI et les associations scandalisées de parents d'élèves s'en prennent désormais à Internet et à la pornographie à caractère pédophile. Mais le milieu reste encore très sensible à ce qu'il perçoit comme des attaques fascistes contre les droits garantis par le Premier Amendement. Un clip spécial est maintenant diffusé avant les vidéos de qualité supérieure, entre l'avertissement légal quant à la conformité du produit à l'article 18 § 2257 de l'USC [United States Code], ou sa dispense à s'y conformer, et des numéros surtaxés du type 900-666-BAISE. Des drapeaux flottent au vent, on voit le Lincoln Memorial, et une voix off déclare :

La censure est contraire à la Déclaration des droits et aux principes fondateurs de ce pays. C'est une tentative gouvernementale pour légiférer sur les questions de moralité et étouffer la liberté d'expression¹⁶. Cette moralité nouvelle, « légale », est dangereuse pour tous les Américains. Votez pour ceux qui tiennent à limiter l'intrusion gouvernementale dans votre vie privée. Votez contre le contrôle gouvernemental de votre existence et de votre foyer. Votez contre la censure. Seuls vous, seul le peuple, pourrez préserver l'intégrité de l'idéal américain.

Ces annonces stipulent toujours qu'elles sont sponsorisées soit par l'AVA, l'Association de défense du porno, soit par une association nommée la Coalition pour la liberté d'expression. Toutes deux (dans quelle mesure il s'agit d'organes indépendants l'un de l'autre, cela reste opaque) sont, en gros, des comités d'action politique du secteur.

En d'autres termes, l'industrie pornographique a bien retenu la leçon politique des années 1980 ; elle est devenue une force politique dotée d'un lobby très puissant, à l'instar de General Motors ou de RJR Nabisco.

Les féministes de tous bords s'opposent à cette industrie en raison des effets putatifs du porno sur les femmes. Leurs arguments sont bien connus et, à plus d'un titre, convaincants. Mais aujourd'hui, dans les années 1990, certains objecteurs se polarisent sur la façon dont les hommes en seraient affectés. Des masculistes estiment que de nombreux hommes deviennent dépendants d'une manière susceptible de leur causer de graves dommages psychiques. Par exemple : un essayiste, David Mura, a publié un petit ouvrage intitulé *A Male Grief : Notes on Pornography and Addiction* [Un mal masculin : Remarques sur la pornographie et l'addiction], qui fait un peu New Age mais s'avère parfois intéressant :

L'essence de la pornographie, c'est l'image de la chair utilisée comme médicament / drogue, une façon de soulager la souffrance psychique. Mais elle est efficace uniquement le temps où l'homme fixe l'image... Dans la perception pornographique, chaque geste, chaque mot, chaque image sont lus en premier lieu via le sexe. L'amour, la tendresse, la pitié ou la compassion sont absorbés, subsumés, par une plus « grande » divinité, une force plus puissante (...). L'individu accro à la pornographie désire être aveuglé, vivre dans un rêve. Ceux qui succombent à cette addiction s'efforcent d'éradiquer de leur conscience tout ce qui, dans le monde, n'a pas trait à la pornographie, y compris ce qui concerne leur famille, leurs amis, le sermon du dimanche ou la situation politique au Moyen-Orient. En s'engageant dans ce travail d'élimination, le spectateur se réduit lui-même. Il devient stupide.

Ce genre de propos peut paraître un peu délirant, bien sûr... jusqu'à ce qu'on remarque l'étrange ressemblance entre le regard des hommes dans les boîtes de strip-tease ou les cabines de masturbation et celui des gens qui depuis cinq heures glissent des pièces dans les machines à sous du casino Sands ; ou jusqu'à ce qu'on ait eu l'occasion

d'assister à l'étrange choc que vivent les visiteurs du Salon en découvrant les acteurs « en chair et en os » avec leur chewing-gum, leurs boutons sur le menton et tous ces trucs si humains qu'on ne voit jamais – qu'on ne veut jamais voir – à l'écran.

Un mot supplémentaire, peut-être, sur le Salon, à l'ambiance davantage bonne franquette que la soirée de remise de prix, soigneusement mise en scène... Mr Harold Hecuba est en grande conversation avec un producteur de porno marginal dont l'une des actrices est sur la touche, souffrant de ce qu'on appelle une « descente de sphincter », à propos de quoi vos corres. déclinent de s'informer plus avant. On est debout, un peu à gauche d'un rédacteur de *Digital Horizons* qui est passé prendre la température, cette année, dans ce lieu de légende et qui explique à deux autres (présumons-nous) journalistes spécialisés qu'être parmi les gens du porno lui donne toujours l'impression de se retrouver à la suite d'une projection astrale sur une serviette de cocktail. À peu près à cet instant, Ms Jasmin St Claire fait une apparition au stand Impressive Media pour relever la starlette au comptoir, qui file en boitillant vers l'arrière ; elle (*i.e.* la starlette boiteuse) a (prétendument) dû être vaporisée de silicone pour pouvoir rentrer dans son pantalon. La foule devant Impressive Media grandit immédiatement. Jasmin St Claire porte un ensemble jupe-veste en vinyle rouge. Une starlette porno qui fait son entrée, où que ce soit, dégage une énergie particulière – on tourne la tête pour la regarder, même à contrecœur. C'est comme si un personnage de flipper ou d'une BD très conceptuelle débarquait en 3D et marchait droit sur vous. De fait, il est possible d'avoir la sensation que les yeux vous sortent de la tête. Et c'est d'autant plus étrange que Jasmin St Claire n'est même pas si jolie que ça, du moins pas aujourd'hui. Ses cheveux sont teints en noir, de cette teinte artificielle, bon marché, qu'affectionnent les gothiques, et elle est si lourdement maquillée qu'on dirait un corbeau. (Elle a aussi les jambes un peu arquées et, bien sûr, une poitrine au calibre obusier de circonstance.) Ms St Claire est escortée jusqu'au stand Impressive par deux grands costauds dont les expressions sont dignes d'archives criminelles, il n'y a pas d'autre façon de le dire. Ça aussi, c'est une caractéristique des actrices porno – elles ne sont jamais seules. Toujours flanquées d'un et parfois jusqu'à quatre mâles au regard d'acier. Ce qui évoque un pur-sang hors de prix conduit vers la piste, couvert d'un drap de soie.

Pour info, Ms Jasmin St Claire jouit d'un statut culte au Salon de 1998 pour avoir explosé le « record mondial du gang-bang¹⁷ » en couchant avec 300 hommes de suite dans *Le Plus Grand Gang-Bang du monde 2*, produit par Amazing Pictures en 1996. Vu que la plupart de ces 300 types étaient des amateurs, des fans de porno n'ayant eu qu'à remplir une fiche de candidature et à présenter un analyse de sang HIV négative, elle jouit à présent d'une aura quasi légendaire auprès du commun des mortels – elle est « la *Pornstar* du peuple » – et une file immense de fans, brandissant appareils photo et souvenirs à dédicacer, serpente devant le stand Impressive, file que Ms St Claire semble avoir décidé d'ignorer pour le moment, car elle et H. Hecuba, après s'être fait la bise, sont à présent plongés dans un tête-à-tête au-dessus des chaussures bateau portées sans chaussettes du jeune chauve inconscient qui a (le jeune) manifestement été transbahuté là par des petits rigolos anonymes depuis le stand XPlor (juste à droite). Dick Filth – après que vos correspondants eurent déclaré trouver plutôt réjouissant que tout le monde dans le porno soit ami, même les critiques et les actrices – balance une anecdote alambiquée sur la fois où Jasmin St Claire a littéralement essayé d'*étrangler* Harold Hecuba à une soirée pro deux ans plus tôt, anecdote qui, pour ceux que ça intéresse, fait l'objet de la note¹⁸ ci-dessous. À deux mètres de là, chez XPlor, Mr Farrel Timlake a entretemps brandi le soi-disant prototype et toute première figurine au monde Kenny® de la ligne de produits dérivés *South Park* à venir – 17 centimètres de haut, plutôt lourde pour une poupée, sa capuche relevée lui cachant le visage (un peu comme la capuche et le visage de F. Timlake lui-même) – et il divertit une partie de la foule d'IM qui déborde sur son stand en manipulant les membres de la figurine pour simuler son « tir[age]de coup ».

Un peu comme les gangs de rue, la police, les forains et quelques autres confréries culturellement marginalisées, l'industrie porno américaine est un milieu fermé et insulaire qui n'est pas sans évoquer le lycée. Il y a des cliques, des contre-cliques, des alliances, des trahisons, des rumeurs assassines, des inimitiés légendaires, du sang versé en public, en plus de pyramides hiérarchiques complexes de popularité et d'influence. On est soit *in* soit *out*. Les acteurs, cœur fissible de toute cette industrie, sont bien sûr *in*. En dépit de leur pouvoir financier, les cadres et les producteurs ne sont pas très *in*, et

les réalisateurs (en particulier ceux qui n'ont jamais subi en personne cette initiation qu'est le sexe à l'écran) sont moins *in* que les acteurs. Les critiques de films, les journalistes du milieu, sont encore moins *in* que les cadres ; et les journalistes non spécialisés sont tellement *out*, d'une presque aussi basse caste que la grande masse des fans eux-mêmes (que l'on appelle, dans le jargon, des clampins¹⁹).

Tout cela pour expliquer comment, au juste, vos correspondants ont fini par atterrir dans la suite personnelle du titan du porno, Max Hardcore, au Sahara, dans le salon duquel ils ont pu traîner avec Max, certaines de ses ouailles, les *pornstars* Alex Dane et Caressa Savage, et deux filles-B – c'est-à-dire qu'en vrai, c'est Harold Hecuba et Dick Filth qui ont été invités à traîner dans la suite le vendredi après-midi, mais vos corres. leur ont collé aux basques pour ainsi dire comme des berniques, et le grand costaud d'assistant de production MAXWORLD n'a pas claqué la porte assez vite.

Donc vos corres. se sont retrouvés durant quelques heures, du moins en termes logistiques, *in*.

Pour un civil lambda de sexe mâle, traîner dans une suite avec des stars du porno est une expérience pleine de tensions et d'ambivalences affectives. D'abord, on les a déjà vues en vidéo se livrer à des activités intimes variées, on connaît leur anatomie et on est donc (bizarrement) timide de les rencontrer. Mais il faut aussi composer avec une tension érotique complexe. Parce que les univers du porno sont hypersexualisés et que chacun semble en permanence vaciller sur le fil d'un coït imminent, parce que le plus léger encouragement, le plus simple prétexte – un ascenseur coincé, une porte déverrouillée, un sourcil haussé, une poignée de main solide – pourrait précipiter tout ce beau monde dans une mêlée de membres et d'orifices, on éprouve inconsciemment une étrange attente / terreur / espérance que c'est ce qui va se produire, là, dans la chambre d'hôtel de Max Hardcore. Vos corres. ici ne sauraient assez insister sur le caractère illusoire du fantasme. En vérité, bien sûr, l'attente / terreur / espérance inconsciente est aussi absurde que si on traînait avec des médecins à un colloque professionnel en imaginant qu'à la première occasion tout le monde va se ruer dans une orgie d'IRM et de péridurales. Néanmoins, la tension persiste en dépit du fait que les actrices sont manifestement crevées, au radar après leur journée au CES²⁰, et qui plus est, il apparaît qu'elles souffrent pas mal – il se trouve que Max

Hardcore filme l'une de ses superproductions porno « gonzo » ici même, au Consumer Electronics Show de 1998, qui lui sert à la fois de prétexte et de décor ; les filles ont alterné promotion sur les stands et branlettes à cravache avec un tournage intensif en SS, au planning chargé. (Max, qui croit fermement à la méthode de direction dite du *fait accompli** n'a pas encore évoqué auprès des organisateurs l'utilisation qu'il fait du plus grand salon technologique du monde, explicitement nommé dans une vidéo de la série « VOYEZ DE JOLIES FILLES SE FAIRE SODOMISER DES PLUS RÉVOLTANTES FAÇONS ».)

Mr Max Hardcore – alias Max Steiner, alias Paul Steiner, né Paul Little – frôle le 1,70 m et se maintient à un joli poids de forme de 61 kg. Il a entre 40 et 60 ans et ressemble plus que tout à un Henry Gibson « mésomorphe et limite psychopathe. Il porte un chapeau de cow-boy noir et ce qui doit être l'une des très rares chemises hawaïennes à manches longues en circulation. Lorsque l'AP qui monte la garde devant la porte s'adoucit et que les présentations sont faites (H.H. parvenant à citer le nom de son magazine plusieurs fois en une phrase), Max se révèle être un hôte cordial, volubile, qui sert à chacun de la vodka dans des gobelets en plastique jetables, avant de s'installer avec vos corres. pour aborder ce qui sont pour lui les points les plus urgents et les plus pertinents des AVN Awards cette année, à savoir la carrière, la réputation, la biographie et toute la philosophie de vie de Mr Max Hardcore.

Depuis l'œuvre du pionnier, qui est (selon votre interlocuteur) soit Max Hardcore soit John (« Buttman ») Stagliano, le porno « gonzo » est devenu l'un des genres les plus populaires et les plus rentables de la décennie. En gros il s'agit d'un croisement entre un documentaire MTV et le panneau consacré à l'Enfer dans le *Jardin des délices* de Bosch. Un film gonzo se distingue par son cadre, toujours un lieu ou une occasion particulière – Daytona Beach durant les vacances de printemps, le festival de Cannes, etc. On y trouve toujours un « hôte » lubrique et salivant qui s'adresse directement à une caméra portable : « Eh bien nous voici au festival de Cannes et on dirait que l'action est au rendez-vous, on murmure que John Travolta et Sigourney Weaver sont tous les deux en ville, et puis la plage, hein, mondialement connue, et on me dit qu'on y trouve toujours des fillettes vraiment mignonnes, donc, ben, allons-y Alonso. » (C'est l'introduction approximative d'un récent gonzo Max-à-Cannes, avant-propos

reconnaissable entre tous et dont Max dit, avec un sourire à 56 dents, qu'il est toujours « d'une brièveté louable » – notez, je vous prie, les « *fillettes* à la plage », car c'est là un deuxième trait typique de Max dans le milieu, l'infantilisation des femmes qui, dans ses vidéos, servent de faire-valoir théâtraux à son propre personnage, lequel est toujours une espèce d'oncle ou de beau-père dégénéré.) Puis la caméra qui tremblote sans pour autant perdre le nord descend vers l'océan ou le centre commercial ou le CES ou autre, traquant de jolies femmes²¹, tandis que le présentateur gémit et se mord les phalanges de concupiscence. Puis assez vite ce dernier et la caméra se mettent à aborder les femmes qu'ils lorgnaient et filment de petits « entretiens » pleins de regards lubriques et de sous-entendus salaces. Certaines des participantes sont de vraies civiles, mais d'autres sont toujours ce que Max appelle des « infiltrées », c'est-à-dire des actrices porno professionnelles. Ainsi, le spectateur voit se réaliser un fantasme d'étudiant classique : passer, en quelques répliques de bars à drague du type « Salut chérie », du moment où on reluque une jolie femme à celui où on la prend sauvagement de mille et une façons pendant qu'un pote filme tout²².

La question de savoir qui exactement a inventé le gonzo est incroyablement controversée et donc, ce point mis à part, il est vrai que Max Hardcore doit sa célébrité en tant que réalisateur à plusieurs raisons : (1) il fait preuve d'une discipline remarquable quant aux budgets et à la logistique tactique, allant jusqu'à forcer l'équipe et le personnel à porter les mêmes combis de nylon écarlate, de sorte qu'ils ont l'air d'une équipe de ski nationale – les tournages de Max sont qualifiés (par Max) d'« opérations quasi militaires » ; (2) non seulement il emploie des pros mais parfois il parvient même à convaincre de vraies « fillettes » du civil sur la plage ou dans un centre commercial de rejoindre le camping-car spécial de MAXWORLD et se faire sodomiser devant la caméra²³ ; (3) il est le premier, dans le porno *mainstream* (i.e. hors fétichisme) à perpétrer sur le corps féminin des abus et des dégradations à un degré qui aurait été impensable il y a encore quelques années. Concernant le point (3), Max, après avoir détaillé pour vos correspondants les vocations et violons d'Ingres qui l'ont mené au divertissement porno (un conte trop incroyable, littéralement, pour même songer à en vérifier et confirmer les faits en vue d'une publication), nous informe qu'il est et a toujours été « à la

pointe et sur le fil du rasoir » du porno et que d'autres réalisateurs moins téméraires, moins originaux, ont systématiquement plagié et exploité ses – à lui, Max – dégradations de la gent féminine, considérées comme autant d'ébauches pour leurs propres sous-produits filmiques dérivés minables²⁴. (Harold Hecuba et Dick Filth, soit dit en passant, ont souvent entendu Max discourir par le passé et se tiennent à présent en dehors du cercle de parole – D.F. dans la salle de bains depuis ce qui semble être une éternité, H.H. sur le canapé avec les actrices, devisant sur les implications, pour la grille 98 de la NBC, du départ de *Seinfeld*.)

Seule, et à une place d'honneur manifeste, sur une étagère finition bois au-dessus du minibar de la suite, trône une vraie statuette des AVN Awards. Le trophée ressemble à un Oscar / un Emmy / un Clio, sauf que les bras de la figurine sont dressés et ouverts (et du coup on dirait aussi un peu Richard Nixon au pic de la campagne républicaine de 68), et que le coulage a quelque chose d'un peu irrégulier qui lui donne un aspect zirconique. Si la statuette est lourde, massive, ou creuse comme un trophée de base-ball pour enfants, on l'ignore – on n'est pas invité à la toucher ni à la soupeser. L'une des filles-B, sur le sofa, rit ou sanglote, le visage dans les mains, à quelque chose que Harold Hecuba a dit ; ses épaules nues tressautent. Ce serait tellement génial si la rediffusion de *Seinfeld*, sur l'écran géant, était l'épisode où tout le monde s'efforce de ne pas se masturber, mais ce n'est pas le cas.

Quand l'un de vos corres. lui demande ce qui lui a valu l'AVN Award sur l'étagère, Max Hardcore se tape le genou : « Putain, je l'ai volé. » C'est seulement à ce moment-là qu'une inspection à moyenne distance révèle que le MAX HARDCORE sur la plaque métallique à la base du trophée n'a pas été gravé par un professionnel. À vrai dire, ça a l'air d'avoir été fait au tournevis. Max s'étend sur sa petite facétie : inexplicablement boudé par la cérémonie depuis des années, l'an passé en quittant la scène (il est toujours là pour décerner un prix, ce qu'il considère comme la façon qu'ont les AVN Awards de remuer le couteau affectif dans la plaie), il a aperçu une grande boîte en carton pleine de statuettes inusitées et non attribuées²⁵. Sur quoi il s'est dit, comme il le raconte, Et bordel, j'en mérite une, putain, avant d'en chourer une, de la planquer sous son énorme Stetson et d'assister à diverses fêtes post-cérémonie avec la tout sauf modeste satisfaction

d'avoir une statuette illicite sous le chapeau. La bande de Max rit très fort à cette anecdote, mais pas les actrices.

Là, Alex Dane raconte à Harold Hecuba qu'elle a trouvé un chien errant et décidé de le garder. Elle est tout excitée en décrivant le chien, l'espace d'un instant on lui donnerait 14 ans ; l'impression dure une seconde ou deux, elle est à vous briser le cœur. L'une des filles-B, pendant ce temps, explique qu'elle vient de se faire poser une paire d'implants mammaires dernier cri dont elle peut ajuster la taille en ajoutant ou en drainant du liquide via de petites valves sous ses aisselles, et alors – peut-être parce qu'elle prend par erreur l'expression de vos corres. pour de l'incrédulité –, elle lève les bras pour nous les montrer. Et on dirait bien des valves, en effet.

Une grande partie de l'industrie porno contemporaine ressemble à une parodie grossière d'Hollywood et de la nation dans son ensemble. Les plus grandes *pornstars* sont des caricatures, façon bande dessinée, du sex appeal. Les seins prothétiques, les fesses liftées et (sans blague) les pommettes artificielles ne sont que les manifestations amplifiées d'une mentalité qui génère d'immenses marchés de liposuccion et de collagène. La sexualité gynécologiquement explicite de Jenna, Jasmin *et al.* ressemble surtout à une parodie façon *Mad Magazine* de la sexualité « torride » de Sharon Stone et Madonna et tant d'autres icônnettes *mainstream*²⁶. Sans parler du fait que l'industrie porno cumule bon nombre des difformités psychologiques célèbres de Hollywood – la vanité, la vulgarité, le mercantilisme crasse – et que, non contente de les exhiber dans tout ce qu'elles ont de grotesque, elle semble également s'en repaître.

Ce bon vieux Max Hardcore, par exemple, est un parfait psychopathe – ça fait partie intégrante de son personnage gonzo à l'écran –, mais le vrai Max / Paul Steiner l'est tout autant. Il aurait presque fallu que vous y soyez, là, dans cette suite. Max trône et tient salon avec son chapeau et ses bottes pointues, l'air à la fois magistral et idiot, tandis que ses acolytes en rouge de pied en cap rient quand il faut et qu'une nana qui a lâché le collègue en cours de route exhibe ses valves. En vérité, durant les dix premières minutes de cet entretien impromptu à l'hôtel Sahara, on se passe un exemplaire d'un truc nommé *Icon* magazine, dans lequel Max dit qu'on va lui consacrer un portrait – il s'attend à ce qu'on le feuillette en louant le contenu et la

mise en page, alors que lui nous scrute avec cette hyperattente propre aux parents quand on regarde la photo du gamin qu'ils ont brandie devant nos yeux sans qu'on les y invite. Voilà la chronologie réelle. Suit un torrent de remarques autobiographiques et contextuelles que vos corres. ne reproduiront pas ici, ayant décidé de ne pas faire ce plaisir à Max. Après quoi on a droit à une espèce de cours genre *Max pour les nuls*, plein de philosophie de vie, de théorie gonzo, puis à l'anecdote de la statuette. La vodka est de qualité, et le gobelet en plastique, poussiéreux. Ensuite l'une des starlettes décide qu'elle a faim et Max insiste pour l'escorter jusqu'au restaurant du Sahara et veut qu'on les y accompagne tous, ce qui fait qu'au bout du compte les filles-B, les techniciens et vos corres.²⁷ se retrouvent debout, tout empotés, devant le podium du maître d'hôtel pendant que Max en personne mène la starlette à sa table, tire sa chaise, glisse une serviette dans son décolleté, dégaine une pince à billets plaquée platine et annonce d'une voix audible à tout le restaurant qu'il « veu[t] [s']occuper d'avance des dégâts que va causer la fillette », avant de fourrer des billets dans la poche de poitrine du smoking dudit maître d'hôtel, sur quoi il la plante là, guide notre petite troupe jusque dans l'ascenseur et presse impatiemment le bouton de son étage, trépignant pour ainsi dire de rage car la cabine lambine ; et on s'est tous rués dans la suite car, ça venait de lui revenir, Max voulait montrer à vos corres. quelque chose du tournage hebdomadaire qui selon lui résumera son propre génie du porno mieux que tout exposé, même détaillé... puis, une fois assis, il se met à feuilleter son carnet à la recherche d'une page.

« Le truc, c'est qu'on a emmené cette petite qu'on voit dans la bande-annonce dans le [tristement célèbre] camping-car [MAXWORLD], et après lui avoir niqué un peu la face²⁸ et défoncé le cul, et, genre, les dégueulasseries de base, on lui a fait se mettre un stylo – non, comment on appelle ça... ?

Technicien : « Un marqueur magique. »

Max : «... un marqueur magique, bien planté dans le cul, avec lequel elle a écrit ce... ça », brandissant son carnet, ouvert ; de nouveau, il le fait passer :

JE SUIS UN PETIT TROU A JUS

écrit (à la main)²⁹ avec une épatante lisibilité, au vu des circonstances. Dick Filth réussit à se fendre d'une question facétieuse sur les futurs projets de films impliquant cette fille et une machine à écrire, mais Max ne rit pas (nous avons remarqué que Max ne rit jamais à une plaisanterie qui n'est pas de lui), donc personne ne rit.

À n'en pas douter, une belle part de tout cela se fera sabrer par *Premiere*, mais ça vaut le coup d'ajouter que – quand le photographe dépêché par le magazine (qui est là lui aussi, durant cette après-midi passée aux basques de H.H. et D.F.) se demande à voix haute s'il pourrait faire de bons portraits de vainqueurs brandissant leur statuette à la cérémonie – Max se rue sur l'occasion pour nous faire part de son idée de la photo parfaite pour la page de titre du présent article. Ce qu'il propose, c'est Max Hardcore, les mains pleines des statuettes qu'il s'engage à remporter ou à acquérir de quelque façon que ce soit, trônant dans un fauteuil d'allure impériale, vraiment chouette, lui-même installé sur la portion consacrée aux empreintes de stars sur le célèbre Strip de Las Vegas – comme ça le photographe aura plein de néons bien baveux et de buildings phalliques comme il faut au second plan – et flanqué d'un cortège de starlettes en tenue légère qui soit se pâment, accrochées à ses basques, soit se prosternent à ses pieds, ou les deux. Il est important de remarquer qu'aucune mise à distance ne s'entend ici, qu'on ne discerne aucune ironie, gêne, ni embarras d'aucune sorte sur le visage de Max lorsqu'il esquisse ce tableau photographique à notre intention ; son sérieux est de ceux que l'on prêterait volontiers à Irving Thalberg³⁰. Vos correspondants s'enthousiasment immédiatement pour l'idée de Max en se disant que cette photo illustrerait à merveille le texte relatant comment Max a proposé de la faire – c.-à-d. qu'elle témoignerait de sa mégalomanie bien plus puissamment qu'un simple reportage –, mais le photographe de *Premiere*, acteur pas doué pour un sou, échoue si parfaitement à dissimuler la répugnance que lui inspire l'égoïsme de Max que l'atmosphère, dans la suite, devient un peu guindée, d'une hostilité complexe, et le reste de l'entretien vire au pétard mouillé, et dans l'ensemble Dick Filth trouve qu'on a échoué, comme il dit, à « pénétrer au cœur de l'essence de ce que c'est d'être Max Hardcore³¹ ».

La 15^e cérémonie des AVN Awards se déroule en fait sur deux

soirées consécutives, formule que les vrais Oscars feraient bien d'adopter, estime Max H. : « On se débarrasse des foutaises le premier soir – meilleur packaging, meilleur marketing, meilleur pédé, ces merdes-là. Ça intéresse qui, ces saloperies ? »

Le vendredi, le cadre est différent, une salle de réception un peu plus modeste du Caesars Palace, et la soirée est en effet vite pliée. Les catégories éphémères incluent Meilleure vidéographie, Meilleur scénario, Meilleure direction artistique, Meilleure musique. Dans chaque catégorie, les nominés sont listés dans le programme et seuls les vainqueurs sont appelés sur scène, quatre par quatre, tout est fait pour décourager les applaudissements et le maître de cérémonie répète à l'envi aux quartets que : « Si vous vous dépêchez de monter sur scène et que vous expédiez tout ça, ça nous aidera beaucoup. » En guise de repas, le vendredi soir, on ne sert que de grands plateaux de crudités avec de la sauce, près du bar payant. Le mc n'est pas la star annoncée, Robert Schimmel, mais un hypomaniaque nommé Dave Tyree, dont le badinage interpolé se fait à 78 tours / minute et consiste en phrases du type « Si Dieu ne voulait pas qu'on se branle, il nous aurait fait les bras plus courts ». Dans le public, un petit millier de personnes, la plupart à peine endimanchées, il n'y a aucun plan de table et dans la salle de réception tout le monde circule et bavarde et considère ce qui se passe sur scène un peu comme on traite le pianiste dans un bar à cocktails.

Q. : 4 000 000 000 \$ et 8 000 sorties par an – qu'est-ce qui rend la vidéo pour adultes si populaire dans notre pays ?

R. – Le réalisateur F.J. Lincoln, nouvel arrivant dans le panthéon des AVN : « C'est toujours un peu bizarre d'entendre l'expression "pour adultes". Alors qu'en fait, ça vous renvoie direct en enfance. On se roule partout, on se salit. C'est un bac à sable pour les grands. »

R. – Le bûcheron vétéran Joey Silvera : « Les gars, soyons honnêtes, l'Amérique a soif de branlette ! »

R. – Le journaliste spécialisé Harold Hecuba : « C'est le nouveau Barnum. Personne n'a jamais fait banqueroute en surestimant la colère et la misogynie du mâle américain moyen. »

R. – La starlette porno Jacklyn Lick : « Je crois que beaucoup de fans se sentent très seuls. »

Q. : On dirait bien qu'on n'utilise pas moult préservatifs dans les scènes hardcore.

R. – Harold Hecuba : « Non, vraiment pas. On considère qu'ils cassent l'ambiance. Dans ce business, on produit des fantasmes. »

Q. : Mais d'un point de vue vénérien – toutes ces acrobaties anales et tout ça. Le milieu s'inquiète-t-il du VIH ?

R. – Harold Hecuba : « Le sida inquiète moins qu'avant. Tout le monde se fait tester régulièrement. »

Q. : Quid de l'herpès ?

R. – H.H. : « Omniprésent, selon moi. »

L'an dernier, le vrai nom du lauréat de la Meilleure scène de sexe, Vince Vouyer, était en réalité John LaForme. Q. rhétorique : Comment, avec un nom comme John LaForme, peut-on éprouver le besoin de prendre un nom de scène ?

Mr Tom Byron décrit sa capacité d'érection et d'éjaculation plus ou moins à la demande comme un exercice de « maîtrise de soi, comme la méditation ou le surf. Comme un gymnaste en équilibre sur la poutre. Si on s'entraîne suffisamment, rien n'est impossible³² ».

L'ancien bûcheron et désormais auteur, Paul Thomas, était à l'affiche de la comédie musicale *Jésus-Christ Superstar* lors de sa création à Broadway.

Le grand Mike Horner, l'œil fou, inévitable comme la vérole, trois fois lauréat du Meilleur acteur et membre du panthéon³³ des AVN, est en réalité un chanteur d'opéra de formation classique.

La starlette décédée, Nancy Kelly, s'appelait dans le civil Kelly Van Dyke. Elle était la fille de Jerry Van Dyke du petit écran et donc, bien entendu, la nièce de Nick m.

L'actrice exotique débutante, Midori, nominée dans la catégorie Meilleure nouvelle starlette, est la sœur de la pop star des années 1980, Jodi Whatley. Midori a déclaré en public qu'elle considère le porno contemporain de qualité comme un tremplin vers une carrière plus respectable, par exemple devenir Miss America ou participer durant une ou deux saisons au *Saturday Night Live*. Selon Harold Hecuba, elle a, quant à cette stratégie, été « honteusement mal conseillée ».

Le vice-président et rédacteur en chef d'*Adult Video News*, Gene Ross, décernant le susnommé AVN Award 1998 du Meilleur

réalisateur / Meilleure vidéo à Rob Black pour ses *Mécréantes*, louera la capacité du lauréat « à prendre des anus, des nains, du poisson frit et à en faire une histoire d'amour³⁴ ».

Extrait de l'article qu'a consacré le *New Yorker* en 1995 au martyr psychosexuel des bûcherons de l'industrie porno : « Les Cal Jammer qui participent de cette féminisation ont l'impression d'avoir pris d'assaut les bastions de l'agrément féminin afin de reconquérir leurs prérogatives masculines... tout ça pour se retrouver perdus dans le jardin de l'ironie du genre. »

Mr John (« Buttman ») Stagliano – P-DG d'Evil Angel Inc., un homme décrit par *US News & World Report* comme « le fer de lance national de la réalisation de films hardcore » – a non seulement reconnu en public être HIV positif, mais a également identifié le vecteur de la contamination en la personne d'un prostitué transsexuel de São Paulo avec qui il a eu des rapports anaux non protégés en 1995. Il tient à ce qu'on ne se fasse pas une fausse idée de sa personne : « Les mecs ne m'intéressent pas tant que ça, mais les bites, si. Les tabous, les interdits, ça mène à toutes sortes de névroses, ce qui me mène moi à me faire enculer sans capote. »

Se peut-il que les AVN Awards soient truqués ? Max Hardcore (voleur de statuettes, rappelons-le) affirme qu'ils relèvent du « conflit d'intérêts total ». En fin de compte, dit-il, *Adult Video News* vit en grande partie de la publicité³⁵, et eux, « les faiseurs de gros coups comme Vivid et VCA, leur mettent la pression pour, voyez, montrer d'où souffle le vent ».

Ms Ellen Thompson, rédactrice adjointe d'AVN et jurée de la cérémonie, qui vote sous le pseudo Ida Slapster³⁶ : « Ça fait des années qu'on entend ça. Dans le *mainstream* aussi, on s'en plaint, il paraît. Je n'aime insulter personne, mais il y a des pommes pourries. Qu'est-ce qu'on est censé dire ? Vivid et VCA font de bons produits. Vraiment, honnêtement, nos votes sont justes. »

Mr Dick Filth : « La meilleure hypothèse, confirmée par des tonnes de preuves circonstanciées, c'est que la cérémonie est totalement, complètement, truquée et frauduleuse. »

Le samedi, c'est le grand soir. Banquet, animation scénique, grands prix. Voir et être vu. Joueurs du casino, public de la convention,

clampins de tous bords se massent devant la station de taxis du Caesars pour voir l'arrivée des starlettes. Des caméscopes, des flashes, mais pas de paparazzis à proprement parler. Certains acteurs arrivent en limousine, d'autres en voiture de sport rutilante, phallique ; d'autres, encore, semblent mystérieusement se matérialiser, tout simplement. Encore plus de starlettes qu'au CES, et elles ont vraiment sorti le grand jeu. Débardeurs cerise, bodys en Lycra poire, escarpins ouverts en daim bordeaux. Robes en lamé platine, fendues jusqu'à la dixième côte. Des fessiers, qui ne sont pas tant couverts que laqués, devraient en toute justice laisser deviner des élastiques de culotte ou au moins de string, mais non, rien du tout. Des justaucorps en vinyle citron vert, des pattes d'eph' en toile, des bustiers résille, des minijupes de la même texture et de la même longueur qu'un froufrou de tutu. Des jarretières apparaissent ici et là, des guêpières tamisent de l'intérieur des chemisiers transparents. Plusieurs tenues défient des principes élémentaires de la physique moderne. Les choucroutes capillaires sont hautes, élaborées. Chaque starlette est escortée par un homme, mais aucun n'est acteur porno. Hauteur moyenne de talons : dix centimètres. Un civil à voix de stentor, parmi la foule attroupée à la station de taxis, lâche pour de vrai les mots « Va Va Voom », que vos correspondants n'avaient jamais encore entendus ailleurs que dans un film de Sinatra. Les poitrines sont uniformément zeppelinesques et à divers degrés de semi- recouvrement. Max Hardcore porte un Stetson couleur lait chocolaté très dilué, et sa fille-B ajustable – attifée d'une espèce de costume de cow-boy écarlate, presque tout en franges – a gonflé ses seins, atteignant ce qui doit être leur calibre maximal.

Côté bûcherons, le noir est manifestement *in* aux 15^{es} AVN Awards. Beaucoup d'hommes sont en smoking noir, cravate noire et chemise noire. L'un porte un costume à motifs cachemire en serge ou en tissu d'ameublement. Un autre arbore des plateformes argentées et un veston argenté, sans chemise dessous. Les petits gars d'XPlor sont en sweat-shirt Calvin Klein et treillis camouflage, flanqués d'un important contingent, où se trouvent peut-être, ou pas, les cerveaux de *South Park*. Un type au bras de Ms Morgan Fairlane est coiffé d'une immense crête iroquoise violette, façon punk britannique de la fin des années 1970.

À l'intérieur de l'hôtel, un cocktail imprévu s'improvise dans le vaste hall en marbre devant la plus grande et censément la plus classe

des salles de réception du Caesars Palace. Des vigiles baraqués du casino réclament les billets d'entrée et découragent sans équivoque ceux qui seraient tentés de s'incruster. La mêlée des corps est telle que le degré de contact physique dépasse les rêves les plus fous des clampins du CES. Des galaxies de flashes éblouissants explosent là où les journalistes des chaînes câblées interrogent divers acteurs sur (*sic*) : l'air de vive excitation dans l'air. D'étranges paquets de câbles coaxiaux émergent de sous les portes du Caesars Forum, remontent tout le couloir et disparaissent à l'angle. Un doute qui nous tenaille depuis le début de la semaine, mais qu'on jugeait invérifiable, est vérifié sur-le-champ quand l'un de vos corres. est projeté par accident contre une starlette et que son flanc percute ses seins et que ça lui fait mal pour de vrai. Des tas de gens boivent dans des gobelets en plastique sortis d'on ne sait où. Les starlettes se succèdent pour répondre aux questions sur l'excitation atmosphérique, tandis que les bûcherons évitent les caméras, tels des mafiosi. Les lumières télé n'arrangent vraiment le teint de personne. Dans leurs smokings tout noirs, quelques hommes *in* – incluant par ex. John Leslie et Tony Tedeschi – ont le visage si pâle et si creusé qu'ils semblent morts. Mr Nick East passe 5,5 minutes entières éperdument concentré sur la cuticule de son pouce gauche. Une légère surprise vient du fait que beaucoup des bûcherons d'élite sont courtauds – 1,70 m, 1,73 m³⁷ – et la plupart de leurs compagnes les dépassent d'une bonne tête. Dick Filth confirme que la taille moyenne actuelle du milieu, 1,67 m, rend un membre prodigieux encore plus prodigieux en vidéo, médium qui semble avoir tout un tas d'effets étranges sur la perspective.

Les billets pour la grande soirée du samedi coûtent 195 \$, payables d'avance. Difficile de dire si les tickets sont offerts à la clique *in* ; les journalistes, eux, paient plein pot. Les nôtres nous placent à la table 189. Deux mille cinq cents billets ont été vendus, et comme il est très peu probable que quiconque ait réussi à resquiller au nez et à la barbe des types du casino au regard d'acier, on peut assez tranquillement estimer le public à 2 500 personnes.

La salle de réception Caesars Forum dessine un immense L, et la scène est placée – pour ainsi dire – à la jointure ; de ce fait, une moitié du public des 15^{es} AVN Awards est géométriquement invisible pour l'autre moitié. Ce problème a été réglé au moyen de six écrans de la taille de voiles de navire, qui pendent du plafond à des endroits

stratégiques de l'auditorium. Durant les presque deux heures³⁸ qui séparent l'ouverture des portes du début de la cérémonie, des extraits de classiques du porno³⁹ (souvenez-vous que le thème de cette année est « l'Histoire du divertissement porno ») alternent à l'écran avec des plans de ceux qui font leur entrée, posant pour les caméras qui filment la salle pour AVN.

Harold Hecuba et Dick Filth sont tous les deux munis de jumelles (celles de H.H. sortent d'un boîtier très officiel de la société ornithologique Audubon), mystère qui sera levé à notre arrivée à la table 189, qui est vraiment tout au fond du jambage nord du L, à des centaines de mètres ne serait-ce que d'un écran. « Ils mettent toujours la presse écrite au fin fond de clampingland », explique Hecuba. C'est la mauvaise surprise n° 1. La mauvaise surprise n° 2, c'est le dîner compris dans les 195 \$, qui est en vérité du genre buffet vapeur et sera rendu au mieux en vous invitant à vous représenter une cafétéria d'hôpital très cosmopolite et multiethnique⁴⁰. Plusieurs professionnels de sexe masculin, remarquons-nous alors, ont apporté leur propre panier pique-nique.

Assiette bien fournie en main, un homme s'approche d'une table près de la nôtre, dans un costume en peau de léopard ; il est connu pour saluer ses connaissances en les désignant de l'index plutôt qu'en leur faisant un signe de main. À son bras, une fille-B dans une combi sexy qui semble faite en maille serrée. Deux starlettes sous contrat avec Astral Ocean Cinema portent la même robe couleur cuivre brodée de perles, une myriade de fentes verticales devant, derrière, sur les côtés, de sorte que lorsqu'elles regagnent leur table, le haut de leur corps est normal, quand le bas paraît traverser une infinité de rideaux de perles. Il va sans dire que l'ensemble est saisissant. L'Américain moyen a rarement l'occasion de voir des jambières d'aérobic sur des talons aiguilles de dix centimètres. Le plafond du Caesars Forum est couleur meringue rance ; ses 24 lustres sont censés évoquer des éventails ouverts en cercles concentriques, mais ressemblent à des lèvres vaginales ou à des champignons fort bien organisés. Mr Joey Buttafuoco est dans la place, il accompagne⁴¹ Al Goldstein de *Screw*, venu recevoir un prix spécial AVN pour « une vie entière consacrée à la défense du Premier Amendement ».

Le noir est si majoritairement *in* cette année que même les serviettes de table amidonnées sont noires. Les verres à vin sont

frappés de petits camées à l'effigie de J. César. Des hommes dépourvus de tout humour, talkie-walkie en main, montent la garde devant les portes coupe-feu – l'an passé, apparemment, il y a eu quelques soucis avec des employés du Caesars Palace qui se glissaient clandestinement dans la salle pour voir le gala. Les écrans vidéo montrent la scène phare de *Debbie se tape Dallas*, où le petit clampin qui représente tous les clampins du monde couche enfin avec Bambi Woods, puis le mot « NEXT ? » se met à clignoter. Les gars de *South Park* sont en effet de sortie, à la table 37 avec Farrel et la coterie de chez XPlor. La rumeur court aussi que le réal de *Boogie Nights*, Paul Thomas Anderson, possède un billet d'entrée et pourrait bien débarquer⁴².

Ce qui ressemble le plus à une table *in* près de la nôtre, c'est la 182, qui d'après son marque-place noir est réservée à Anabolic Video (pas un leader du secteur) et est présentement occupée par une Dina Jewel coiffée d'une tour de mèches spiralée, qui mâche, l'air maussade (et décline de rendre le baiser que lui souffle Harold Hecuba), et par son partenaire, un jeune homme qu'on imagine assez bien donner un coup de boule à quelqu'un dans une fosse de concert. D. Filth confie que ce mec d'Anabolic est un ami proche du bûcheron Vince Vouyer (sic bis) qui lui-même n'est guère en lice pour les Awards de 1998 car il a passé une bonne partie de l'année au tribunal et / ou en détention pour avoir codirigé un service d'escorte dont les autorités prétendent que ce n'était pas un vrai service d'escorte du tout.

Il apparaît qu'Hecuba et Filth ont caché à vos correspondants, en guise de mauvaise surprise n° 3, le truc le moins classe de ce 15^e banquet & gala des AVN Awards à 195 \$ par tête de pipe : les boissons ne sont pas comprises. Et pas que l'alcool, en plus ; même une pauvre eau gazeuse⁴³ est à 6 \$. Pire, on n'a droit à aucune espèce d'ardoise – il faut payer le serveur comptant à la commande de la pauvre eau gazeuse en question, et lui (en théorie) rapporte la monnaie avec la boisson. Ce qui du coup exige une transaction individuelle pour chaque boisson commandée par chacune des six à huit personnes à chacune des 375 tables approx. de l'auditorium, un exercice mnémotechnique intensif, avec des complications supplémentaires si d'aucuns offrent à boire à certains convives mais pas à d'autres, etc.⁴⁴. Cette situation de boissons-pas-comprises est incroyablement agaçante, pas seulement à cause des prix délirants, mais aussi parce que 100 % des serveurs moyen-orientaux de la salle (des types

honnêtes qui travaillent dur, c'est sûr, et en voient des vertes et des pas mûres à cause de cette politique de paiement comptant de la part des clampins à cigare des tables voisines, en dépit du fait que ce ne sont pas les serveurs qui établissent les règles et qu'ils doivent certainement trouver que se rappeler la monnaie pour six à huit clients différents par table leur fait vivement mal au cul⁴⁵) n'ont en anglais que des compétences linguistiques rudimentaires et tendent à confondre les noms des boissons et ceux des pièces et billets. Dick Filth se penche et crie : « Et là vous voyez peut-être pourquoi c'est une industrie qui se fait des milliards par an – ils ont le porte-monnaie aussi serré qu'un cul de canard⁴⁶ ! »

La foule s'attarde sur le gâteau hypersaccharotique, le café et les digestifs à 9 \$ en se hurlant dessus en guise de conversation durant encore 90 minutes, avant que les lumières ne soient tamisées pour l'inauguration de la 15^e cérémonie annuelle des AVN Awards. Ce qui suit est un flux kaléidoscopique de discours de remerciement empruntés, de vanes mélancoliques, de stroboscopes épileptiques et de projecteurs suivant la progression serpentine des vainqueurs vers la scène, de progression souvent ponctuée de mains topées ici ou là, et les propos vont du blabla générique des remises de prix à des moments d'éloquence quasi péricléenne, comme par ex. :

« Camarades membres de Mensa » et aficionados de Shakespeare ! » entonne Al Goldstein de *Screw*, un obèse de 62 ans à barbe blanche, aux cheveux en pagaille, vêtu d'une veste sport aux revers de deux couleurs primaires différentes, portrait à peu près craché de ce vieux monsieur de votre quartier auquel votre mère vous avait prévenu de ne jamais essayer de vendre vos chocolats à la menthe des louveteaux, qui exulte de recevoir un prix d'honneur pour l'ensemble de sa carrière, prix que, il le concède, il estimait mériter depuis longtemps. « Je voudrais remercier ma mère, si elle n'avait pas écarté les jambes, rien de tout ceci n'aurait été possible. » Des pans entiers de l'auditoire sont debout – Goldstein est une icône porno. Il reprographiait des exemplaires de *Screw* sur photostat à NYC quand la plupart des gens ici présents jouaient encore avec leurs orteils. C'est un ninja du Premier Amendement. Il savoure l'ovation, il l'adore, c'est dur de ne pas le trouver pour ainsi dire presque sympathique. Clairement, il incarne l'effronterie du porno contemporain et son personnage moderne, Bon-C'est-Vrai-Je-Suis-Une-Ordure-Mais-Sous-

Votre-Vernis-d'Hypocrisie-Vous-Aussi-et-Moi-au-Moins-J'ai-le-Cran-de-l'Admettre-et-de-Kiffer :

« Je salue les femmes qui ont un QI de 30 et les mecs qui ont une bite de 30. Les vrais héros, c'est les bites et les chattes qui niquent à l'écran. Les voilà, les vrais héros. » Goldstein est porté, plus que conduit, jusqu'à son siège.

Cela suit l'intro de Robert Schimmel et un « hommage musical à l'histoire du genre » de 20 minutes, durant lequel des danseuses topless se sont trémoussées sur un medley de disco, de new wave, etc.⁴⁷. Le groupe qui joue est déguenillé, irrégulièrement amplifié, ils ont tous des cols pelle à la tarte et des bouclettes permanentées – on a l'impression de regarder la dernière saison du *Brady Bunch* o avec des jumelles d'emprunt. La scène est éclairée par des projecteurs automatisés dont les couleurs se succèdent sans ordre apparent.

L'intégralité de la 15^e cérémonie annuelle des AVN Awards dure 3,5 heures et ne ressemble à rien autant qu'à une réunion lycéenne obscène et extrêmement bien financée. Le mélange d'autocélébration criarde⁴⁸ et de chorégraphie maladroite est souvent si étrange qu'il en devient touchant. Il n'y a jamais moins de six présentateurs par prix et ils ne savent jamais bien à qui est le tour d'annoncer un nominé, il y en a toujours un ou deux qui restent trop loin du micro pour être audibles et d'autres qui s'y collent et produisent un larsen qui fait décoller de leurs sièges ceux des premiers rangs et leurs cocktails. *Satyr* de Wicked Pictures, nominé dans plusieurs catégories, est régulièrement prononcé « *Satter* ». Les lauréats sont censés quitter la scène côté jardin après leurs remerciements, mais même ceux qui se sont déjà exécutés car ils ont remporté plusieurs prix ces dernières années oublient l'itinéraire, essaient de sortir côté cour et foncent dans les hôtes censées les escorter vers la gauche. Quelques présentateurs débitent, dans leurs intros, de brefs messages antidrogue, tandis qu'autour d'eux s'agitent et reniflent spasmodiquement certains de leurs confrères – pas tant que ça, mais quand même – de toute évidence cokés jusqu'aux yeux.

La chose probablement la plus neutre et succincte à dire, c'est que des pans entiers de la cérémonie sont comiques à leur insu. Les bûcherons primés remercient sincèrement réalisateurs et décideurs de leur avoir offert « une ouverture », « une occase » ou « un gros coup » et paraissent n'avoir pas le moins du monde conscience des sous-

entendus charnels de leurs propos. À la table des journalistes, avec nous, se trouve une quadragénaire en tailleur Armani qui réalise une séquence sur la cérémonie pour ABC Radio ; elle reste la majeure partie de la soirée recroquevillée, la tête dans les mains, magnétophone pas même allumé. Dick Filth passe toute la deuxième heure du show à traquer un serveur qui doit lui rendre de la monnaie pour ses boissons. Gene Ross, d'AVN, rend hommage au meilleur acteur de 1998 en disant : « On n'a rien vécu tant qu'on n'a pas vu les noix ridées de Tom Byron sur un écran de 17 pouces. » *Mécréantes* de Rob Black cumule les nominations, catégorie après catégorie, ce qui donne à chaque fois lieu à une délibération hystérique sur la scène quant à la prononciation correcte du mot, et tout y est, y compris le duo de présentateurs qui marmonnent de manière audible mais putain c'est quoi ce mot ça veut rien dire⁴⁹.

Pour être honnête, certains des produits nominés ont un titre franchement susceptible de vous induire en erreur. *Salopes débutantes triple pénétration 4* est cité dans la catégorie Scène de sexe la plus provoc – de même que *Bananes en folie s'enfilent cent fesses et 87 ans, Boudiou ce que ça baise* –, mais perd face à une scène que le programme appelle « Gueuleton anal express⁵⁰ » tirée d'une vidéo intitulée *La Copine de ma copine. Mauvaises épouses* de Paul Thomas remporte le prix du meilleur film. *Buda*, chez Evil Angel, remporte celui du meilleur film tourné en vidéo. La statuette du meilleur film étranger est attribuée à un truc européen nommé *Présidente le jour, putain la nuit. Mauvaises épouses* remporte aussi le prix de la meilleure actrice attribué à Byanna Lauren, celui de la meilleure actrice dans un second rôle, pour Melissa Hill, et celui de la meilleure scène de sexe anal dans un film⁵¹ grâce à Lauren et Steven St Croix. Les honneurs de la meilleure compilation vont à *Pipes et sodos, le best of du voyeur*. Le film tout à fait *mainstream* de David Cronenberg, *Crash*, surgit d'on ne sait où pour remporter un truc dénommé meilleur long-métrage alternatif porno. Ms Stephanie Swift est couronnée meilleure actrice vidéo et déclare à la foule : « Merci tout le monde ! Mon gang-bang, c'était l'éclate⁵². »

Max Hardcore, à la joie immense, et mauvaise, de toute la table 189, ne remporte pas le moindre prix.

Un acteur nommé Jim Buck est sacré meilleur acteur homo de l'année et vous êtes priés de croire que vos corres. se sont redressés

d'un coup en voyant apparaître sur scène un petit bonhomme de 1,50 m à tout casser, rose et leptosome, en col Eton, qui, même au grossissement $\times 125$, a l'air d'avoir 12 ans. Ce qui s'avère vrai : c'est le petit frère de Jim Buck. « Jim n'a pas pu être des nôtres ce soir parce qu'il joue au festival Shakespeare de La Nouvelle-Orléans », déclare le petit garçon (expressions correspondantes : interrogations exorbitées adressées à Hecuba et Filth – un festival Shakespeare ? Et qui peut bien envoyer un membre prépubère de la famille récupérer son prix d'excellence en sodomie filmée ? – qui suscitent des haussements d'épaules amusés), « mais je suis venu vous remercier de sa part et vous dire que c'est moi qui ai appris à Jim tout ce qu'il sait ». [Rugissements hilares du public, ovation, frisson spasmodique isolé de la dame d'ABC Radio, toujours recroquevillée.]

Une expérience étrange et traumatisante, que l'un de vos corres. n'essaiera même pas de décrire, fut de se retrouver, dans les toilettes pour hommes, à l'urinoir entre les bûcherons professionnels Alex Sanders et Dave Hardman. On se contentera de dire que la pulsion de jeter un bon coup d'œil en coin / vers le bas à leur pénis est puissante et que les causes de cette envie sont si complexes qu'elles provoquent l'anurie (qui, à son tour, amplifie le trauma). Soyez informés que les *pornstars* de sexe masculin se drapent dans la même bulle opaque d'intimité à l'urinoir que tous les hommes de par le monde. Les toilettes pour hommes du Caesars Forum hébergent un festival d'anxiétés ; croyez-nous sur parole. Toutefois, le coin lavabos-miroirs-serviettes s'avère accueillir un mélange précieux de jargon *in* où l'on parle boutique, et les propos résonnent d'autant plus que la pièce est carrelée, écholalique, et qu'un surplus de boissons à six dollars a été ingéré. Un acteur- reconverti-réal raconte à un collègue son nouveau projet excitant :

« J'ai trouvé cette Russe, une gonzesse genre de 19 ans, qui parle pas un mot d'anglais, ce qui pour ça [= le projet excitant] est parfait.

– Tu vas t'y coller ? Genre, juste pour une scène ?

– Nan. Le truc c'est justement que moi, je réalise. C'est ça, ma came, maintenant.

– Mais mec faut que tu t'y colles, vraiment. Juste une scène. 19 ans, pas un mot d'anglais. Elle doit avoir un petit trou du cul gros comme ça [geste illustratif à l'appui, invisible car l'auditeur est

toujours debout, avec ses traumatismes complexes, à l'urinoir].

– Bon, on verra [rire partagé vibrant de la chaleur de l'amitié authentique, de la communauté d'esprit ; exeunt]. »

Les concepteurs de la cérémonie ont manifestement tout appris des Oscars. Non seulement les prix les plus en vue sont gardés pour la fin – même s'il y a quelques mises en bouche, comme les meilleurs seconds rôles, durant les deux premiers tiers, pour conserver l'attention du public⁵³ –, mais la liste interminable des catégories et des nominés est également parsemée de petits entractes de divertissement musical. Ms Dyanna Lauren, par exemple, apparaît entre la meilleure vente vidéo et la meilleure production étrangère pour chanter sa composition originale, *Psycho Magnet* [Aimant à psychopathes], ballade hard rock sur la condition d'une *pornstar* constamment suivie et harcelée par des clampins mentalement dérangés. Le propos de la chanson semble assez inégal à vos corres., mais Ms Lauren se pavane, se contorsionne et ponctue son interprétation de petits uppercuts lancés dans le vide, comme une vraie diva de MTV. L'inconvénient, c'est que vocalement, même avec une solide amplification et une synthèse numérique, Dyanna Lauren sonne comme un chat échaudé, enfin Alanis Morissette aussi, souligne Dick Filth, et H. Hecuba d'y ajouter son petit grain de sel en hurlant : « Dites ce que vous voudrez de ces petits numéros chantés dansés, ça bat à plate couture les trucs que nous ont sortis Wahlberg et Reilly dans *Boogie Nights* ! »

Son avis paraît incontestable jusqu'au moment précédant la catégorie Meilleur concept de boîtier, quand un piano à roulettes est soudain apporté sur scène à l'intention d'un type d'âge moyen au menton très fuyant, coiffé d'un *pork pie* trop petit, de ceux qu'Art Carney portait dans la sitcom *The Honeymooners*. Cet amuseur, présenté comme « Docteur Salace – le musicien le plus salace de l'histoire de la musique », se met à dégoîser des parodies obscènes de ritournelles populaires qui évoquent, à la table 189, le magazine *Mad*, à supposer qu'ils aient tous, chez *Mad*, perdu la tête d'un coup. « Je sors tout juste de taule / Le fion effervescent / Goo goo goo gouttant de la porte de derrière » est le seul fragment de paroles qui reste en tête, même si des titres comme *Ne me nique pas* et *Comme d'ha-Bite-uude* se sont montrés horriblement difficiles à oublier. Personne à

notre table ou aux alentours n'avait jamais entendu parler de Docteur Salace, mais quasiment tout le monde est d'accord pour dire qu'il est le maillon faible du gala de 1998 et un rival de taille pour Scotty Schwartz qui, en 1997, à moitié nu, avait interprété « Merci mon Dieu pour les petites filles », les deux se disputant le titre d'interlude le plus répugnant des AVN Awards de moderne mémoire. Et puis il y a aussi l'apothéose de 1998, où Midori⁵⁴ et deux autres starlettes se présentent comme les « Spicy Girls » et se livrent à un petit numéro vaguement rap en 4/4, à la fin duquel elles sont rejointes sur scène par à peu près tout ce que la salle compte d'actrices porno⁵⁵ qui se déhanchent lascivement et soufflent des baisers aux caméras d'AVN. Cette fiesta féminine paroxystique semble couronner les Awards tous les ans.

Autre chose se répète également d'année en année. Ça ne figure jamais sur les vidéos AVN du gala, mais c'est une tradition qui explique enfin pourquoi les pauvres serveurs sont prêts à passer cinq heures à se faire insulter pour les boissons et à se démenner pour trouver de la monnaie. Après que la cérémonie a pris fin et que les lumières se rallument, certaines starlettes posent pour des photos obscènes avec les serveurs du Caesars Forum. Cette année, la grande partie de ce shooting sauvage se déroule au fond de la salle, tout près de notre table. Un type est debout, un bras sur les épaules de Leanna Hart, laquelle baisse à tribord sa robe bustier en taffetas pour lui laisser empoigner son sein droit, tandis que le jeune préposé à la table 189⁵⁶ prend la photo. Un autre serveur se glisse derrière Ms Ann Amore – une dame noire de belle prestance avec un tour de poitrine de 130 cm et des tatouages de gang le long des bras – et se penche sur elle qui s'incline en avant et libère ses seins, que le serveur tripote en essayant de faire comme s'ils avaient un rapport sexuel en levrette sous les flashes de son ami. Ce que les serveurs feront de ces photos défie l'imagination, mais ils sont manifestement ravis, et les starlettes se montrent patientes et obligeantes, de cette manière absente, lointaine qu'elles témoignaient aux clampins du CES porno.

Quitter les lieux après le gala des AVN Awards est tout aussi interminable, car le grand couloir devant la salle de réception est de nouveau plein de gens du métier, verres frappés d'un camée de César en main, qu'ils ont réussi à ne pas oublier à table, qui se congratulent en petites grappes et prévoient diverses soirées *in* pour plus tard. Mais

la partie égressive la plus lente, la plus flippante, est la traversée du long vestibule vitré vers la sortie latérale de l'hôtel. Une masse de fans, de vigiles du Caesars Palace et de civils variés s'y trouvent, et ils s'écartent légèrement pour ménager un étroit passage aux participants de la cérémonie qui doivent affronter cela quasiment en file indienne. Il est tard, tout le monde est crevé, et cette foule n'a rien de la réserve éblouie de celle qui se pressait à la station de taxis. Ici, chaque clampin beugle son petit commentaire à plein tube aux stars qui passent, dans un étrange mélange d'adoration et de dérision.

« Je t'aime, Brittany ! »

« Dis, comment t'es rentrée dans cette robe, bébé ? »

« Regarde par ici ! »

« Et ta mère, elle sait ce que tu fais ce soir ? »

Un 30naire rubicond arborant un gobelet de bière en plastique tend la main et, délibérément, pince le sein de l'une des filles-B devant nous. Elle le repousse d'une tape, sans ralentir. Comme on ne voit pas son visage, on ne peut pas être sûr qu'elle ait réagi du tout. Mais on a notre petite idée, malgré tout.

Mr Dick Filth est derrière nous, une main sur l'épaule de chacun de vos corres. (en gros, on le porte lors du départ). Nos oreilles sifflent encore, et Dick Filth, avisé, crie presque :

« Vous savez, il y a aussi les XRCO Awards en février. X-Rated Critics Organizations Awards – les prix de la critique de X –, voyez ce que je veux dire ? C'est pas à Vegas et c'est pas truqué. Et pourtant, ils se débrouillent pour être tout aussi ridicules. »

1998

Notes de fin d'article :

a. Bob Dole : homme politique américain né en 1923. Sénateur républicain du Kansas, il s'est présenté à la vice-présidence des États-Unis avec Gerald Ford, en 1976, et a été candidat à la présidence en 1996, face à Bill Clinton.

b. Ms : titre donné à une femme ne presumant pas de son statut marital.

c. Certains titres de films ont été traduits.

d. Grecian Formula : célèbre marque de teinture pour les cheveux.

e. Andrew Dice Clay : acteur américain né en 1957, qui s'est fait connaître à la fin des années 1980 avec un personnage macho et repoussant appelé le « Diceman ».

- f. Howard Stern : animateur et producteur de radio et télé américain, né en 1954, au style outrancier, autoproclamé « Roi de tous les médias ».
- g. Wallace Shawn : acteur et scénariste américain né en 1943.
- h. Lola Falana, Wayne Newton, Siegfried et Roy, David Copperfield : artistes de music-hall, magicien, dompteur et illusionniste célèbres de Las Vegas.
- i. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.
- j. Genre porno (cf. [note 24](#)) : *Bizarro* renvoie au bizarre, à l'absurde, au grotesque (et au clone raté de Superman) et *sleaze* signifie « corruption », « sordidité ».
- k. Henry Gibson : acteur américain (1935-2009), ayant joué entre autres dans les *Blues Brothers*.
- l. Aux États-Unis, la vidéo porno se dit *adult video*.
- m. Nick Van Dyke : acteur américain né en 1925, ayant joué notamment dans *Mary Poppins*.
- n. Mensa est une organisation internationale dont le seul critère d'admissibilité est d'obtenir des résultats supérieurs à ceux de 98 % de la population aux tests d'intelligence.
- o. *The Brady Bunch* : série télévisée américaine diffusée entre 1965 et 1974, qui met en scène les aventures de la famille Brady vivant en Californie.

-
1. Les notes en bas de page sont de l'auteur. Des notes de la traductrice sont présentées à la fin de chaque chapitre (signalées par des lettres).
 2. Le siège social d'une boîte de production spécialisée dans le porno, Caballero Home Video, est situé dans un grand duplex, dans le quartier de Van Nuys, dont l'autre moitié sert de plateau de tournage pour la série *Beverly Hills*.
 3. La voix passive, ici, peut induire en erreur, puisque c'est ce communiqué qui se charge de les rendre publiques.
 4. Si l'on compte, disons, 90 minutes par film en moyenne, cela signifie qu'un ou plusieurs individus ont cumulé 1,4 an de porno en visionnage continu. D'où l'alternative que proposent vos correspondants aux mâles américains torturés par le désir charnel au point d'envisager l'autocastration : portez-vous volontaires pour être jurés pour les AVN Awards et passez 1,4 année devant des vidéos porno, sans le moindre répit. On vous garantit qu'après cela, vous n'aurez plus jamais la tentation de voir, d'entendre, de participer ni même de penser à la sexualité humaine. Faites-nous confiance. Les cinq outsiders journalistes (et de sexe masculin) qui ont couvert la cérémonie de 1998 sont unanimes : rien que de regarder la douzaine de sorties « majeures » ou « importantes » de l'année passée – *Vilaines Épouses*, *Zazel*, *Une semaine et demie de la vie d'une prostituée*, *Mécréantes*, *Tapin new wave 5*, *Séduire & Détruire*, *Sodoman à Barcelone*, *Glutéal maximal* – a fait disjoncter les circuits hormonaux de tout le monde. À la fin du week-end de remise des prix, plus aucun d'entre nous n'avait d'érections

normales-du- petit-matin ou en-bus-sur-un-trajet-cahoteux ; et quand des membres du sexe opposé venaient nous voir, même sans arrière-pensée, on se rétractait comme devant une flamme (ce qui faisait de nous une bien étrange et difficile tablée du petit déjeuner, dixit la serveuse qui s'est occupée de nous le dimanche matin).

5. (Mr Peter North, en particulier, semble lâcher des tirs de mortier plutôt que des émissions naturelles.)

6. En effet : le choix du mot « software » est curieux ici. Ce sera une tentation constante de se pousser du coude et de cligner de l'œil en disant « sans jeu de mots » ou « si l'on peut dire » après chaque sous-entendu graveleux, lesquels sont si nombreux que les correspondants aux AVN Awards cette année ont décidé d'en laisser la majorité à la discrétion du lecteur, qui en décidera par lui-même en fonction de ses goûts et de ses préférences.

7. L'histoire de St Croix, c'est qu'il a une formation de maçon mais n'a pas pu trouver de travail syndiqué. Il a de magnifiques sourcils noirs, sataniques, et a remporté plusieurs AVN Awards.

8. (C'est-à-dire que tous deux arborent au quotidien ce chapeau-là.)

9. D'après Dick Filth, quelques années plus tôt, la mode était au heavy metal et tout le monde, au Salon, arborait cheveux longs, débardeur noir, croix en métal, etc.

10. Vivid est l'un des poids lourds du porno, célèbre pour ses panneaux publicitaires qui provoquent parfois des accidents à LA.

11. Si ça vous intéresse, voici la longue digression péripatétique délivrée haut et clair sur les lieux par D. Filth à propos de la camaraderie entre XPlor et *South Park* :

XPlor est une espèce d'anomalie dans le business porno. Lequel est, en gros, encore dominé par ces sinistres crétins à cigare qui se contentent de vous dévisager bêtement au moindre petit bon mot [prononcé d'une seule traite, une seule consonne accentuée] ou que sais-je. Vous me suivez ? Par contraste les mecs de XPlor sont plutôt des fumeurs de dope crypto-hippies de la Gen X, jamais en reste d'une bonne blague. Comme par exemple, après que Trey [Parker, la version *South Park* de Groening] et Farrel [Timlake] sont devenus copains [parce que Parker traînait chez XPlor où il faisait de la recherche pour *Orgazmo*, le film qu'il préparait avec Matt (Stone, son partenaire de *South Park*) et dont vos correspondants ne savent rien], XPlor était en plein tournage chez Buck Henry [? ! ? Explication indisponible – tout le monde se contente de faire comme s'il était de notoriété publique que la maison de Buck Henry serve de cadre à un plateau hardcore, rien qui sorte de l'ordinaire]. Richard Dreyfuss et, je crois, Carrie Fisher assistaient au tournage [? ! ? Non mais sans blague, dixit Filth, dont vos correspondants espèrent qu'il a un bon avocat], et pour rigoler, Trey et Farrel décident d'échanger leurs identités, voyez ? Donc Trey se met à faire le réal', façon égo hypertrophié – « Plus de plans de CUL, merde ! » etc. – et Farrel, lui, reste dans l'ombre, fait mine de prendre des notes. Voyez ? Et puis plus tard, Trey ordonne à Farrel, qui se faisait passer pour Trey, de jouer – parce que, oh, Farrel joue aussi de temps en temps, sous le nom de Tim Lake, Tim Lake, voyez ? – et Farrel s'exécute, il pose son carnet et son téléphone et, genre, se désape et fonce, ce qui, ça se comprend, fout grave les boules à tous les réguliers du showbiz présents [? ! ?], qui sont là, genre, « Incroyable, le mec de *South Park* baise devant la caméra ! » Puis Trey passe les commandes à Carrie Fisher [? !] et lui dit d'essayer de zoomer vu que le gros lot approche [voir ci-dessous le jargon professionnel et son lexique]. Vous me suivez. Non mais les

mecs, ils sont graves. [Fin de la digression.]

12. L'espérance de vie professionnelle d'une actrice est de deux ans. Les hommes, eux, gagnent moins mais durent bien plus longtemps dans le business – parfois, plusieurs décennies.

13. Silvera a débuté dans les années 1970, à Times Square, dans *Show World* ; on dirait une mante religieuse bouclée en grande forme physique, et son apparence est d'autant plus curieuse aujourd'hui que ses cheveux sont gris. Il est aussi connu pour se pointer sur le plateau muni d'un sac plein de vitamines exotiques et autres compléments alimentaires, relevant tous de l'automédication.

14. Et le plus étrange, peut-être, c'est qu'on peut ensuite rentrer à l'hôtel et, si l'envie nous en prend, regarder Jameson et North s'adonner à de la gymnastique hardcore dans *La Vilaine*, 9,95 \$ en vidéo à la demande.

15. Mr Harold Hecuba, qui doit, pour son magazine, recenser des dizaines de films X sortis chaque mois, a une anecdote intéressante à propos d'un inspecteur de Los Angeles qu'il a rencontré un jour, alors qu'on avait forcé sa voiture pour lui voler une caisse pleine de VHS d'Elegant Angel Inc. (adressée à H.H. sur son lieu de travail, comme en témoignait l'étiquette), laquelle a finalement été récupérée par la police. Un inspecteur la lui a rapportée en personne, et H.H. se rappelle avoir pensé que c'était étrangement courtois et consciencieux, jusqu'au moment où il s'est rendu compte que l'inspecteur avait juste sauté sur l'occasion de le rencontrer lui, Hecuba, dont il semblait bien connaître l'œuvre critique, et tailler un peu le bout de gras sur les tenants et les aboutissants de l'industrie porno. Le type en question – 60 ans, heureux en ménage, grand-père, timide, poli, un gars bien, sans conteste – était fan de hardcore. Hecuba et lui ont fini par prendre un café, et quand H.H., en s'éclaircissant la gorge, lui a demandé comment un policier, honnête, dans le camp du droit et du civisme pouvait être fan de porno, l'inspecteur lui a avoué que ce qui l'attirait, au départ, c'étaient « les visages », c.-à-d. ceux des actrices, c.-à-d. ces rares moments, à l'occasion d'un orgasme ou d'un accès de tendresse imprévu, où les starlettes perdaient leur masque étudié, genre « baise-moi-je-suis-vilaine » et devenaient soudain réelles. « Parfois – et le truc, c'est qu'on ne sait jamais quand –, parfois, d'un seul coup, elles se révèlent », voilà ce que disait l'inspecteur. « Leur... comment dit-on... humanité. » Il apparut que l'inspecteur du LAPD trouvait le porno émouvant, bien plus que la production grand public hollywoodienne où les acteurs – quelquefois très talentueux – déambulent en feignant l'humanité, c.-à-d. : « Dans les vrais films, c'est fait exprès. Moi, je crois que ce que j'aime dans le porno, c'est quand ça arrive par accident. »

L'explication de l'inspecteur d'Hecuba est intrigante, du moins du point de vue de vos corres., car elle aide à élucider une partie de l'attraction profonde qu'exercent les films hardcore censés « tout montrer » de façon « explicite », mais qui sont en réalité les produits les plus blasés, les moins révélateurs, disponibles sur le marché. En grande partie, leur aspect froid, mort, mécanique* peut être attribué aux visages des acteurs. Ceux-ci semblent ennuyés, vides, impersonnels, mais sont en fait tout simplement cachés, l'identité planquée loin derrière les yeux. Ce goût du secret doit être la manière dont un être humain qui expose les parties les plus intimes de son corps préserve une certaine forme de dignité et d'autonomie – en nous refusant sa véritable expression. (Strip-tease, prostitution, porno : dans tous ces domaines, les individus ont la même expression ennuyée, endurcie, morte, où que ce soit et quel que soit leur sexe.) Mais il est également vrai que parfois, dans une scène de hard, l'identité dissimulée apparaît. C'est, en quelque sorte, le contraire du jeu d'acteur. On voit

le visage devant la caméra changer tandis que la gêne (chez la plupart des femmes) ou l'inexpressivité frénétique (chez la plupart des hommes) laisse la place à une joie érotique sincère ; les soupirs et gémissements sont moins téléphonés, plus expressifs. Cela ne se produit qu'une fois de temps en temps, mais l'inspecteur a raison : le spectateur en sort galvanisé. Et les acteurs porno qui y arrivent souvent – à se laisser aller, apprécier ce qu'ils font, avec ou sans caméras – deviennent des stars immenses, de vraies légendes. Dans les années 1980, Ginger Lynn et Keisha en étaient capables, et aujourd'hui, Jill Kelly et Rocco Siffredi y parviennent quelquefois. Pas Jenna Jameson, ni T.T. Boy. Eux, ce sont des corps, rien de plus.

* N.B. Parmi les amis et les proches de vos correspondants qui n'aiment pas trop le porno, une grande majorité ne le condamne pas tant pour des raisons morales, religieuses ou politiques, mais parce qu'ils trouvent ça ennuyeux, et nombreux sont ceux qui ont recours à des métaphores robotiques / mécaniques / industrielles pour tenter de décrire cet ennui, e.g. : « [Le hard, en général,] ce n'est que des organes qui entrent et sortent d'autres organes, dedans, dehors, c'est comme regarder un derrick pomper toute la journée. »

16. Si les auteurs de la Constitution américaine auraient pu, dans leurs scénarios les plus fous, anticiper des choses comme *Vierges anales VIII* ou 900-666-BAISE quand ils pensaient au type d'expression à protéger : voilà, de toute évidence, une question épineuse qui dépasse de loin le champ de notre article.

17. (Précédemment détenu par une certaine Amber Chang, 251 partenaires en 1994.)

18. D'après Dick Filth, l'imbroglia s'est amorcé au moment où Hecuba s'est incrusté à la fête et où il a été repéré par Ms Nici Sterling, dont il avait affirmé dans une récente critique de film qu'on « pouvait douter qu'elle ait remporté des prix de beauté, mais que sucer de la bite, ça elle savait faire pour sûr ». Il semblerait que la vanne sur les prix de beauté ait fait de la peine à Ms Sterling, si bien que en apercevant H.H., et souffrant du suspens d'inhibitions sociales pour lequel les fêtes de toutes sortes sont connues, la starlette a foncé droit sur lui, claironné deux insultes et tenté d'asséner un grand crochet du droit au journaliste de presse écrite, sur quoi H.H. a eu la présence d'esprit (aidé, peut-être, par les talons de 15 cm qui compromettaient la démarche de Ms Sterling et l'ont forcée à télégraphier son coup) de saisir la main de Ms Sterling avant qu'elle n'emporte ses triples foyers. Sur quoi, Ms Jasmin St Claire, voyant Harold Hecuba empoigner une Nici Sterling agitée, vacillante, a rebondi sur le torse large de près d'un mètre de Ron (« le Porc-Épic ») Jeremy pour sauter sur le dos d'Hecuba, le garrottant avec un savoir-faire impressionnant qui, Filth en témoigne, n'avait rien à envier aux officiers du LAPD et qui a fait pivoter Hecuba à 360° dans un effort pour chasser Ms St Claire tant que son cerveau était encore suffisamment oxygéné, projetant par inadvertance Ms Sterling contre Randy West et décoiffant Mr West pour la première fois, de mémoire du milieu, et (pour autant que Filth s'en souvienne) délogeant dans le même mouvement ses triples foyers photochromiques sur mesure, les envoyant valser en un immense arc de cercle au travers de la pièce jusque dans le décollété inhospitalier de Ms Christy Canyon, et qui (les lunettes) n'ont jamais été retrouvées, ni même revues.

Filth rapporte également que l'Incident Sterling n'était que la partie visible de l'iceberg ou la dernière goutte en ce qui concerne Jasmin St Claire et Harold Hecuba. De fait, H. Hecuba avait aussi mené un récent entretien avec J. St C. lors duquel elle lui avait confié qu'elle gagnait une somme assez

impressionnante de \$ pour *Le Plus Grand Gang-Bang du monde 2* et comptait l'investir dans une chaîne (apparemment plutôt louche) de distributeurs de chewing-gums pornographiques le long de la côte californienne, et Hecuba avait choisi de révéler cette confidence dans la presse, et Ms St Claire était, disait-on, furieuse qu'Hecuba ait dévoilé sa « stratégie secrète d'investissement », certaine que maintenant le premier péquin venu et son cousin ne manqueraient pas de se ruer sur les distributeurs-de-chewing-gums-porno et de saturer le marché, et de ce fait Jasmin St Claire en avait plein le dos d'Harold Hecuba depuis un bon moment, et il se peut qu'elle ait considéré l'Incident Sterling comme un prétexte bien commode plutôt que comme une occasion de sauver une collègue qui paraissait en danger – D. Filth dit que le débat quant aux motifs du fiasco garrot-360°-coiffure-décolleté était des plus vifs et polymorphe depuis déjà 20 mois.

Dick Filth ajoute également, « senza à-propos », que Ms Jasmin St Claire se trouve être, dans la vraie vie, la petite-fille de feu *le capo di tutti capo* [sic, ndlt] de NYC, Paul Castellano, abattu dans les années 1980 au moins en partie à cause de son opposition à ce que la Mafia investisse dans les « entreprises immorales » comme les stupéfiants et le porno, et qui du coup doit se retourner à 300 km/h dans sa tombe depuis *LPGGBDM2*.

PLUS, BIENTÔT, DIT-ON, CHEZ UN DISTRIBUTEUR PRÈS DE CHEZ VOUS : Ms Jasmin St Claire, dans une tentative pour conserver voire pour consolider son statut d'actrice culte, accepte de se faire injecter du butane dans le colon via un tube de PVC, gaz enflammé à l'expulsion et résultant en un chalumeau anal d'une flamme de un mètre de long, dans un film de 1998 de Cream Productions intitulé *Pête le feu*.

19. Un clampin est la même chose, en gros, qu'un pigeon chez les forains. Comme toutes les communautés psychiquement fermées, l'industrie porno regorge de codes, de jargon. Le *bois* est une érection prête-à-être-filmée ; un *bûcheron* est un acteur mâle, puissant, de confiance ; *attendre sa volée de bois* est une façon délicate d'expliquer ce que fait le reste du casting et de l'équipe lorsqu'un acteur connaît des *soucis de bois*, ce dernier terme étant transparent. SS signifie scène de sexe, DP double pénétration, lors de laquelle le vagin et le rectum d'une starlette sont simultanément pénétrés par deux bûcherons – cf. le semi-classique de 1996, *NYPD Blue*. (Certaines actrices particulièrement stoïques et / ou spacieuses sont paraît-il disposées aux *triples* pénétrations, mais ces pros sont rares, tout comme, heureusement, les TP.) *Par-devant* / *Par-derrrière* renvoie à un film mettant en scène des SS anales et vaginales. *Jute* (n / v) est un terme employé à la fois pour l'orgasme masculin (v) et la semence ainsi émise (n). (N.B., cependant, H. Hecuba et D. Filth reconnaissent que l'un de leurs grands défis en tant que critiques est de sans cesse trouver de nouveaux synonymes hauts en couleur et pleins de vie pour le sperme.) *Le gros lot* : un orgasme masculin filmé avec succès, qui bien sûr a lieu, 100 % du temps, à l'extérieur de la partenaire ; e.g. une *faciale* est une éjac' dont la jute est projetée sur la joue ou le front de l'actrice. *Fille-fille*, c'est une SS saphique, et tout film hétéro en requiert au moins une. Un *faisceau* désigne une plongée horizontale de la caméra sur un orifice dilaté, prêt à se prendre une volée de bois. Une *fille-B* est une actrice de seconde ou troisième zone, moins bien payée qu'une starlette, en général ouverte aux SS plus perverses, dégradantes ou douloureuses. *Fluffer* (v) est une activité orale hors champ, non filmée, faite pour induire, entretenir ou consolider le bois d'un bûcheron (et les films porno de qualité employaient ce qu'on appelait des *fluffeuses*, en général des aspirantes filles-B).

EXERCICE : employez au moins huit (8) des termes de films porno sus-cités dans une phrase anglaise grammaticalement correcte.

SOLUTION (EXEMPLE) : « Après avoir assez longtemps attendu sa volée de bois, une fille-B a fluffé le bûcheron débutant jusqu'à ce qu'il soit en état de prendre part à une SS avec DP, dont les faisceaux fréquents requéraient un maximum de bois, et après un début un peu difficile la SS a fini en double éjac' faciale lors de laquelle la starlette a fait preuve de son grand professionnalisme en réussissant à rester enthousiaste, alors même qu'elle venait de se prendre un peu de jute dans l'œil. »

20. En vérité, les actrices ne sont pas seulement peu communicatives, mais bel et bien maussades. Dans quelle mesure leur comportement relève-t-il de l'épuisement du Salon, dans quelle mesure s'agit-il de la dure façade que les initiés réservent aux béotiens, la question reste ouverte. Les actrices sont toutes en tenue post-CES – jean baggy, débardeur en coton et gros chaussons en peluche, etc. Sans maquillage ni accessoires, Savage et Drane sont encore plus jolies, contrairement aux filles-B. Elles passent le gros de leur temps sur le long canapé en vinyle, rivées à une trilogie d'épisodes de *Seinfeld*.

21. (Surtout leurs derrières, semble-t-il, trait commun aux gonzos de Max, de Buttman, de Mr Ben Dover et de J. Silvera, dans sa série *Queue de culs*.)

22. Observons que si les films porno traditionnels et, ouvrez les guillemets, dramatiques, fermez les guillemets, *simulent* la sexualisation à 100 % de la vraie vie (par ex. en créant une espèce de réalité alternative où tout le monde, des secrétaires aux pompiers aux hygiénistes dentaires, est toujours à ça de prendre frénétiquement son pied), les vidéos gonzo vont encore plus loin en offrant à voir la sexualisation apparente de la *vraie* vraie vie (par exemple en combinant des plans de jolies filles sur la plage à Cannes avec des plans mis en scène de séduction et de sexe explicite). Le gonzo peut sans conteste être considéré comme l'équivalent porno de la mode *mainstream* des docudramas, *COPS*, *La Vraie Vie des chirurgiens urgentistes de garde*, etc.

23. Ce n'est pas une rumeur. Mais un fait avéré. On ne se risquera pas ici à la moindre théorie sur ce phénomène ou sur les motivations / prédispositions de ces femmes de la vraie vie – les questions qui s'y attachent sont trop énormes et stupéfiantes.

24. Ici, Max renvoie non seulement à Silvera et Byron et aux autres qui ont pris le train gonzo en marche, mais aussi à des réalisateurs comme Gregory Dark et Rob Black, fers de lance d'un autre genre en vogue dans les années 1990 appelé (par Dick Filth, dans la presse écrite) « Bizarro-Sleaze ». Dans les films récents *Nid de serpents* et *L'Atroce Vérité* de Gregory Dark, on fait des choses comme faire asseoir une starlette face caméra pour un entretien, tandis qu'un inquisiteur hors champ lui demande, par ex., si elle se considère comme une salope et si elle pense qu'elle finira en enfer vu qu'elle est une insatiable salope, et ce que ça lui a fait d'attirer les attentions sexuelles de son beau-père porcin, exemple qui mène ensuite à une SS où quatre hommes, en tenue beau-pèresque, nœud pap et gilet, tous affublés d'un groin en plastique, la prennent dans un gang-bang qui la laisse hébétée. De son côté, Mr Rob Black – en comparaison de qui Gregory Dark passerait pour Frank Capra – offre des divertissements comme des gang-bangs de femmes paraplégiques, de femmes qui doivent manger des crackers Ritz tartinés de jute, et d'hommes qui tour à tour crachent aux visages des femmes*. Vos corres. choisissent ici de sortir de leur réserve. Les films de Dark et de Black ne sont pas pour les hommes qui cherchent à être excités, éventuellement à se masturber. Ils sont pour ceux qui ont des problèmes avec les femmes et veulent les voir humiliées. Si le Bizarro-Sleaze peut aider les misogynes en canapé à « régler » une partie de la colère que leur inspirent les femmes, voilà qui importe peu. Ces films ne visent en aucun cas la catharsis. Ils cherchent à tirer profit

d'une demande du marché qui, très clairement, existe – les produits de ces réalisateurs, comme ceux de Max Hardcore, sont quasiment toujours présents dans les listes des meilleures ventes / locations d'*Adult Video News*.

Les films de Dark et de Black sont révoltants. C'est le but. Et la vérité, c'est que cette répugnance assumée est partie prenante de la voie schizoïde dans laquelle s'enfonce le porno de cette décennie. Tout comme le porno est devenu plus *mainstream* – c'est-à-dire plus largement disponible, plus acceptable, plus lucratif, plus chic : *Boogie Nights* –, il est aussi devenu plus « extrême », ce qui ne concerne pas que les marges Bizarro. Dans pratiquement tout le porno hétéro, aujourd'hui, l'accent porte désormais sur la sodomie, les pénétrations douloureuses, les tableaux dégradants et la maltraitance (au moins) psychologique des femmes. À certains égards, cet extrémisme pourrait simplement refléter les inflexions hollywoodiennes : ce n'est pas un scoop, les films, au cinéma comme à la télé, sont plus violents, plus explicites, plus crus que ceux de la décennie précédente. C'est peut-être ça, donc. Pourtant, il y a autre chose.

La dynamique psychique du porno semble avoir toujours supposé une dose indéniable de honte, de dégoût de soi, d'impression de « péché », etc. Cela s'applique des deux côtés de l'écran – côté actrices, « Je suis si vilaine », « Je suis un petit trou à jus » – et côté consommateurs – rappelez-vous, ou faites-vous raconter, la gêne d'avoir été aperçu à la billetterie d'un cinéma rose, ou les visages hantés des hommes en imper rôdant à Times Square, dans la Combat Zone, le quartier chaud de Boston, ou dans le Tenderloin à SF. Notons cependant que les faciès des fans d'aujourd'hui, au CES Porno, paraissent différents, et leurs affects, plus complexes. Un observateur

peut avoir l'étrange impression que le fan lambda, ici, a vaguement honte d'avoir vaguement honte de son enthousiasme pour la chose, puisque les acteurs et les réalisateurs semblent, eux, avoir renoncé à la honte au profit de cette exultation au regard d'acier qui accompagne toujours le succès sur le grand marché économique américain. Où qu'il soit, le porno n'est plus cantonné à la pénombre ni aux taudis. Pour citer le technicien vêtu d'écarlate de Max : « D'une certaine façon, ça craint. Maintenant tout le monde en regarde. Avant, on était des rebelles. Maintenant, on est des putain d'*entrepreneurs* †. »

Le truc, c'est de reconnaître que la récente respectabilité de l'industrie porno crée un paradoxe. Plus elle devient acceptable d'un point de vue culturel, plus elle doit se montrer transgressive pour préserver l'aura d'inaacceptable essentielle à son attrait. Cela devrait sauter aux yeux ; le porno va déjà très loin ; à présent que rejouer des abus sexuels sur mineure, mettre en scène des viols en réunion à peine voilés, se vend facilement, il n'est pas dur de voir où le genre va devoir aller pour conserver sa mauvaise réputation. Qu'il l'atteigne ou pas un jour, il est clair que l'horizon véritable vers lequel tend le porno fin de siècle est le snuff. Il est tout aussi clair – en mettant de côté les questions morales et culturelles – que c'est une direction périlleuse à l'extrême pour l'industrie entière. Ce n'est qu'une question de temps, apparemment, avant qu'un pol. conservateur trouve le porno *mainstream* assez scandaleux pour bâtir sa plate-forme électorale à ses dépens. Après tout, l'AVA, l'Association de défense du porno, n'est pas le seul lobby puissant à s'intéresser aux normes sociétales. Au point où on en est, quoi qu'il en soit, les contradictions internes du porno (par ex., l'offense constante aux valeurs *mainstream* → les milliards de dollars qui découlent de la popularité *mainstream*) semblent être son plus dangereux ennemi.

* N.B. Précisons dès maintenant que Mr Rob Black va être sacré Meilleur réalisateur / film à la cérémonie de remise des prix, samedi soir.

† (La réaction de Max à cette analyse de son employé : deux pouces en l'air, « Que Dieu bénisse l'Amérique, gamin ! »)

25. (Ici, le soupçon de vos corres. que les AVN Awards achètent leurs statuettes en gros, peut-être au noir, s'est trouvé plus ou moins confirmé.)

26. ... et du torride omniprésent dans une si large part de la culture commerciale des années 1990. Mr H. Hecuba, par exemple, durant l'un des marathons de projection des vidéos nominées, évoqués ci-dessus en note 4, fait remarquer que le rapport entre une pub Calvin Klein et un film porno hardcore est à peu près le même que celui entre une blague et l'explication de ce que celle-ci a de drôle.

27. Hecuba et Filth, qui connaissent bien Max et ne dépendent pas de lui financièrement, choisissent de rester dans la suite sous le petit œil porcin et apparemment dépourvu de paupière de l'ass. de prod. (qui, soit dit en passant, ne porte pas de combi rouge écarlate MAXWORLD, quoiqu'il soit clair qu'on lui en a promis une s'il finit sa période d'essai en bonne et due forme).

28. = fellation ? = roulage de pelle très énergique ?

29. (Pour ainsi dire.)

30. Oui, c'est bien ça : ce qui est incroyable, ce n'est pas l'ampleur ni l'infatigabilité de l'égotisme des gens du porno (Jasmin St Claire accueille les journalistes en leur offrant une photo dédicacée par ses soins ; Tom Byron, qui a 36 ans et exactement un seul attribut pour lui, se donne des airs de parrain aux *porno parties* qui se tiennent tous les soirs au bar du Sands, tendant la main, phalanges offertes, comme si vous alliez lui prêter allégeance, etc.). C'est d'une telle bêtise. Juste pour donner un exemple supplémentaire, prenons Mr Scotty Schwartz, 29 ans, avec lequel, grâce à l'entregent d'Harold Hecuba, vos corres. ont partagé un dîner professionnel qui a fini en roman russe à lui tout seul. Le jeune Mr Schwarz, 1,50 m par gravité basse et en chaussures à plateforme, est un ancien enfant star de Hollywood dont les performances dans *Le Joujou* avec Richard Pryor et *A Christmas Story* avec Darren McGavin représentent l'apothéose d'une carrière qui a décliné abruptement, ce qui a mené – par un flux de circonstances bien trop embrouillé pour prendre des notes – à sa rencontre avec l'inévitable Ron Jeremy, et lui a valu son entrée dans le milieu social tout à fait insularisé de la pornographie. Désespéré ou dérangé de la tête ou les deux, Scotty Schwartz a manifestement décrété que la « controverse » autour de son apparition dans un film hardcore ferait repartir tout de go sa carrière respectable (un peu comme une désintox ou une arrestation, voilà son analogie ; et plus d'une fois il grince des dents en rappelant que la carrière de son vieux rival Corey Feldman a survécu à une cure de désintoxication). Et l'industrie porno, trop contente de tirer profit de la nouveauté que constitue la célébrité grand public de Scotty (après tout, rappelez-vous *John Wayne Bobbitt Uncut* en 1994) a fait tourner Schwartz dans *Les Aventures classées X de Scotty* pour Wicked Pictures en 1996, production entravée par une anxiété quasi paralysante et des bois qui se faisaient attendre sur des durées épiques, épreuves psychiques que Scotty raconte avec des détails qui inspirent une pure horreur empathique à vos corres. mâles (pour info, à ses débuts dans le porno, Mr Bobbitt a lui aussi connu de graves problèmes de bois – l'impuissance semble être le talon d'Achille de pratiquement tous les bûcherons amateurs [le terme *angoisse de performance* doit prendre une connotation hideuse dans l'éclat des lampes au magnésium d'un plateau de tournage] –, mais Bobbitt s'est finalement plié à une injection pénienne de prosta-glandine [surnommée dans le milieu le « bois minute »], alors que Schwartz, lui, a bravement / veulement décidé de se

dépatouiller dans ses ACX sans assistance médicale).

... En gros, le point crucial de cette interminable histoire, c'est que Schwartz, même s'il (on peut le comprendre) n'est plus un acteur hardcore, a abandonné ses ambitions grand public pour le vortex porno et est un réalisateur pseudo-gonzo en herbe, et cette semaine il présente même un truc appelé *Scotty prend la porte anale au CES* (dont on suppose que Max Hardcore ignore l'existence), enchaînant frénétiquement des prises par-devant par-derrrière.

Quoi qu'il en soit, le truc c'est que vos corres. ont été, jeudi soir, attirés dans ce dîner par la remarque d'Hecuba qui faisait de S. Schwartz une espèce de mascotte officielle de l'univers porno, où il connaissait absolument *tout* le monde et était une espèce de moulin à paroles hystérique : on s'est dit qu'il serait une bonne source d'anecdotes contextuelles et de ragots. H.H. nous avait déjà préparés au style de Schwartz (bourré de tics, haletant, irritant pour les nerfs exactement comme une note musicale tenue à l'excès est irritante pour les nerfs), mais ce qu'Hecuba avait omis d'évoquer, c'est que Scotty Schwartz est aussi totalement incapable de parler de quoi que ce soit d'autre que lui-même. Deux plats et une bonne demi-heure sont dévolues au CV grand public de Scotty et à la façon dont le destin, bégueule, l'a baisé d'un coup de baguette magique (l'allitération comme la métaphore anatomique sont de lui), ainsi qu'à l'injustice relative aux tours pris par sa carrière et celle de C. Feldman, puis 20 minutes sur son amourette naissante et soi-disant platonique avec une chrétienne régénérée rencontrée sur Internet (durant ces 50 premières minutes, l'un de vos corres. n'a cessé de fourrer sa serviette dans la bouche). Schwartz n'a pas non plus semblé capable de ou disposé à raconter la moindre histoire dont il n'était pas le héros. Voici – aussi verbatim que le permet la stupéfaction – son récit de sa rencontre avec Mr Russ Hampshire, P-DG de VCA Inc., et que Scotty appelle « un gros gros poisson : comme ça, si vous voyez ce que je veux dire » du porno :

« Donc me voilà à cette fête et je glandouille et je fricote un peu avec les gonzesses et là, à l'autre bout de la pièce, je vois Russ Hampshire et Russ me voit si vous voyez ce que je veux dire et fait, genre "Eh gamin, viens par ici", et donc j'y vais parce que, merde, c'est Russ Hampshire, putain, vous voyez ce que je veux dire, et Russ s'approche et fait, "Scotty, je te suis de loin. J'aime ton style. Je me trompe rarement sur les gens, et toi, Scotty, t'es un gars bien. Jamais personne ne m'a dit du mal de toi." [Rappelez-vous bien que c'est Scotty qui parle. Notez comment, mot pour mot, il restitue la réplique d'Hampshire. Notez le changement du timbre de voix, l'élocution parfaitement chronométrée. Notez que ça ne lui traverse jamais l'esprit qu'un citoyen US lambda pourrait être ennuyé ou rebuté par ce long récit des compliments qu'on lui a faits. Tout ce qu'il sait, Schwartz, c'est que cet échange a eu lieu, ce qui signifie qu'il a l'approbation d'un gros poisson, ce qui redore son blason et il veut que ça se sache partout, vraiment partout.] "Gamin, je veux juste te dire que toi, bordel de queue, t'es réglé en ce qui me concerne, et si je peux faire quoi que ce soit, tu sais, pour t'aider, quoi que ce soit, vraiment, tu n'as qu'un mot à dire." »

... Fin de l'anecdote, et là, Scotty – comme Max, comme Jasmin, comme Jenna et Randy et Tom et Caressa – lance un regard à la ronde, scrutant les visages de ses auditeurs à la recherche de l'admiration qui ne pourra manquer de s'y lire. Quelle est la réaction appropriée en société à une anecdote comme celle-ci – sortie de tout contexte, n'ayant rien à voir avec rien, visant complaisamment et sans la moindre subtilité (et pourtant, presque émouvante, au bout du compte, dans la fragilité à vif dont elle témoigne) à susciter votre admiration à l'égard de son conteur ? Quelques secondes et un ange passent, à l'instar des yeux de Scotty qui glissent sur les visages de vos corres. comme des doigts – premiers d'une innombrable série d'instantanés identiques durant le week-end des AVN

Awards. Comment est-on censé réagir ? On était très mal à l'aise. L'un de vos corres. a opté pour « Bon Dieu. Wow ». L'autre a fait semblant d'avaler de travers un chou de Bruxelles.

31. ([cœur = core] Jeu de mots en apparence accidentel... même si l'un de vos corres., en réaction à la présentation générale de Filth dans le taxi qui fonçait, a répondu qu'on devait avoir pénétré aussi loin dans le cœur de Max qu'aucun organisme doué de sensibilité ne le souhaiterait jamais. Que nenni, l'a détrompé Filth, longue série d'anecdotes invérifiables sur Max Hardcore à l'appui, qui seront, pour des raisons juridiques évidentes, omises ici.)

32. Mr Tom Byron qui, d'ailleurs, a démarré dans le métier vers le milieu des années 1980, quand sa maigreur adolescente et son allure à la Howdy Doody étaient aussi fascinantes et reconnaissables que son pénis, est en proie à la même évolution faciale étrange que Christopher Walken après *The Dead Zone*. Ce ne sont pas simplement ses taches de rousseur qui ont disparu ni ses yeux qui brillent d'une menace froide – la peau de son visage luit d'un éclat plastique, tirée à l'excès, un peu comme un masque mortuaire. Quiconque se souvient de la tête qu'avait Byron en sortant de l'université de Houston trouvera dans son faciès, après treize ans passés au sommet de sa carrière, un démenti glaçant à la rengaine du milieu, comme quoi tout cela ne serait qu'affaire de jouissance et de jeu sans entraves.

33. (L'emplacement physique de ce panthéon, s'il existe, est inconnu.)

34. [Rires, encouragements.]

35. Notons que le programme officiel des 15^{es} AVN Awards, imprimé en couleur sur papier glacé, est en soi payé par la pub : les listes de catégories et de nominés sont disséminées entre les encarts pleine page des boîtes de production célébrant les films nominés. Ça ne semble pas tellement rédhibitoire – *Variety* fait assurément de même lors des Oscars. D'autres pubs dans le programme vantent les mérites de trucs comme le lubrifiant Wet Platinum :

GLISSE MÊME SOUS L'EAU... NE SÈCHE JAMAIS...

COMPATIBLE AVEC LE LATEX !

– plus d'autres artefacts de California Exotic Novelties Corp., fabricant de la pompe pénienne LeBélier, de l'incroyable machine à branlette de Doc Joc et de la POUPÉE QUI S'AGENOUILLE « fac-similé d'Anne Malle grandeur nature » :

POSITION À GENOUX – PRÊTE À SE FAIRE PRENDRE

PÉNÉTRATION ANALE EXCITANTE

GROS SEINS BIEN MÛRS, À PRESSER

ACTION VIBRANTE

BELLE CHEVELURE NOIRE

VIENS ME PRENDRE – MAINTENANT !!!

Si ces pubs ciblent la niche des professionnels de l'industrie (peu probable, bien qu'ils soient à peu près les seuls à voir les programmes), les distributeurs ou les bons vieux clampins, la question reste ouverte.

36. 45 électeurs sont listés dans le programme de la cérémonie. Voici quelques-uns de leurs noms : Avie Chute, Rich C. Leather, Marlon Brandeis, Roland Tuggonit, Stroker Palmer, S. Andrew Roberts & Slave Girl (donc en fait ils sont 45 ou 44 à voter officiellement, selon que Slave Girl dispose de sa propre voix ou ne fait que seconder S. Andrew Roberts). Bizarrement, Ms Ellen Thompson figure sur la liste à la fois en tant qu'Ida Slapter et qu'Ellen Thompson, du coup on se demande combien de votants ontologiquement distincts existent en réalité. Et ce n'est pas comme si le vote se faisait sous contrôle d'huissier, que les bulletins étaient déplacés en secret sous protection armée – rien du protocole de sécurité des Oscars n'a cours ici. D'après Slapter / Thompson, le vote est « secret », mais les bulletins remplis sont tous remis à Paul Fishbein et Gene

Ross, qui sont le directeur éditorial et le V-P (et Fishbein est aussi copropriétaire) d'*Adult Video News*, et ont tous deux un intérêt évident à ménager leurs mécènes et à engranger de beaux revenus publicitaires. Dans l'ensemble, la confiance que tout ça est à même d'inspirer n'est pas folichonne.

37. Bon nombre des meilleurs bûcherons ressemblent à des gymnastes. Ils sont compacts, musculeux et se déplacent avec cette économie de mouvements fluide propre aux athlètes, comme s'ils étaient équipés de gyroscopes internes. Peu de leur grâce physique passe à l'écran.

38. Sans blague – les Oscars sont enlevés et minimalistes comparés aux AVN Awards.

39. (Par ex. *Debbie se tape Dallas*, *Derrière la porte verte*, un truc mal éclairé avec John Holmes, *L'Enfer pour miss Jones*, etc. – rien d'identifiable de *Gorge Profonde*, en revanche, et pour le coup, rien de rien avec Traci Lords, mineure au début de sa carrière et donc tristement célèbre...)

40. Il y a quelque chose de profondément surréaliste à attendre derrière une actrice vêtue de satin de soie rose vif, une femme dont le clitoris et le périnée ne vous sont pas inconnus, et à la voir essayer d'attraper un nem sorti du micro-ondes avec une fourchette de cocktail.

41. (Platoniquement.)

42. En dépit du fait que ce film présente tous les gens, dans le porno, comme autant de crétiens ou de types pathétiques ou les deux, le milieu a manifestement accueilli *Boogie Nights* de la même façon que l'industrie musicale a pris *This Is Spinal Tap*, et la rumeur sur Anderson (qui se dégonfle comme une baudruche – si P.T. Anderson se pointe, c'est plus qu'incognito) génère l'enthousiasme le moins cynique de toute la soirée.

43. (On est en service.)

44. Par exemple, H. Hecuba nous a strictement enjoint de ne pas payer de boissons distillées à Dick Filth, pour des raisons qui se précisent à mesure que la soirée avance.

45. (Les à-côtés des serveurs, en ces 15^{es} AVN Awards, qui ont méchamment réduit l'empathie de vos corres. à leur égard, ne furent pas révélés avant l'issue du gala – voir plus loin.)

46. Filth crie car les clips audio, à l'écran, les échauffements atonaux du groupe, sur scène, le brouhaha des conversations sont assourdissants. Quand la cérémonie de remise des prix débutera, les techniciens du son feront monter les amplis à un volume explosif qui, s'il ne manquera pas d'en décoiffer quelques-uns et de renverser des verres dans les premiers rangs, nous sera appréciable à nous autres de clampinland.

47. Comme les extraits préliminaires sur les écrans et l'hommage musical l'indiquent, *Adult Video News* semble croire que l'histoire du genre débute vers 1975, quand il s'agit là tout simplement de la date à laquelle la capitale du porno américain a migré de New York vers la Californie.

48. Juste un ex. : le P-DG d'AVN Paul Fishbein prend un instant sur ses remarques de bienvenue pour annoncer que ses parents sont fiers d'être dans le public ce soir... et c'est vrai.

49. (Personne ne se trompe sur la prononciation de *Sodomania*, observons-nous.)

50. Personne n'a plus la force de se renseigner sur la question (et encore moins sur la logistique gynécologique d'une triple pénétration) ; mais à ce moment-là, vos corres. sont vautrés sur leurs sièges, chacun dans une direction différente, à

peine plus frais que la dame d'ABC Radio.

51. Oui – c'est une vraie catégorie. Il y a aussi la meilleure scène de sexe anal en vidéo, la meilleure scène d'orgie / F & / V, la meilleure scène de sexe entre filles, la meilleure scène de sexe homo, la meilleure scène de sexe étrangère, le (la) meilleur(e) allumeur/euse, et un truc nommé meilleure scène de sexe solo, etc. D'où la longueur extrême et anesthésiante de la cérémonie : au total, 104 catégories, plus trois mentions spéciales, un prix du jeune espoir AVN et seize nouveaux membres introduits dans le panthéon des AVN, déjà bien engorgé.

52. Même si Ms Swift a gagné pour *Mécréantes*, elle fait allusion ici au film vidéo qui les a vraiment lancés en 1997, elle et le réalisateur R. Black : *Gangbang Angels*, en substance un *one-woman-show* présentant la scène qui a le plus fait jaser cette année : douze bûcherons en rang d'oignons font volte-face et S. Swift les gratifie, chacun son tour, d'un anulingus ; puis elle s'agenouille, dans une posture soumise / dévote, tandis que les douze types font un demi-tour droite, avancent en ordre serré, et les uns après les autres se raclent la gorge et lui crachent au visage.

53. (C'est-à-dire le public en chair et en os. *Adult Video News* filme toute la remise des prix, qui sera disponible à la vente / location ; et, dans la version filmée, seront inclus des extraits des diverses scènes primées, ce qui semble destiné à alléger l'ennui domestique.)

54. (Pas une J. Whatley, mais au moins, sa voix n'est pas crierde.)

55. Aucun bûcheron n'est convié, ou du moins aucun ne se risque sur scène.

56. (Que D. Filth harcèle encore pour les 13 \$ qu'il lui doit soi-disant pour son Grand Marnier.)

La vue de chez Mrs Thompson

LIEU : BLOOMINGTON, ILLINOIS

DATES : 11-13 SEPTEMBRE 2001

SUJET : ÉVIDENT

SYNECDOQUE Fidèles à la pure tradition du Midwest, les gens de Bloomington ne sont pas inamicaux, néanmoins ils tendent à se montrer réservés. Un inconnu vous sourira chaleureusement, mais en général personne ne s'adresse la parole dans les salles d'attente ou en faisant la queue à la caisse. À présent, toutefois, grâce à l'Horreur, un sujet a raison de toutes les inhibitions, un peu comme si on se retrouvait tous témoins du même accident de la circulation. Par exemple : entendu dans la queue à la caisse de Burwell Oil (un peu le Neiman Marcus des stations d'essence / supérettes locales – situation centrale, à cheval sur les deux artères principales à sens unique, c'est aussi le débit de tabac le moins cher de la ville, un vrai trésor municipal) entre une dame en blouse de caissière Osco et un homme en veste de denim coupée aux épaules, façon gilet : « Et mes garçons, ils pensaient que c'était un film, tout ça, comme *Independence Day*, jusqu'à ce qu'ils remarquent que c'était le même sur toutes les chaînes » (la dame ne précise pas l'âge de ses garçons).

MERCREDI Tout est pavoisé. Les maisons, les commerces. C'est bizarre : on ne voit jamais personne sortir un drapeau, mais ce mercredi matin il y en a partout. Des grands, des petits, des normaux. Beaucoup d'habitants ont près de leur porte d'entrée un de ces porte-drapeaux spéciaux, inclinés, le genre qui se fixe au sol avec quatre vis Phillips. Sans parler des milliers de ces drapeaux miniatures collés à

un bâtonnet qu'on brandit d'habitude aux défilés – dans certains jardins, il y en a des douzaines, plantés dans l'herbe, comme s'ils avaient poussé là dans la nuit. Ceux qui vivent en zone rurale les attachent à leur boîte aux lettres, en bord de route. Bon nombre de véhicules en ont, coincés dans la calandre ou accrochés à l'antenne. Les gens les plus chics possèdent de vrais mâts ; leurs drapeaux sont en berne. Parmi les demeures imposantes situées du côté de Franklin Park ou dans les quartiers est, on en voit plus d'une arborant un immense drapeau qui couvre plusieurs étages et pend, telle une oriflamme, sur la façade. Mystère complet quant aux endroits où l'on peut en acheter d'aussi grands, à la façon dont on les a suspendus à cette hauteur, et au moment où on l'a fait.

Mon propre voisin, un comptable retraité, ancien combattant de l'US Air Force, qui entretient sa maison et sa pelouse avec un soin phénoménal, possède un mât anodisé aux dimensions réglementaires, maintenu par quarante-cinq centimètres de ciment renforcé, que personne dans le quartier n'apprécie beaucoup, l'impression générale étant qu'il attire la foudre. Il dit qu'il y a une étiquette particulière à respecter pour la mise en berne : il convient de hisser le drapeau tout en haut du mât avant de le redescendre à mi-hauteur. Sans quoi c'est une espèce d'insulte. Son drapeau est sorti, bien droit, il claque joliment au vent. C'est de très loin le plus grand de notre rue. Le vent souffle aussi dans les champs de maïs, juste au sud ; le bruit évoque un peu les embruns, à deux dunes de la plage. La drisse du mât de Mr N. comporte des éléments métalliques qui cliquettent par grand vent, et les voisins n'aiment pas beaucoup ça non plus. Son allée et la mienne ne font quasiment qu'une, et le voici, sur un escabeau, qui astique le mât avec quelque onguent spécial et une peau de chamois – juré craché, c'est vrai –, cela dit on ne peut nier que dans le soleil du matin la tige de métal brille comme la colère de Dieu en personne.

« Sacrés chouettes drapeau et dispositif, monsieur N.

– Encore heureux. Pour le prix que ça m'a coûté.

– Vous avez vu les autres drapeaux un peu partout ce matin ? »

Là, il baisse les yeux vers moi et se fend d'un sourire, quoique un peu sévère. « C'est quelque chose, pas vrai ? » Mr N. n'est pas ce qu'on appellerait le plus affable des voisins. La seule raison pour laquelle je le connais un peu, c'est que son église et la mienne appartiennent à la

même ligue de softball et qu'il s'emploie avec un sérieux et une précision immenses à établir les statistiques de l'équipe. Nous sommes tout sauf proches. Néanmoins, c'est le premier à qui je demande :

« Dites, monsieur N., imaginons que quelqu'un, un étranger ou un journaliste télé ou je ne sais qui, débarque pour demander à quoi servent tous ces drapeaux, au juste, après ce qui s'est passé hier – à votre avis, vous répondriez quoi ?

– Eh bien (après un petit instant à me toiser de la façon qu'il réserve en général à ma pelouse), c'est pour montrer notre soutien par rapport à ce qui se passe, en tant qu'Américains¹. »

Plus largement, le truc c'est que mercredi, ici, une étrange pression va croissant pour qu'on expose un drapeau. Si le but est d'exprimer quelque chose, il semble que, passé une certaine densité de drapeaux, on s'exprime davantage en ne sortant *pas* de drapeau. Et ce qu'on exprimerait, le cas échéant, n'est pas clair. Et si, tout simplement, on n'avait pas de drapeau chez soi ? Où les gens ont-ils tous trouvé les leurs, en particulier les petits qui se fixent sur la boîte aux lettres ? Est-ce qu'ils datent tous du 4 Juillet, et les gens les gardent, comme des décorations de Noël ? Comment savent-ils que c'est la chose à faire ? Dans les pages jaunes, il n'y a pas d'entrée Drapeau. À un moment, une vraie tension commence à se faire sentir. Personne, à pied ou en voiture, ne s'arrête pour vous dire, « Hé, comment ça se fait que vous n'avez pas de drapeau ? », mais il devient de plus en plus facile de s'imaginer qu'ils le pensent. Même une espèce de baraque à moitié en ruine, plus bas dans la rue, que tout le monde croyait abandonnée, exhibe un petit drapeau, fiché sur son bâtonnet dans les mauvaises herbes près de l'allée. Aucune des épiceries de Bloomington n'en vend. Le grand drugstore du centre-ville n'a que des trucs d'Halloween. Seuls quelques commerces sont ouverts, mais même ceux qui sont fermés ont un drapeau, sous une forme ou une autre. C'est quasi surréaliste. Le hall de l'association VFW^a est à l'évidence une bonne idée, mais s'il ouvre aujourd'hui, ce ne sera pas avant midi (il a un bar). La caissière de chez Burwell Oil mentionne un certain magasin hideux, KWIK-N-EZ, sur la route I-55, où elle est à peu près sûre d'avoir vu des petits drapeaux en plastique dans les rayons, près des bandanas et des casquettes du NASCAR^b, mais quand j'y arrive tout a été vendu, dévalisé par des individus non identifiés. La triste réalité, c'est qu'il n'y a plus le moindre drapeau disponible dans toute

la ville. En voler un dans un jardin est bien entendu tout bonnement hors de question. Je suis dans un KWIK-N-EZ éclairé au néon et j'ai peur de rentrer chez moi. Tous ces morts, et moi, je perds la tête à cause d'un drapeau en plastique. Ça va à peu près, jusqu'au moment où des gens viennent me demander si tout va bien, et je dois mentir et dire que c'est une réaction au Benadryl (et de fait, c'est possible).

... Et ainsi de suite jusqu'à ce que, énième rebondissement bizarre de l'Horreur, ironie du sort, ce soit le propriétaire du KWIK-N-EZ en personne (un Pakistanais, soit dit en passant) qui m'offre du réconfort, une épaule amicale et une étrange forme de compréhension muette, en m'invitant à aller au fond du magasin, à m'asseoir dans la réserve parmi tous les péchés mignons et petits plaisirs que l'Amérique peut proposer, pour me remettre d'aplomb, et qui, à peine quelques instants plus tard, devant une tasse en polystyrène pleine d'un curieux thé assez parfumé, avec beaucoup de lait, me suggère du papier cartonné de couleur et des « marqueurs magiques », ce qui explique mon drapeau fait main que je chéris et arbore fièrement.

VUES AÉRIENNES, VUES DU SOL Tout le monde ici reçoit l'organe de presse local, le *Pantagraph*, qu'abhorrent sans réserve la plupart des autochtones de ma connaissance. Imaginez, disons, un journal de fac à l'aise financièrement, coédité par Bill O'Reilly et Martha Stewart c. La une, ce mercredi : **ATTAQUÉS !** Après deux pages d'infos de l'AP d, on arrive au vrai *Pantagraph*. *Sic* tout ce qui suit : CITOYENS CHOQUÉS PASSENT PAR DE NOMBREUSES ÉMOTIONS ; LE CLERGÉ OUVRE LES BRAS POUR AIDER LES GENS À VIVRE LA TRAGÉDIE ; PROFESSEUR DE L'ISU : B-N e PAS UNE CIBLE PROBABLE ; LES PRIX DE L'ESSENCE FLAMBENT AUX STATIONS ; AMPUTÉ DONNE DISCOURS INSPIRANT. Une photo en demi-page d'un élève du lycée catholique de Bloomington récitant le rosaire en réaction à l'Horreur, ce qui veut dire concrètement qu'un photographe de la rédaction s'est pointé pour aveugler de son flash un gamin traumatisé en pleine prière. L'édito du 12/9 s'ouvre ainsi : « Le carnage que nous avons vu au travers de l'œil des caméras de New York et de Washington nous paraît être encore un film hollywoodien interdit aux mineurs non accompagnés. »

Bloomington est une ville de 65 000 habitants au cœur d'un État qui est extrêmement, superlativement plat, de sorte qu'on distingue les

reliefs de la ville à des kilomètres à la ronde. Trois grandes autoroutes convergent ici, et plusieurs voies ferrées. La ville est presque exactement équidistante de Chicago et de St Louis, et à l'origine elle était, entre autres, un important dépôt ferroviaire. Bloomington a vu naître Adlai Stevenson et c'est la ville d'origine supposée du colonel Blake de *M*A*S*H*. Elle est jumelée à une ville plus petite, Normal, construite autour d'une université publique, et qui n'a rien à voir. Ensemble, elles comptent dans les 110 000 habitants.

En tant que ville du Midwest, la seule chose remarquable à propos de Bloomington, c'est sa prospérité. Elle est quasiment imperméable à la récession. C'est dû en partie aux terres agricoles qui sont d'une fertilité de première classe et si chères à l'hectare qu'un citoyen lambda ne peut même pas en trouver le prix de vente. Mais Bloomington est également le QG national de State Farm Insurance, le grand dieu ténébreux de l'assurance du consommateur américain et qui, en pratique, possède la ville, en raison de quoi l'est de Bloomington n'est aujourd'hui que complexes en verre fumé, lotissements sur mesure, centres commerciaux et magasins franchisés, sextuple ceinture qui sonne le glas du vieux centre-ville, à quoi s'ajoute un fossé qui ne cesse de s'élargir entre les deux classes et cultures principales de la ville, si fortement et si justement symbolisées par le SUV et le pick-up, respectivement².

L'hiver est une pute sans merci, mais pendant les mois chauds, Bloomington n'est pas sans évoquer une ville de bord de mer avec, en guise d'océan, le maïs à la croissance toute stéroïdienne qui s'étend à perte de vue, dans toutes les directions. La ville, en été, est d'un vert intense – les rues sont baignées de l'ombre des frondaisons, les jardins des particuliers explosent de fleurs et on compte des douzaines de parcs manucurés, de terrains de base-ball, de parcours de golf – il faudrait presque une protection visuelle pour les regarder –, ainsi que de grandes pelouses impeccables, engraisées au sens propre, longeant parfaitement le trottoir grâce à des outils spéciaux³. Pour être honnête, tout ça est un peu flippant, surtout en plein été, quand il n'y a pas un chat dehors et que tout ce vert, là, bout sous la chaleur.

Comme la plupart des villes du Midwest, B-N regorge d'églises : quatre pleines pages dans l'annuaire. Il n'en manque pas une, des unitariens aux pentecôtistes avec leurs yeux à fleur de tête. Même les agnostiques ont la leur. Mais hormis l'église – plus, je suppose, les

parades, feux d'artifice et kermesses du maïs de rigueur –, il y a peu de rassemblements publics. Tout le monde a sa famille, ses voisins, un petit cercle étroit d'amis proches. On reste sur son quant-à-soi (le terme local, pour désigner les conversations légères, est *petite visite*). En gros, tout le monde joue au softball, au golf, fait des barbecues, regarde les gosses jouer au foot, va parfois voir un film grand public...

... et tout le monde passe des tas d'heures, des heures incalculables devant la télé. Et pas que les mêmes. Quelque chose d'évident mais d'important à se rappeler concernant Bloomington et l'Horreur, c'est que la réalité – toute sensation que l'on éprouve d'un monde plus vaste – est avant tout télévisuelle. L'horizon urbain de New York, par exemple, est aussi reconnaissable ici qu'ailleurs, mais ici on le reconnaît parce qu'on l'a vu à la télé. Celle-ci est aussi un phénomène social plus marqué que sur la côte Est où, d'après mon expérience, les gens sortent tout le temps de chez eux pour voir d'autres gens face à face dans des lieux publics. Il n'y a pas tellement de soirées ni d'occasions de se réunir ici – ce qu'on fait à Bloomington, c'est se retrouver les uns chez les autres pour regarder un truc à la télé.

À Bloomington, par conséquent, ne pas avoir de télévision, c'est devenir une présence constante, style Kramer ⁸, chez les autres, l'invité permanent d'hôtes qui ne comprennent pas vraiment pourquoi on refuse d'avoir la télé, mais sont totalement respectueux de votre besoin de la regarder et vous offriront l'accès à la leur de la même façon instinctive qu'ils vous tendraient la main si vous tombiez dans la rue. C'est d'autant plus vrai dans le cas d'événements à ne pas rater, de crises ou de ce qui s'y apparente, comme les élections de 2000 ou l'Horreur de cette semaine. Tout ce qu'on a à faire, c'est appeler une connaissance et dire qu'on n'a pas la télé : « Eh bien, fonce, mon grand, ramène-toi. »

MARDI Il y a peut-être dix jours par an où le temps est radieux à Bloomington et le 11 septembre est l'un de ceux-là. L'air est limpide, le climat tempéré, merveilleusement sec après plusieurs semaines passées avec l'impression de vivre sous l'aisselle de quelqu'un. On est juste avant les grandes moissons quand le pollen est à son pic dans la région, et un bon pourcentage de la ville est défoncé au Benadryl qui, comme vous le savez sans doute, tend à donner au petit matin un côté immergé, rêveur. Question horaire, on a une heure de moins que sur

la côte Est. À 8 heures, tous ceux qui ont un emploi s'y trouvent déjà, et presque tous les autres sont à la maison à boire du café et à se moucher devant *Today* ou l'une des autres émissions télé de la matinée qui sont toutes diffusées (cela va sans dire) de New York. À 8 heures, mardi, moi personnellement j'étais sous la douche, essayant de suivre une autopsie des Bears sur WSCR, une radio sportive de Chicago.

L'église que je fréquente est au sud de Bloomington, près de chez moi. La plupart des gens que je connais assez pour leur demander si je peux venir regarder la télé chez eux sont membres de ma congrégation. Ce n'est pas l'une de ces Églises où l'on invoque Jésus à tout bout de champ, où l'on dégoise sur l'Apocalypse, mais c'est quand même plutôt sérieux, on se connaît tous bien et on est proches. Pour autant que je sache, tous les paroissiens sont nés dans le coin. Ils appartiennent, en majeure partie, à la classe ouvrière ou l'ont quittée pour prendre leur retraite. Il y a quelques patrons de PME, aussi. Beaucoup sont d'anciens combattants et / ou ont des gamins dans l'armée ou – surtout – chez les réservistes, car dans la majorité des familles, c'est ainsi que l'on paie ses études supérieures.

La maison dans laquelle je me retrouve, les cheveux pleins de shampoing, face au gros de l'Horreur qui est en train de se produire, appartient à Mrs Thompson, l'une des vieilles dames de soixante-quatorze ans les plus cool au monde et exactement le genre de personne chez qui, en cas d'urgence, même si son téléphone sonne occupé, on peut débarquer à l'improviste. Elle vit à environ un kilomètre et demi de chez moi, de l'autre côté d'un terrain de mobile homes. Les rues sont loin d'être bondées, mais elles ne sont pas non plus désertes comme elles le seront bientôt. Mrs Thomson vit dans une minuscule maison de plain-pied, immaculée, que sur la côte Ouest on appellerait un bungalow, et qui au sud de Bloomington s'appelle une maison. Mrs Thomson est membre de longue date de la congrégation, dont elle est l'une des figures majeures, et son salon est une sorte de lieu de réunion. C'est aussi la mère de l'un de mes meilleurs amis ici, F., qui était dans les Rangers au Vietnam et s'est pris une balle dans le genou et travaille maintenant pour un promoteur qui implante toutes sortes de magasins franchisés dans les centres commerciaux. Il est en plein divorce (longue histoire) et crèche chez Mrs T. en attendant le jugement du tribunal concernant sa maison. F. est l'un de ces anciens combattants qui ne parle jamais de la guerre, n'est pas membre du

VFW, mais se montre parfois préoccupé, ténébreux, et file camper tout seul le week-end de Memorial Day, et c'est évident qu'il a des tas de trucs bien merdiques en tête. Comme quasiment tous les employés du bâtiment, il se lève très tôt et était parti depuis longtemps quand je suis arrivé chez sa mère, ce qui s'est trouvé être juste après que le deuxième avion a percuté la tour Sud, soit vers 8 h 10.

Rétrospectivement, le premier signe de mon état de choc, c'est que je n'ai pas sonné, je suis entré directement, chose qui par chez nous ne se fait jamais. En partie grâce aux relations commerçantes de son fils, Mrs T. a un écran plat Philips de 40 pouces sur lequel Dan Rather apparaît une seconde, en bras de chemise, légèrement décoiffé. (À Bloomington, on semble préférer CBS News ; pourquoi, ce n'est pas clair.) Quelques dames de l'église sont déjà là, mais je ne sais pas si j'ai salué quiconque car, je m'en souviens, à mon arrivée, tout le monde fixait, tétanisé, l'un des rares segments vidéo que CBS n'a jamais rediffusé, un plan large, filmé de loin, de la tour Nord et de la charpente métallique dénudée, en flammes, des étages supérieurs, et des points qui se détachaient du bâtiment et fendaient la fumée, dégringolant à l'intérieur de l'écran, et qui d'un effet de zoom soudain, tremblant, se révélaient être de vrais gens, en pardessus, cravates, jupes, perdant leurs souliers dans la chute, certains s'agrippant aux saillies et aux poutrelles avant de lâcher, tombant cul par-dessus tête ou se tortillant, et un couple semblant presque (impossible à vérifier) s'enlacer en chutant, rétrécissant jusqu'à redevenir des points alors que la caméra dézoome tout d'un coup et filme de nouveau en plan large – je ne sais pas du tout combien de temps ça dure –, après quoi la bouche de Dan Rather a bougé un peu sans qu'aucun son n'en sorte, et tout le monde dans la pièce était là à se regarder avec des expressions à la fois enfantines et terriblement vieilles. Je pense que seules une ou deux personnes ont émis un petit bruit. Je ne sais pas trop quoi dire d'autre. Ça a l'air grotesque d'affirmer qu'on a été traumatisé par une vidéo, quand ceux qui y apparaissent étaient en train de mourir. Les souliers qui chutaient, eux aussi, rendaient la chose encore pire. Je pense que les vieilles dames l'ont mieux pris que moi. Puis la beauté hideuse de la rediffusion du deuxième avion heurtant la tour ; les bleu, argent, noir, orange spectaculaires de l'action, et derechef cette pluie de petits points. Mrs Thompson était dans son siège, un fauteuil à bascule à coussins fleuris. Dans le salon,

deux autres fauteuils et un immense canapé en velours que F. et moi avions fait entrer dans la maison après avoir dû sortir la porte d'entrée de ses gonds. Toutes les places étaient prises, ce qui veut dire qu'il devait y avoir cinq ou six personnes de plus, surtout des femmes, toutes quinquagénaires au moins, et d'autres voix s'élevaient de la cuisine, dont l'une, très secouée, était celle de la psychologiquement fragile Mrs R., que je ne connais pas très bien mais dont on dit qu'elle a été, à une époque, une beauté renommée du coin. Beaucoup de ces gens sont des voisins de Mrs T., certains sont encore en robe de chambre, et plusieurs personnes rentrent chez elles passer des coups de fil et reviennent, ou partent pour de bon (une dame plus jeune est allée chercher ses enfants à l'école), tandis que d'autres arrivent. À un instant, à peu près au moment où la tour Sud s'effondrait en apparence si parfaitement sur elle-même (je me souviens de m'être dit qu'elle s'écroulait comme une élégante s'évanouit, mais c'est le fils, en général irritant, de Mrs Bracero, un type à peu près bon à rien, Duane, qui a sorti que c'était exactement comme un décollage de la NASA visionné à l'envers, ce qui, maintenant que j'ai vu et revu le film, paraît absolument approprié), il y avait au moins une douzaine de personnes dans la maison. Le salon était plongé dans la pénombre car ici, en été, tout le monde tire ses rideaux⁴.

Est-ce normal de ne pas bien se rappeler les événements à peine deux jours après qu'ils sont survenus, ou est-ce dans l'ordre des choses ? Je sais qu'à un moment donné, on a entendu un voisin tondre sa pelouse dehors, ce qui paraissait totalement bizarre, mais je ne me souviens plus si quelqu'un en a fait la remarque. Parfois j'avais l'impression que personne ne disait rien et parfois que tout le monde parlait en même temps. Régnait aussi une grande effervescence téléphonique. Aucune de ces femmes n'a de portable (Duane a un bipeur, dont on ne sait pas trop à quoi il lui sert), donc il n'y avait que le vieux téléphone vissé au mur de la cuisine de Mrs T. Les appels passés n'étaient pas tous rationnels. L'un des effets secondaires de l'Horreur était un désir puissant d'appeler tous ceux qu'on aime. Il fut vite établi qu'on ne pouvait joindre New York – composer le 212 ne produisait qu'un drôle de sifflement. On demandait sans cesse la permission à Mrs T., jusqu'à ce qu'elle nous dise d'arrêter un peu et pour l'amour du ciel de passer nos coups de fil et puis voilà. Certaines dames joignent leurs maris, apparemment tous rassemblés autour

d'une télé ou d'une radio sur leur lieu de travail ; durant un temps, les patrons sont trop sonnés pour penser à renvoyer leurs employés chez eux. Mrs T. a fait du café, mais un autre signe de la situation de crise, c'est que si on en veut, on doit se servir – d'habitude, il apparaît comme par magie. Je me souviens d'avoir vu la deuxième tour s'effondrer depuis le seuil de la cuisine et de ne pas avoir compris si c'était une rediffusion de la première ou pas. Un autre truc avec le rhume des foin, c'est qu'on n'est jamais sûr à 100 % que quelqu'un pleure ou pas, mais durant les deux heures d'Horreur en direct, avec en plus des flashes d'infos sur le crash en Pennsylvanie, sur le transfert du président Bush dans un bunker de l'armée et l'explosion d'une voiture piégée à Chicago (information retirée par la suite), quasiment tout le monde est en pleurs ou au bord des larmes, selon ses capacités personnelles. Mrs Thompson parle moins que tous les autres ou presque. Je ne crois pas qu'elle pleure, mais elle ne se balance pas non plus dans son fauteuil comme elle le fait d'habitude. Son premier mari est, paraît-il, mort de façon soudaine et sinistre, et je sais que parfois, durant la guerre, F. était sur le front et elle, elle restait sans nouvelles de lui durant des semaines, sans même savoir s'il était en vie. La contribution majeure de Duane Bracero est de répéter, encore et encore, combien tout ça ressemble à un film. Duane a au moins 25 ans et vit encore chez ses parents, il est soi-disant apprenti soudeur, l'un de ces gars toujours en T-shirt camouflage et rangers de para, mais qui n'envisagerait jamais de s'enrôler pour de bon (pour dire la vérité, moi non plus). Il a aussi gardé sur la tête, dans la maison de Mrs Thompson, sa casquette, promo d'un truc appelé SLIPKNOT. Il semble important d'avoir en toutes circonstances quelqu'un à détester dans les parages.

Il s'avère que la raison de la crise qui affecte cette pauvre Mrs R. tout en tendons, dans la cuisine, c'est qu'elle a une petite-nièce ou un cousin éloigné qui fait une sorte de stage chez Time, Inc., dans le Time-Life Building, si c'est bien comme ça qu'il s'appelle, à propos duquel Mrs R. et la personne qu'elle a réussi à joindre, qui qu'elle soit, savent juste que c'est un gratte-ciel d'une hauteur vertigineuse à New York, et elle est folle d'inquiétude, et deux autres dames sont là depuis le début à lui tenir la main en se demandant s'il faut appeler son médecin (oui, Mrs R. a ce genre de passif) et je finis par faire à peu près le seul truc bien que je ferai de la journée, je lui explique où se

trouve Midtown, à Manhattan. Sur quoi il apparaît qu'aucun de ceux avec lesquels je regarde l'Horreur – pas même les deux dames qui ont vu *Cats* lors d'une sorte d'excursion en groupe via l'Église en 1991 – n'ont la moindre idée du plan de la ville de New York et ignorent, par exemple, à quel point le quartier financier et la Statue de la Liberté sont radicalement au sud ; il faut le leur montrer en se référant à l'océan au premier plan de l'horizon urbain qu'elles connaissent si bien (grâce à la télé).

Cette petite leçon de géographie mollassonne marque le moment où je commence à me sentir étranger à ces braves gens, et le sentiment va s'intensifiant durant la partie de l'Horreur où tout le monde fuit les ruines et la poussière. Ces dames ne sont ni bêtes ni ignorantes. Mrs Thomson lit le latin et l'espagnol, et Ms Voigtlander est une orthophoniste diplômée qui m'a un jour expliqué que le bruit de déglutition bizarre qui déconcentre tellement quand on écoute Tom Brokaw de la NBC est dû à une difficulté d'élocution répertoriée, le L glottal. C'est l'une des dames dans la cuisine, auprès de Mrs R., qui a relevé que le 11 septembre est la date des accords de Camp David, indiscutablement une nouvelle pour moi.

Innocentes, c'est ce que ces dames de Bloomington sont, ou se mettent à me sembler être. Nombreux sont les Américains qui seraient surpris par l'absence étrange de cynisme dans la pièce. Jamais il ne viendrait à l'esprit de personne, ici, de dire que c'est peut-être louche que les trois présentateurs du JT soient tous en bras de chemise, ou d'envisager que la touche décoiffée de Dan Rather n'est pas entièrement due au hasard, ou que la rediffusion en boucle de ces images horribles ne sert peut-être pas qu'à mettre au parfum les spectateurs qui viennent tout juste d'allumer leur poste et ne les auraient pas encore vues. Aucune des dames ne paraît remarquer que les étranges petits yeux vides du président ont l'air de se rapprocher toujours plus durant son allocution enregistrée, ni que certaines répliques sont à deux doigts de plagier celles de Bruce Willis (qui joue un allumé de droite, rappelez-vous) dans *Couvre-feu*, sorti il y a quelques années. Ni qu'au moins une partie de l'extrême bizarrerie qu'il y a à regarder l'Horreur se dérouler résulte du fait que certains plans et scènes reprennent exactement les intrigues de tout ce qui va de *Piège de cristal I-III* à *Air Force One*. Personne n'est assez branché pour énoncer ce grief postmod tordu qui crève les yeux : On a déjà vu

ça. À la place, ce qu'ils font, c'est rester ensemble, terriblement secoués, et prier. Personne dans l'entourage de Mrs Thompson n'aurait l'idée puante de proposer une prière collective ou un cercle de prière, néanmoins on voit bien que tout le monde se recueille.

Ne vous méprenez pas, dans l'ensemble c'est une bonne chose. Ça force à réfléchir et à faire des choses qu'on ne ferait sans doute pas si on était tout seul, comme, par exemple, alors qu'on regarde l'allocution et les yeux, de prier, en silence et avec ferveur, pour que ce que l'on est en train de se dire sur le président soit faux – la vision qu'on s'en fait est peut-être déformée, il est peut-être bien plus malin et profond qu'on ne le croit ; pas un simple golem sans âme ni un nexus d'intérêts corporatistes en costume, mais un homme d'État plein de courage et de probité et... et c'est bien, c'est vraiment bien de prier de cette façon. On se sent juste un peu seul d'avoir à le faire. Ça peut être éprouvant d'être avec des gens vraiment bien, vraiment innocents. Je n'essaie pas une seconde de suggérer que tous ceux que je connais à Bloomington sont comme Mrs Thomson (par ex., son fils F. n'est pas comme elle, et c'est pourtant un homme exceptionnel). J'essaie plutôt d'expliquer comment une partie de l'horreur de l'Horreur était de savoir, au fond de mon cœur, que l'Amérique haïe à ce point par les hommes à bord de ces avions était bien davantage la mienne, et celle de F., et celle de ce pauvre et détestable Duane, que celle de ces dames-là.

2001

Notes de fin d'article :

- a. VFW (Veterans of Foreign Wars) : association des anciens combattants de l'armée américaine.
- b. NASCAR (National Association for Stock Car Auto Racing) : principal organisme qui régit les courses de stock-cars aux États-Unis.
- c. Bill O'Reilly : journaliste polémiste américain, animateur d'une émission d'information sur Fox News. Martha Stewart : femme d'affaires américaine, spécialiste du « bien-être chez soi » (décoration intérieure, recettes de cuisine, jardinage, etc.).
- d. Associated Press : agence de presse mondiale et généraliste.
- e. ISU : université d'État de l'Illinois ; B-N : Bloomington.
- f. Adlai Stevenson (1900-1965) : homme politique américain, membre du parti démocrate.

g. Kramer : personnage de la série *Seinfeld*, parfait exemple du voisin excentrique.

1. Plus : quelques réponses choisies parmi celles obtenues durant cette journée de chasse au drapeau, quand les circonstances ont permis de poser la question sans passer pour un petit malin ni un débile :

« Pour montrer qu'on est des Américains, qu'on ne va s'incliner devant personne » ;

« C'est un pseudo-archétype classique, un signe sémiotique réflexif conçu pour devancer et nier la fonction critique » (étudiant de troisième cycle) ;

« Par fierté » ;

« Ce qu'ils font, c'est qu'ils symbolisent l'unité et qu'on est tous unis avec les victimes dans cette guerre et qu'ils ont essayé de nous baiser mais qu'ils vont voir ce qu'ils vont voir, *amigo* ».

2. *RIP* l'impression de certains : l'accent local n'est pas du Sud – il est rural, c'est tout. Les transfuges du privé, quant à eux, n'ont pas d'accent du tout – comme dit Mrs Bracero, les gens de la firme State Farm « parlent comme à la télé ».

3. Les gens ici sont profondément, très profondément, épris de l'entretien des pelouses ; mes propres voisins tondent la leur aussi souvent qu'ils se rasent.

4. Le salon de Mrs Thompson est le prototype de ceux de la classe ouvrière de Bloomington : double vitrage, rideaux blancs de chez Sears avec une cantonnière, pendule achetée sur catalogue avec des colverts en fond, porte-revues en bois avec *CSM* et le *Reader's Digest*, des étagères en alcôve chargées de petites figurines à collectionner, de photos encadrées de proches et de leur famille. Deux broderies au point de croix avec les *Desiderata* et la prière de saint François, des repose-tête au crochet sur chaque siège bien confortable, et de la moquette si épaisse qu'on ne voit pas ses pieds (on se déchausse à l'entrée – par courtoisie élémentaire).

Courage, Simba

Sept jours sur la piste d'un anticandidat

AVANT-PROPOS OPTIONNEL

TIRÉ DE L'INTRODUCTION DE L'AN 2000 APRÈS J-C À
L'ÉDITION ÉLECTRONIQUE DE « COURAGE, SIMBA »,
COMMANDÉE ET ÉDITÉE PAR LA DIVISION
(AUJOURD'HUI DÉFUNTE) « I-PUBLISH » DE LITTLE,
BROWN AND COMPANY, INC.

Chère Personne qui Lisez Ceci :

Bien entendu je suis censé dire quelques mots sur la nature du document ci-dessous et son origine.

Si j'ai bien compris, à l'automne 1999 les forces en présence chez *Rolling Stone* ont décidé de confier à quatre écrivains qui n'étaient pas journalistes politiques la rédaction d'articles sur les quatre grands candidats à l'élection présidentielle et sur leur campagne, au jour le jour, au tout début des primaires. Il se trouve que mon propre CV s'ouvre sur les mots « PAS JOURNALISTE POLITIQUE », inscrits tout en haut, et *Rolling Stone* m'a appelé, a pitché l'idée et ajouté de surcroît que je pouvais choisir le candidat que je voulais (ce qui, bien sûr, était flatteur, même si rétrospectivement je me dis qu'ils ont dû promettre la même chose à chacun des trois autres auteurs – les magazines sont toujours très flatteurs, très *carte blancheux** a tant qu'ils s'efforcent de vous convaincre de faire quelque chose). Le seul candidat sur lequel je me voyais tenter

d'écrire était le sénateur John McCain (républicain ; Arizona) dont je venais de voir une vidéo récente dans l'émission de Charlie Rose et dont j'avais décidé qu'il était soit incroyablement honnête et franc, soit tout bonnement fou. J'avais d'autres raisons de vouloir écrire sur McCain et la politique de parti, elles sont assez considérablement détaillées dans le document lui-même et je ne vous les infligerai donc pas ici.

Le e-Rédacteur en chef (vrai titre figurant en tête de son papier à lettres et tout) dit que je devrais préciser ici que je ne suis pas, moi, l'auteur, républicain, et que de fait j'ai fini par voter pour le sénateur Bill Bradley (démocrate ; New Jersey) aux primaires de l'Illinois. Personnellement je ne vois pas en quoi mes propres opinions politiques vous concernent, mais je suppose que cette insertion a pour but de démontrer qu'aucun motif partisan ni parti pris conservateur ne sous-tendent cet article, même si certains passages (i.e. de l'article ci-dessous) pourraient sembler pro-McCain. Ce n'est pas le cas, même si ce n'est pas non plus un texte à charge ; il s'agit juste de rendre la vérité, telle qu'elle a été perçue par un individu.

Que vous dire d'autre. Au départ, j'étais censé suivre McCain dans le New Hampshire durant sa campagne pour la grande primaire du 1^{er} février organisée dans cet État. Puis, vers Noël, *Rolling Stone* a décidé d'annuler cette commande parce que le gouverneur Bush était largement en tête dans les sondages, donné gagnant contre McCain à dix contre un, et les gens du magazine pensaient que McCain allait se faire rétamé dans le New Hampshire et que sa campagne serait finie au moment où le numéro paraîtrait et qu'ils auraient l'air cons. Puis, le 1^{er} février, quand les premiers résultats dans le NH donnèrent McCain gagnant, le magazine a soudain changé d'avis et m'a rappelé pour me dire que l'article était de nouveau d'actualité mais que maintenant ils voulaient que je file dans le NH et que je m'y mette le soir même, ce qui (parce qu'il se trouve que j'ai des chiens qui souffrent de troubles émotionnels diagnostiqués par des professionnels et qu'il me faut toujours plusieurs jours pour le recrutement, l'entretien d'embauche, le choix, l'instruction et l'épreuve de terrain d'un

ou une dog-sitter) était hors de question. Tout ça n'est peut-être pas pertinent, mais bon, en fin de compte, j'ai pris l'avion la semaine suivante pour embarquer dans le bus de presse McCain2000 du 7 au 13 février, ce qui rétrospectivement a sans doute été la semaine la plus intéressante et compliquée de toute la course des primaires au sein du parti républicain en 2000.

Surtout compliquée. Car il s'est avéré que plus une personne, une situation, une intrigue, une stratégie ou une coïncidence liée à la campagne était intéressante, plus il fallait de temps et d'espace pour la comprendre ou, s'il n'y avait rien à comprendre, la décrire et expliquer pourquoi, malgré son absurdité, elle était digne d'intérêt dans un certain contexte, lequel nécessitait aussi une description, et ainsi de suite. Avec pour résultat, au final, que le document rendu par engagement contractuel à *Rolling Stone* s'est révélé plus long et plus complexe que ce qu'ils avaient en tête. Largement plus long, en vérité. Le chef de rubrique en charge de l'article a précisé que le publier dans son intégralité prendrait à peu près toute la place réservée au texte dans le magazine et mordrait peut-être même sur l'espace vendu aux annonceurs, ce qui, de toute évidence, n'allait pas le faire¹. Et donc au moins la moitié de l'article a été sabrée, qui plus est les passages les plus compliqués ont été synthétisés et simplifiés à notre grande déception puisque, comme dit plus haut, les passages les plus compliqués étaient souvent aussi les plus intéressants.

En somme, ce que vous avez ici acquis la possibilité de télécharger ou de vous faire envoyer par e-mail ou je ne sais quoi (on me l'a expliqué plusieurs fois, mais je n'ai toujours pas vraiment compris) est le document d'origine dans son intégralité, pour ainsi dire le *director's cut*, complet verbalement et désencombré des photos luxuriantes de filles à bouche pulpeuse en jean Diesel semi-débraguetté, etc.

Il n'y a eu que quelques changements. Toutes les coquilles et plantages factuels ont été (je l'espère) corrigés, d'une part. Par endroits il était mentionné dans l'article d'origine qu'il était destiné à *Rolling Stone* et que celui qui le lisait avait littéralement un exemplaire du magazine entre les mains, etc.,

et beaucoup de ces occurrences ont été modifiées car ça me semblait trop bizarre de vous répéter que vous teniez une édition papier 25 × 30 cm quand ce n'est clairement pas le cas (de nouveau, il s'agit d'une suggestion du e-Rédacteur en chef). Vous noterez, cela étant, que l'auteur est en général toujours mentionné dans le document comme « *Rolling Stone* » ou *RS*. Désolé si cela vous paraît étrange, mais je n'ai pas souhaité le changer. En partie parce que j'étais fier au-delà des mots de mon badge presse *Rolling Stone* et du fait que la plupart des plumes et de l'équipe de campagne m'appelaient « le mec de *Rolling Stone* ». J'avoue que j'avais même emprunté un vieux blouson en cuir tout râpé à un ami pour cette Mission, histoire de mieux projeter l'aura branchée, vaguement sulfureuse, propre – imaginais-je – aux reporters de *RS*. (Il faut bien comprendre que je n'avais pas lu *Rolling Stone* depuis des lustres.) Sans compter que, journalistiquement parlant, le fait de couvrir la campagne pour cet organe de presse en particulier a eu un impact considérable sur ce que j'ai pu voir et la façon dont Untel ou Unetelle se sont comportés lorsque j'étais dans les parages. Par exemple, c'est la raison principale qui fait que les Hauts Responsables de McCain2000 n'ont rien voulu avoir à faire avec moi², mais que les techniciens des chaînes de télé se sont montrés si sympas et ouverts et qu'ils me laissaient traîner avec eux (les mecs du son, en particulier, étaient des fans de la première heure de *Rolling Stone*). Enfin, l'article en lui-même est une sorte d'adresse rhétorique aux lecteurs d'une tranche d'âge et d'une attitude données, et je me dis qu'une mention de *Rolling Stone* ici ou là peut éclaircir les raisons de ce parti pris rhétorique.

L'autre chose que j'aimerais préciser tient tout bonnement au sujet de l'article, qui en fin de compte ne traite pas tant de la campagne d'un type impressionnant que de ce que la candidature de McCain et l'étrange enthousiasme éphémère qu'elle a suscitée révèlent sur ce que la politique au tournant du siècle, avec tout son packaging, son marketing, ses stratégies, ses médias, sa langue de bois et sa septicémie généralisée provoque en nous autres, électeurs américains, et cela pose aussi la question de savoir si quelque candidat que ce

soit à quelque fonction que ce soit peut encore être un tant soi peu « vrai » – et si ce que nous voulons, au fond, c'est du « vrai » ou autre chose. Que ça s'affiche sur votre écran ou votre Palm ou pas, pour moi tout ça a fini par faire sens bien au-delà d'un individu et d'un magazine donnés. Si vous n'êtes pas d'accord, j'imagine que vous n'aurez qu'à appuyer sur un bouton pour tout effacer.

QUI S'EN SOUCIE

OK d'accord donc là oui oui plus d'attention journalistique pour John S. McCain III, USN, POW, USC, GOP b, 2000.com. Le Rocky de la politique. La Mutinerie McCain. McCain, le Pur & Dur. À bord du Franc-Parler Express. Leveur de fonds sur Internet. Chéri des médias. Pilote de chasse dans la marine. Deuxième prénom Sidney. Fils et petit-fils d'amiraux. Et un sacré dur – sénateur républicain bien ancré à droite de l'un des États les plus politiquement troglodytiques de la nation. Un homme qui s'oppose à l'avortement comme droit constitutionnel, au contrôle des armes à feu, au financement de PBS c, qui est pour la peine de mort, le renforcement du budget militaire et les amendements constitutionnels à l'encontre des brûleurs de drapeaux ou en faveur de la prière à l'école. Qui a voté en faveur de la destitution de Clinton – à deux reprises. Et qui, vers le début de l'automne dernier, est devenu le plus grand espoir populiste de la politique américaine. Un type qui veut que vous lui donniez votre voix mais ne se prostituera pas pour l'obtenir, et qui veut que vous le fassiez parce qu'il ne se prostituera pas. Un anticandidat. Profondément concerné.

Des faits. L'élection présidentielle de 1996 a connu le plus bas taux de Participation des Jeunes de toute l'histoire américaine. La primaire républicaine de 2000 dans le New Hampshire, le plus haut. Les experts s'accordent à dire que McCain a attiré la plupart de leurs voix. Des primo-votants, ceux qui se lançaient ; des démocrates et des indépendants, des libertaires et des socialistes modérés, et puis aussi des étudiants et des supermamans et d'étranges mecs fuyants dont les affiliations semblaient porter des noms de factions plutôt que de partis

politiques, et il a gagné avec une avance de 18 points et failli faire manger son chapeau à l'arrogant Bush₂. McCain a refusé les dons d'argent « flou », qui échappent aux lois électorales, tout comme les dons « en paquet » des super-collecteurs, et malgré tout il a engrangé des millions, en majeure partie sur Internet, et venant de gens qui n'avaient jamais donné à une campagne électorale. Le 7 février 2000 il a fait la une des trois grands hebdomadaires simultanément, et l'Arbuste alui, commence à s'agiter. Le prochain vote important a lieu en Caroline du Sud, bastion de la vraie droite chrétienne néandertalienne où le drapeau confédéré flotte fièrement au sommet du siège du gouvernement, où le sport préféré est le poker vidéo et où le parti républicain local est poursuivi en justice en raison de sa propension à ne même pas se donner la peine d'ouvrir de bureaux de vote dans les quartiers et régions noirs le jour de la primaire ; et quand le charter de McCain atterrit là-bas à 0300h, la nuit suivant sa victoire dans le New Hampshire, il est accueilli par au moins 500 étudiants de Caroline du Sud qui l'acclament, brandissant des pancartes et dansant, dans ce qui ressemble à une rave républicaine bizarre. Pensez-y – 500 gosses, à 3 heures du matin, délirant d'enthousiasme pour... un homme politique. « C'était comme si [McCain] avait fait la une de *Rolling Stone* », a écrit *Time*, accordant à la rave toutes sortes d'attention.

Et bien entendu l'attention génère de l'attention, comme tout publicitaire vous le dira. Et donc maintenant davantage d'attention aussi du susmentionné magazine protolibéral *Rolling Stone* lui-même, dont la rédaction a envoyé la plume la moins professionnelle qu'elle ait réussi à dénicher passer une semaine en campagne avec McCain, et *Time*, et le *Times*, et CNN, et MSNBC, et MTV, et tout le reste du grand générateur numérique de buzz du pays. John McCain mérite-t-il tout ce foin ? Cette attention est-elle authentique ou n'est-ce que du battage ? Y a-t-il une différence ? Cela peut-il contribuer à le faire élire ? Cela le devrait-il ?

Meilleure question : est-ce que vous en avez quelque chose à foutre que McCain soit en passe de gagner ou le mérite ? Vu que vous lisez *Rolling Stone*, il y a de fortes chances que vous soyez un Américain de disons 18 à 35 ans, ce qui, d'un point de vue démographique, fait de vous un Jeune Électeur. Et aucune génération de Jeunes Électeurs ne s'est moins souciée de la politique et des politiciens que la vôtre. On a des chiffres solides en matière d'âge et d'habitudes électorales pour

étayer cela.... à supposer que vous en ayez quoi que ce soit à foutre des chiffres. En fait, même si vous lisez d'autres trucs dans *RS*, il y a probablement une chance sur deux que vous finissiez cet article une fois que vous aurez réalisé de quoi il parle – vu l'immense bâillement à s'en décrocher la mâchoire que tend à susciter chez nous le processus politique en cette ère post-Watergate-post-Iran-Contra-post-Whitewater-post-Lewinsky, une ère où les professions de foi et les grands projets des politiciens sont tenus pour des slogans publicitaires opportunistes et jugés non sur leur véracité ou leur capacité à nous inspirer, mais sur leur habileté tactique et leur valeur marketing. Et aucune génération n'a autant été la cible du marketing, des discours de séduction et des accroches publicitaires que celle qui compose aujourd'hui le segment démographique des Jeunes. Donc, quand le sénateur John McCain déclare, dans le Michigan ou en Caro. du Sud : « Je ne me présente pas à la présidence pour Être Quelqu'Un, mais pour Faire Quelque Chose », c'est dur de ne pas y entendre une simple tactique publicitaire, surtout quand il le dit au beau milieu des caméras, des reporters, de la foule en délire... en d'autres termes, en flagrant délit d'Être Quelqu'Un.

Et quand le sénateur John McCain affirme également – avec constance, en le martelant au début et à la fin de chaque discours en réunion publique – que son but, en tant que président, sera d'« inspirer aux jeunes Américains l'envie de se consacrer à des causes plus vastes que leur simple intérêt personnel », il est difficile de ne pas y entendre une énième occurrence de ces foutaises soigneusement préparées en amont dont les candidats présidentiels nous abreuvent en se consacrant à leur intérêt personnel à eux, lequel consiste à se battre pour devenir l'homme le plus puissant, le plus important, le plus cité sur terre, ce qui est bien entendu leur vrai « combat », auquel ils semblent si profondément acquis qu'ils peuvent avaler et recracher des montagnes entières de foutaises pseudo-nobles et même se convaincre eux-mêmes qu'ils y croient. Ça peut paraître cynique, pourtant les sondages montrent que c'est ce que nous pensons en majorité. Et nous avons passé le stade où nous ne croyons pas à ces foutaises ; en général, on ne les entend même plus, on se contente de les évacuer, à un niveau qui se trouve en deçà de l'attention, où on parque aussi les panneaux publicitaires et la musique d'ascenseur.

L'une des choses rendant John McCain et ses « causes plus vastes

que l'intérêt personnel » plus difficiles à ignorer, c'est qu'il sort parfois des trucs, manifestement vrais, qu'aucun autre candidat traditionnel ne dirait pour autant. Par exemple, que l'argent des lobbies, des milliards de dollars, régit Washington et que tout ce battage comme quoi il faut « réformer la politique » et « nettoyer Washington » évoqué par chaque candidat demeurera une vue de l'esprit tant que certaines combines bien connues relatives au financement des campagnes, comme les dons d'argent « flou », non réglementés au niveau fédéral, ou les dons « en paquet », rassemblés par les super-collecteurs, ne sont pas interdites par la loi. Tout ce baratin du Congrès sur la réforme du système de santé et une déclaration des droits du patient, par exemple, McCain en a dénoncé l'ineptie en public, étant donné que le parti républicain est dans la poche de l'industrie pharmaceutique et des groupes de pression des mutuelles, et que les démocrates sont financés par les groupes de pression des avocats – soutiens qui ont tout intérêt à ce que le système de santé américain actuel, tout délirant qu'il soit, reste exactement en l'état.

Mais la réforme du système de santé, c'est de la politique, tout comme les taux d'imposition, les marchés publics de la Défense et la Sécurité sociale ; et la politique, c'est ennuyeux – complexe, abstrait, sec, la chasse gardée des fadas des lois, de Rush Limbaugh et des petits intellos chétifs de PBS, et franchement qui ça intéresse tout ça.

Sauf qu'il y a quelque chose en deçà de la politique ici, quelque chose de fascinant, d'impossible à trafiquer, de vrai. Ça concerne le passé militaire de McCain au Vietnam et les 5 ans et + qu'il a passés dans une prison nord-vietnamienne, la plupart du temps au trou, dans une cellule de la taille d'un clapier, torturé, affamé. Et la dignité et le cran incroyables dont il a fait preuve là-bas. Il est très facile d'éluder cette histoire de prisonnier de guerre, d'une part parce qu'on nous en a rebattu les oreilles et d'autre part à cause du potentiel dramatique stratosphérique de l'affaire, comme s'il s'agissait d'un film et non de la vie d'un homme. Mais ça mérite qu'on s'y attarde un instant attentivement car c'est peut-être ce qui rend ses « causes plus vastes que l'intérêt personnel » plus crédibles.

Voici l'histoire. En octobre 1967, McCain était lui-même encore un Jeune Électeur quand, lors de sa 23^e mission, son Skyhawk A-4 a été abattu au-dessus de Hanoï et qu'il a dû s'éjecter, ce qui en gros revient à déclencher une charge explosive pour faire sauter le siège de l'avion,

manœuvre qui lui a brisé les deux bras et une jambe, sans parler d'un traumatisme crânien, et le voilà qui tombe du ciel, direction Hanoï. Essayez d'imaginer comme ça doit faire mal, comme vous auriez peur, trois membres cassés, en chute libre vers la capitale ennemie que vous vous apprêtiez à bombarder. Son parachute s'est ouvert tardivement et il s'est écrasé au milieu d'un petit lac, dans un parc, en plein centre de Hanoï. (Il y a encore de nos jours une statue NV de McCain près de ce lac, le représentant à genoux, bras en l'air, regard apeuré et, sur le socle, l'inscription « McCan – célèbre pirate de l'air » [sic].) Imaginez-vous en train de barboter pour surnager, les bras cassés, tâchant de tirer la poignée de votre gilet de sauvetage avec les dents alors qu'une foule de Nord-Vietnamiens nagent vers vous (il y a une vidéo des événements, quelqu'un a fait un film amateur et le gouvernement NV l'a diffusé, même si l'image est granuleuse et qu'on distingue mal le visage de McCain). La foule l'a tiré de l'eau puis s'en est donné à cœur joie, le laissant pour mort. Les pilotes de bombardier étaient particulièrement haïs, pour des raisons évidentes. McCain a pris un coup de baïonnette dans l'aine, un soldat lui a disloqué l'épaule d'un coup de crosse. Qui plus est, son genou droit était tordu à angle droit sur le côté, l'os pointait. Tout ça est de notoriété publique. Essayez d'imaginer ça. Pour finir, on l'a balancé dans une Jeep et emmené à cinq rues de là à peine, à la prison Hoa Lo de sinistre réputation – alias le Hilton de Hanoï, un incontournable du grand écran – où durant une semaine il n'a pu que les supplier de faire venir un médecin, jusqu'à ce qu'ils se décident finalement à réduire deux de ses fractures sans anesthésie, sans même soigner les deux autres, ni la blessure à l'aine (imaginez : une *blessure à l'aine*). Puis ils l'ont jeté en cellule. Essayez un moment d'éprouver ça. Tous les portraits de lui dans les médias évoquent le fait qu'il ne peut toujours pas lever les bras au-dessus de la tête pour se coiffer, et c'est vrai. Mais essayez d'imaginer comment c'était sur le coup, essayez de vous y voir, vous, dans ce trou, car c'est important. Pensez à quel point il serait *diamétralement* contraire à votre propre intérêt de recevoir un coup de couteau dans les noix, de subir une réduction de vos fractures sans anesthésie générale, et ensuite d'être jeté dans une cellule pour y croupir dans la souffrance, car c'est ce qui s'est passé. Il a déliré de douleur pendant des semaines, il ne pesait plus que 45 kilos et les autres PdG étaient sûrs qu'il mourrait ; et puis, après s'être accroché

durant plusieurs mois, ses os ont fini par se remettre plus ou moins, et il pouvait à peu près se lever quand les gars de la prison sont venus le chercher pour l'emmener dans le bureau du commandant, ont fermé la porte et, sans prévenir, ont proposé de le relâcher. Ils ont dit qu'il pouvait tout simplement... partir. Il se trouve que l'amiral américain John S. McCain II venait d'être nommé commandant de toutes les forces navales dans le Pacifique, Vietnam compris, et les Nord-Vietnamiens voulaient s'offrir un petit coup de pub en relâchant charitablement son fils, le tueur de bébés. Et John S. McCain III, 45 kilos, à peine capable de tenir debout, a refusé leur offre. Le code de conduite de l'armée américaine concernant les prisonniers de guerre disait, semble-t-il, que les PdG devaient être libérés dans l'ordre où ils avaient été capturés, et d'autres étaient à Hoa Lo depuis bien plus longtemps que lui, et McCain refusait d'enfreindre le code. Le commandant de la prison, pas content du tout, a ordonné à ses gardes, là, dans son bureau, de lui casser les côtes, de lui recasser le bras, de lui défoncer les dents. McCain refusait toujours de partir sans les autres PdG. Oubliez le nombre de films où ce genre de truc a lieu et essayez de vous imaginer que c'est réel : un homme édenté refuse d'être libéré. McCain a passé quatre ans à Hoa Lo comme ça, la plupart du temps au trou, dans le noir, dans une boîte spéciale, de la taille d'un placard, surnommée la « cellule du châtiment ». Peut-être que vous avez déjà entendu tout ça ; ça a été évoqué dans une flopée de portraits sur McCain cette année. La surexposition médiatique est indéniable, c'est vrai. Quand même, prenez une seconde ou deux pour faire un peu de visualisation créative et imaginez le moment qui s'écoule entre l'offre de libération anticipée et son refus. Imaginez que c'est vous. Imaginez la force avec laquelle votre intérêt personnel le plus basique, le plus primaire se manifesterait en cet instant, et toutes les façons possibles de rationaliser l'acceptation de l'offre : quelle différence, un PdG de plus ou de moins ? Et puis peut-être que ça donnerait de l'espoir aux autres, que ça leur donnerait la force de continuer, et puis quoi, 45 kilos, un cadavre ambulant, sans doute le code de conduite fait-il exception si on risque de mourir à moins de voir un médecin, et puis si on survit en sortant de là, on pourra jurer à Dieu de se consacrer exclusivement au Bien Total à partir de maintenant, d'améliorer le monde, et donc accepter, ce serait mieux pour le monde entier que de refuser, et peut-être que si papa n'avait

pas à s'inquiéter d'éventuelles représailles des Vietnamiens à notre rencontre, en prison, il pourrait mener la guerre plus agressivement et y mettre fin plus tôt et donc sauver des vies pour de vrai donc oui peut-être qu'on pourrait sauver des vies pour de vrai en acceptant d'être libéré vs le but réel qu'on servirait en restant là, dans une boîte, à se faire battre à mort, et au passage oh mon Dieu imaginez donc un vrai médecin et une vraie opération avec des antalgiques et des draps propres et une chance de guérir et de ne pas souffrir mille morts et de revoir ses gosses, son épouse, de sentir les cheveux de son épouse... Vous l'entendez ? Ce qui se passerait dans votre tête ? Auriez-vous refusé l'offre ? Auriez-vous pu ? Vous ne le saurez jamais avec certitude. Pas plus qu'aucun d'entre nous. Il est déjà difficile de se représenter les degrés de souffrance, de peur, de manque en un tel moment, alors ses propres réactions, n'en parlons pas. Aucun d'entre nous ne peut savoir.

En revanche, vous voyez, on sait comment cet homme, lui, a réagi. Il a choisi de passer quatre ans de plus là-bas, la plupart du temps dans une boîte sombre à taper des messages en morse sur le mur pour les autres, plutôt que d'enfreindre un code. Peut-être qu'il était timbré. Mais le truc, c'est qu'avec McCain on a l'impression de savoir, comme un fait confirmé, qu'il est capable de se dévouer à autre chose, quelque chose qui dépasse son intérêt personnel. Donc quand il prononce cette phrase dans ses discours, on a le sentiment cette fois que ce n'est peut-être pas une foutaise électorale de plus, qu'avec ce type-là c'est peut-être vrai. Ou peut-être que c'est à la fois la vérité *et* des foutaises – il cherche à vous faire voter pour lui, quand même.

Mais donc, ce moment dans le bureau de Hoa Lo en 1968 – juste avant le refus de John McCain, alors que tous ses instincts basiques, primaires, lui hurlent le contraire –, ce moment est difficile à ignorer. Toute la semaine, dans le Michigan, en Caroline du Sud, au milieu de l'ennui et du cynisme et des paradoxes de la campagne, il semble soutenir la réplique des « causes plus vastes que l'intérêt personnel » de McCain, l'ancrer, lui donner une sorte d'écho profond – difficile de passer outre. Le fait est que John McCain est un vrai héros, peut-être de la seule sorte que le Vietnam ait à nous offrir, un héros non en raison de ce qu'il a fait mais de ce qu'il a enduré – volontairement, pour un code. Cela lui confère l'autorité morale requise pour tenir des propos sur des causes plus vastes que l'intérêt personnel et s'attendre à

ce que nous, même en cette époque de langue de bois et de ruses de juristes, nous le croyions sincère. Et oui, littéralement : l'« autorité morale », ce vieux cliché, comme tant d'autres – « service », « honneur », « devoir » – qui ne sont plus désormais que des mots, des slogans brandis par des hommes en beau costume qui veulent nous soutirer quelque chose. Le John McCain des saisons récentes, cependant – qui défend son amendement condamné à l'échec sur le financement des campagnes électorales devant le Sénat en 1998, que l'on voit traiter ses confrères d'escrocs en leur présence sur C-SPAN ¹, qui évoque ouvertement un gouvernement acheté comptant sur le plateau de *Charlie Rose* en juillet 1999, qui se montre sans prétentions mais malin comme un singe durant les débats en Iowa et les réunions publiques dans le New Hampshire –, quelque chose, chez lui, a conduit beaucoup d'entre nous à penser qu'il voulait autre chose de nous, davantage que des votes ou des dollars, quelque chose d'ancien, d'un peu éculé peut-être, mais doté d'un attrait étrange, presque douloureux, comme un parfum d'enfance ou un nom qu'on a sur le bout de la langue, quelque chose qui nous permettrait de prendre les clichés pour davantage que des clichés et nous ferait nous demander à quoi des mots comme « service », « sacrifice » et « honneur » renvoient vraiment, et par ex. si ces mots recouvrent véritablement quelque chose. Et si, au-delà de l'intérêt personnel bien tourné, il pourrait y avoir quelque chose de réel ou qui l'a été – et si oui, que s'est-il passé ? Dans l'ensemble, ce ne sont pas des pistes de réflexion que notre culture encourage chez les Jeunes Électeurs. Pourquoi, à votre avis ?

**GLOSSAIRE DU VOCAB. UTILE
DURANT LA CAMPAGNE,
EN MAJORITÉ OBTENU GRÂCE À JIM C.
ET AUX TECHNICIENS DES JT**

22,5 = nom de code sténo que donne la presse aux remarques inaugurales de McCain durant les RP (voir RP), qui sont toujours les mêmes et durent toujours pile 22,5 minutes.

Appel Bagages = l'heure grotesque à potron-minet, notée sur l'emploi du temps du lendemain (N.B. : chaque soir, la dernière

tâche vitale des journalistes est de s'assurer d'avoir bien reçu l'emploi du temps des mains de Travis), à laquelle il convient d'avoir remis sa valise dans les boyaux du bus et déniché un siège et être prêt à partir, sans quoi on vous oublie et vous voilà en train d'essayer de négocier une place pour le premier *RP* (voir *RP*) dans le véhicule de Fox News, ce qui est relou de multiples façons.

Arbuste = le candidat à l'élection présidentielle du parti républicain, George W. Bush (parfois surnommé Dubya ou Bush₂).

Argent « flou » = la façon la plus connue de contourner la limite de la CEF, la Commission électorale fédérale, en matière de contributions électorales. Des sommes astronomiques sont ainsi données au parti politique d'un candidat plutôt qu'à ce dernier, mais il se trouve que le parti, par une étrange coïncidence, finit ensuite par déboursier ces mêmes sommes astronomiques au profit du candidat que le donneur souhaitait soutenir en premier lieu.

Bonnet = étrange machin gris en peluche dont les *techs* son (voir *Tech*) coiffent le micro au bout de leur perche durant les *mêlées* pour ne pas enregistrer le vent. Ça ressemble à la version grand modèle, toute molle, couleur souris, d'un genre de pantoufles de salle de bains très populaires. (N.B. : les *bonnets*, dont se coiffent parfois les *techs* durant les *ODF* (voir *ODF*) quand il fait très froid, sont aussi parfois appelés *perruques de tech*).

Chouraver (v.) = mendier, détourner ou tout bonnement voler de la nourriture aux nombreux dîners de campagne durant lesquels le public de McCain est attablé et nourri tandis que la presse doit faire le pied de grue, au fond de la salle, le ventre vide.

Conf de Presse (ou juste *Conf*) = bref créneau planifié durant lequel les médias itinérants peuvent, tous ensemble, échanger avec McCain ou son Haut Commandement, souvent à l'occasion de *Réactions* (voir *Réaction*). Une *conf* est moins formelle qu'une vraie conférence de presse, qui, elle, attire des plumes et des têtes locales et ne peut être annulée, tandis que les *conf*, elles, sautent souvent en raison de *TTO* (voir *TTO*) et

autres plantages.

Dons d'argent « en paquet » = moyen de contourner la limite de 1000 \$ imposée par la CEF aux dons de campagne individuels. Un donateur aisé peut déboursier 1000 \$ en son nom, puis il peut dire que 1000 \$ supplémentaires viennent de sa femme, puis de son gosse, de sa tante Edna, etc. L'*Arbuste* (voir *Arbuste*) adore désigner des P-DG et autres cadres dirigeants comme « Pionniers » : chacun s'engage à verser 100 000 \$ à Bush2000 – 1000 \$ en leur nom propre, et les 99 000 restants « volontairement » donnés par leurs employés. McCain, lui, a pour principe de n'accepter ni les *dons « en paquet »* ni l'*argent « flou »* (voir *Argent flou*).

Les *Douze Singes* (ou *12S*) = nom de code secret donné par les *techs* aux *plumes* d'élite (voir *Tech* et *Plume*), les plus antipathiques de tous les journalistes accrédités auprès de McCain, qui durant les *TT* ont presque toujours le droit d'aller dans le salon flamboyant situé au fond du Franc-Parler Express pour s'entretenir avec McCain et le consultant politique Mike Murphy. Les *12S* sont une douzaine de journalistes et d'analystes politiques de haut vol envoyés par des quotidiens et des hebdomadaires importants ou des agences de presse (ex. : Copley, le *W. Post*, le *WSJ*, *Newsweek*, UPI, le *Ch. Tribune* g, la *National Review*, l'*Atlanta Constitution*, etc.), qui se ressemblent tellement d'un point de vue vestimentaire et comportemental que c'en est surréaliste – douze blazers bleu marine impeccables et impeccablement repassés, nœuds de cravate demi-Windsor, pantalons à pinces, chemises Oxford qui, même la veste retirée, restent parfaitement boutonnées au col et aux poignets, mocassins Cole Haan et montures de lunettes en écaille de tortue que ces types adorent ôter pour en mordiller une branche, en plus de quoi ils se prennent tous uniformément au sérieux, ce qui rappelle tous ces blaireaux perfectionnistes auxquels on aurait adoré mettre une raclée à l'école. Les *Douze Singes* ne boivent pas, ne fument pas, ne se déplacent qu'en meute, se frayent invariablement un chemin au premier rang de toute *mêlée* ou *conf* (voir *Mêlée* et *Conf*), se retrouvent au buffet du petit déjeuner continental de l'hôtel avant l'*Appel Bagages*, et si certains d'entre eux sont brièvement renvoyés

dans Foutaises 1, ils s'assoient ensemble, contrariés, les pieds en dedans, leur attaché-case sur les genoux, et finissent invariablement par débattre d'ouvrages ésotériques de théorie politique ou d'action publique, et leurs voix veloutées ont toutes les mêmes intonations déplaisantes des universités d'élite de l'Ivy League. Les *techs* (qui portent des jeans usés, des parkas militaires et traînent aussi en groupe) s'efforcent la plupart du temps d'ignorer les *Douze Singes*, qui eux traitent les *techs* un peu comme on traiterait un préposé aux toilettes à l'étage de la direction. Vous l'aurez sans doute compris, *Rolling Stone* trouve les *12S* antipathiques à souhait pour toutes les raisons susmentionnées, à quoi s'ajoute le fait qu'ils sont rats comme personne et refusent de partager la moindre information politique, mêmes celles relevant de la culture G basique, qui pourraient pourtant aider à rédiger un article un tantinet meilleur, et en plus à deux occasions, lors d'un check-in tardif à l'hôtel, un ou plusieurs *Singes* sortis de nulle part ont tendu leurs bagages à *Rolling Stone*, comme si c'était un porteur ou un groom, et non l'un de leurs confrères, aussi travailleur qu'eux, quand bien même il n'a pas de centrale vapeur de voyage Paul Stuart pour défroisser ses futes.

Film-B = brefs plans plutôt neutres, sans le son, où McCain fait des trucs en public – poignées de main, dédicaces, *emmêlements* (voir *Mêlées*), etc. – qui seront utilisés pour habiller un reportage en voix off des événements de campagne du jour aux JT, ex. : « La raison pour laquelle les *techs* (voir *Tech*) doivent charger (voir *Charger*) tant de plans ineptes et répétitifs, c'est qu'ils ignorent ce que la chaîne voudra comme *Film-B*. »

Gunner = équipement transportable de connexion au réseau satellite utilisé par les chaînes pour *charger* les scènes tournées durant certains événements de campagne. Gunner est la marque qui fabrique / loue ces équipements, à savoir une camionnette d'un blanc éclatant munie d'une espèce de remorque à bateaux traînant une soucoupe de 2,5 m de diamètre, orientée à 40° vers le ciel du Sud-Ouest américain, et portant en capitales bleu vif les mots **CONNEXION GLOBALE GUNNER POUR LES INFORMATIONS, LES RÉSEAUX, LE**

DIVERTISSEMENT.

Mêlée = cercle ambulant à 360 degrés de *techs* (voir *Tech*) et de *têtes* (voir *Tête*) autour d'un candidat qui se rend du Franc-Parler Express à une rencontre ou inversement ; *S'emmêler* (v.) = se rassembler ainsi en cercle autour du candidat en marche.

ODF = Opportunité de fumer.

ODP = Opportunité de pioncer, i.e. occasion de faire une petite sieste dans le bus (placement et posture variables).

Partager (v.) = se dit quand, en raison de restrictions spatiales ou du veto de McCain2000, une seule équipe TV son et image est autorisée sur les lieux, l'usage étant que toutes les autres chaînes puissent *charger* (c'est-à-dire, dans ce contexte, *partager*) cette bande-là.

Perche = canne télescopique noire en polymère (longueur maximale 295 cm) munie d'un microphone, surtout employée durant les *mêlées* (voir *Mêlées*), dont elle est le signe distinctif en raison de la manière dont une *perche* entièrement dépliée vacille et tressaute à chaque pas du preneur de son ou *tech* (encore une fois, voir *Tech*).

Plume = membre de la presse écrite.

Réaction = réponse officielle de McCain, ou du Haut Commandement de McCain2000 à un rebondissement d'importance majeure de la campagne électorale, en général une allégation ou un coup tactique de l'*Arbuste* (voir *Arbuste*).

R & C = une heure ou deux, dans l'après-midi, où la campagne électorale donne quartier libre aux journalistes et leur fournit une pièce spécifique où ils peuvent *rendre* et *charger* (voir *Rendre* et *Charger*).

Rendre et *Charger* = ce que la presse écrite et radio / télé doit respectivement faire quotidiennement, i.e., les journalistes de la presse écrite doivent finir leurs papiers et les *rendre* par fax ou e-mail à leurs rédactions, tandis que les *techs* (voir *Tech*) et les directeurs de production doivent trouver un réseau satellite ou *Gunner* (voir *Gunner*) et charger leurs films, *films-B* (voir *Film-B*), *stand-up* (voir *Stand-up*) et tout ce que leurs patrons souhaitent avoir au QG de la chaîne. (Autre définition de *Charger*, voir *Partager*.)

RP = réunion publique, événement emblématique de la campagne électorale McCain2000, le 22,5 y est suivi par un QR libre d'une heure avec le public.

Stand-up = une tête qui fait un point info depuis un meeting de McCain.

Talent = tête d'affiche d'une chaîne qui vient en avion pour une seule journée, est briefée par le directeur de production et fait un *stand-up* (voir *stand-up*) sur la campagne, par ex. : « On a du *talent* qui déboule demain, il faut m'archiver tout ce *film-B*. » Cette semaine, les talents notables sont, entre autres, Bob Schieffer de CBS, David Bloom de NBC et Judy Woodruff de CNN.

Tech = un technicien de chaîne de TV, caméraman ou preneur de son. (*N.B.* : dans l'équipe de presse McCain, cette semaine, tous les techs sont des hommes, tandis que plus de 80 % des directeurs de production sont des femmes. Aucune explication crédible n'a pu être obtenue.)

Tête = envoyé spécial, parfois local, des chaînes de TV (voir aussi *Talent*).

TT = Temps de trajet, les créneaux dans l'emploi du temps dégagés pour les déplacements d'une rencontre à l'autre.

TTO = Temps de trajet optimiste, qui renvoie à l'irritante propension qu'a l'emploi du temps de toujours sous-estimer le temps de trajet d'un point A à un point B, obligeant le chauffeur du Franc-Parler Express à foncer comme un dératé et donc à s'attirer l'ire de Jay et du conducteur de Foutaises 2. (La nuit du 9 février, un chauffeur du F2 a démissionné de but en blanc après une course à tombeau ouvert de Greenville à Clemson University, et un remplaçant [qui portait un chapeau de cow-boy marron, au bord orné de deux badges de la NRA, et était si obsédé par les économies d'énergie qu'il a tout bonnement refusé de mettre en marche le générateur, en conséquence de quoi tous les journalistes du F2 qui avaient besoin de prises en état de marche se sont pressés à bord du F1, le F2 devenant littéralement un cercueil ambulante où n'allaient que ceux qui voulaient une *ODP* (voir *ODP*)] a dû être mandé en urgence de Cincinnati, où est apparemment située la maison mère de la compagnie routière.)

SUBSTANTIELLEMENT PLUS EN COULISSES
QUE VOUS ÊTES SUSCEPTIBLE
DE VOULOIR VOUS TROUVER

Il est précisément 1330h le mardi 8 février 2000, à bord de Foutaises 1, direction le sud-est sur la I-26 vers Charleston, Caroline du Sud. Il y a tant de journalistes, de personnel, de techniciens, de pigistes, de directeurs de prod, de photographes, de têtes, de plumes, d'éditorialistes politiques, de présentateurs d'émissions radio spécialisées, de médias locaux couvrant John McCain et le phénomène McCain2000 qu'il y a plus d'un bus de campagne. Ici, en Caroline du Sud, il y en a trois, un vrai convoi de Franc-Parler, plus le SUV vert de Fox News et la Corvette rouge nerveuse de l'équipe MTV et deux camionnettes bardées d'antennes de la télé locale (dont l'une a un souci de pot d'échappement). Pour des TT comme celui-ci, McCain est toujours dans son siège rouge inclinable, à côté du siège rouge inclinable du consultant pol. Mike Murphy dans le petit salon presse que Murphy et lui ont au fond du bus de tête, le bien connu Franc-Parler Express, qui est devant et déjà en train de nous semer.

Le chauffeur du Franc-Parler Express a toujours le pied au plancher et les autres chauffeurs le détestent. Foutaises 1 est le deuxième bus de la caravane, un Grumman de luxe jouissant de prises électriques et téléphoniques en état de marche, et un tas de plumes nationales s'en servent pour taper leurs feuillets sur leur ordinateur portable, envoyer des fax et des e-mails à leurs rédacteurs en chef. La logistique de la campagne est d'une complexité vertigineuse, et l'un des trucs que l'équipe de McCain2000 doit faire, c'est louer, dans chaque nouvel État, différents bus et décorer le plus chouette d'entre eux de bannières FRANC-PARLER EXPRESS et MCCAIN2000.COM. Dans le Michigan, hier, il n'y avait que le FPE plus un bus pour la non-élite des journalistes, équipé de canapés en similicuir gris poudre et d'éléments en acier brossé luisant et de miroirs au plafond sur toute sa longueur ; il faisait flipper tout le monde et on l'a rebaptisé la Marloumobile. Les deux bus de presse en Caroline du Sud sont surnommés Foutaises 1 et Foutaises 2, sobriquets comme toujours inventés par l'extrêmement cool et relax Jim C., caméraman de NBC News, et – ce qui est tout à leur honneur – immédiatement repris et ressortis avec une grande jubilation à la moindre occasion par les plus

jeunes Attachés de Presse de McCain, qui sont eux-mêmes si cool et sans prétention qu'il est tentant de les soupçonner d'être *professionnellement* cool et sans prétention.

Là, l'attaché de presse de Foutaises 1, Travis – 23 ans, fraîchement émoulu de Georgetown et d'un semestre à faire le routard en Asie du Sud-Est, où il prétend avoir appris à aimer les insectes frits –, met une nouvelle fois en pratique ce qui est son talent le plus important et le plus impressionnant en tant qu'employé McCain2000, à savoir sa capacité à dormir n'importe où, n'importe quand et dans n'importe quelle position durant des intervalles de dix à quinze minutes, les traits détendus, sans émission de bruits ni de fluides déplaisants, puis à se réveiller d'un coup, sans être dans le coaltar, à l'instant où on a besoin de lui. Dur de dire s'il croit qu'on ne voit pas qu'il dort ou quoi. Travis, qui porte des pantalons en velours à grosses côtes et un pull de chez Structure et semble se nourrir exclusivement de bonbons Starbust Fruit Chews, a tendance à s'exprimer avec cette ironie dépréciative qui est le style de toute l'équipe, se présentant aux nouveaux journalistes, aujourd'hui, comme « Votre laquais presse » ou « Le Hervé Villechaize de Foutaises 1 », ou les deux. Son dernier truc, c'est d'aller à l'avant du bus, de glisser le bras derrière la petite barre de sécurité en acier brossé au-dessus de la tête du chauffeur, de s'y appuyer de manière que, de dos, on puisse croire qu'il est plongé dans une conversation navigationnelle avec le chauffeur, et de s'endormir, et le chauffeur – un monsieur noir et chauve de deux mètres nommé Jay qui, pour souhaiter bonne nuit à un journaliste en fin de journée, lui intime : « Va te trouver une femme, gamin ! » – sait exactement de quoi il en retourne et fait bien attention à ne pas changer de voie ni freiner brusquement, et voilà, c'est ça la vie de Travis, dont la journée commence à 0500 et s'achève après minuit comme pour tout le personnel.

McCain vient de juste de finir son discours sur une Grande Question de Politique, cette fois c'était crime et châtiment, qu'il a tenu à l'Institut de droit pénal de Caroline du Sud à Columbia, d'où est en train de repartir la caravane pour rentrer à Charleston. C'était un discours fracassant, effrayant, donné dans un auditorium étouffant en parpaings ceint de barbelés et de miradors (l'Institut jouxte un établissement pénitentiaire de si près qu'on ne sait pas trop où l'un finit et où l'autre commence), un discours introduit par une espèce de

très haut gradé de la police autoroutière, dont la bedaine ballottante et le visage couleur steak cru paraissent tout droit sortis d'un casting police-des-États-du-Sud et qui a évoqué avec approbation et force longueurs le passé militaire du sénateur McCain et son vote à 100 % conservateur sur le crime, les châtimements, les armes à feu et la guerre contre la drogue. Ce n'était pas un échange du type QR de RP, mais un Discours sur une Grande Question Politique, l'un des trois de la semaine en réaction aux attaques de Bush2000 comme quoi McCain serait vague côté politique, une pure surface, sans profondeur. Le public putatif du discours, c'était 350 jeunes hommes et femmes tous dépourvus de cou, assis au garde-à-vous (si c'est possible) sur des rangées de chaises pliantes alignées au cordeau, et deux cents pros du maintien de l'ordre avec chapeau de la police autoroutière et lunettes de soleil miroir, se tenant au repos derrière eux, et puis derrière ceux-ci et partout autour, les médias – vrai cœur de cible du discours – dont Jim C. de NBC et son preneur de son Frank C. (aucun lien de parenté) et le reste des techniciens de la chaîne, tous sur l'inévitable estrade en aggro face à la scène, filmant McCain qui, comme le veut la POS n, remercie d'abord un tas d'autochtones dont personne n'a jamais entendu parler puis ss plus tarder se lance direct dans ce qui est de très loin le discours le plus effrayant de la semaine, sur fond comme toujours d'un drapeau américain 75 × 127 cm, ce qui fait que quand on voit ces choses à la télé il n'y a que McCain et le drapeau, le drapeau et McCain, une conjonction visuelle dont tous les candidats usent et abusent dans l'espoir de bien faire passer le message. Les cadets assis – dont pas un ne se tortille ni ne se gratte ni ne bouge d'aucune façon, sinon pour cligner des yeux, semblerait-il de façon totalement synchro – portent des treillis identiques, marron foncé, et des modèles junior du chapeau à large bord de leurs aînés, de sorte qu'on dirait des gardes forestiers brutaux et extrêmement attentifs sur dix rangées parfaites. McCain, qui jamais ne transpire, porte un costume sombre, une cravate large, et son front est le seul à rester sec de toute l'assemblée. Les représentants du Congrès Lindsey Graham (républicain, Caroline du Sud, célèbre depuis la procédure de destitution) et Mark Sanford (républicain, Caroline du Sud, membre du Congrès le plus conservateur sur les questions de fiscalité entre 1998 et 2000) sont sur scène avec McCain, suivant la POS ; ils lui tiennent lieu d'espèces de lettres de recommandation vivantes cette

semaine. Graham, comme d'habitude, a l'air d'avoir dormi dans son costume, alors que Sanford est bronzé, urbain, en pull col V et pompes Gucci qui brillent tant qu'on pourrait lire à leur lumière. Mrs Cindy McCain est là, elle aussi, posée mais fragile, souriant au vide devant elle et pensant à Dieu sait quoi. La moitié des journalistes des bus n'écoutent pas le discours ; la plupart sont postés à des endroits variés, tout au fond de l'auditorium, marchant inconsciemment en cercle, téléphone portable à l'oreille. (Vous devriez être informés, au préalable, que les reporters nationaux passent un temps énorme soit pendus à leur portable soit à attendre que ce dernier sonne. Il n'est pas exagéré de dire que quand un téléphone se casse, il faut presque mettre son proprio sous sédatifs.) Les techs de CBS, NBC, CNN, ABC et Fox vont filmer tout le discours et les remarques éventuelles qui suivront, puis ils déboulonneront leurs caméras de leurs tripodes et en mode mobile se joindront à la mêlée pour la sortie de McCain et la brève conf de presse à la porte du Franc-Parler Express, ensuite de quoi les directeurs de prod appelleront le QG des chaînes pour résumer les moments forts et le QG décidera quels fragments de cinq ou dix secondes diffuser au JT du soir sur la campagne du parti républicain.

Ça aide de concevoir l'action d'une semaine de campagne comme autant de boîtes qui vont dans d'autres boîtes, etc. L'électorat national est l'énorme boîte extérieure, puis vient l'électorat de l'État de Caroline du Sud, auxquels s'adressent respectivement les strates internes de la presse nationale et locale, à l'intérieur de quoi se trouvent les boîtes isolantes du Haut Commandement de l'équipe de campagne McCain qui planifie et met en scène les meetings et présente sous un bon jour des trucs que les strates de la presse interpréteront pour les strates du public, et les Attachés de Presse qui cornaquent les plumes et les têtes, qui relaient leur accès au Haut Commandement et contrôlent quels médias montent à leur tour à bord du FP Express (qui lui-même est une boîte ambulante) et puis décident (les Attachés) lesquels de ces médias choisis seront placés à l'extrême fond dans le salon pour un entretien avec McCain en personne, qui est à la fois le plus grand narrateur et le plus grand récit de la campagne, un candidat dont l'atout majeur est bien sûr d'être un anticandidat, quelqu'un d'ouvert et d'accessible, à même de penser « hors de la boîte », mais qui est en réalité, dans ce jeu de poupées russes qu'est la

campagne, la boîte centrale et impénétrable, et ses pensées intracrânielles quant à ces boîtes et ces strates et ces filtres, comme la question de savoir si cette nouvelle enceinte ressemble en quoi que ce soit à la boîte sombre de Hoa Lo, voilà qui est laissé à l'imagination de tout un chacun dans les médias, vu qu'il ne parle jamais que de politique.

Qui plus est, Foutaises 1 est aussi une boîte, comme tout ce dont on ne peut sortir sans le concours d'autrui, et là, il y a 27 membres des médias politiques nationaux à bord, à mi-chemin de Charleston. Un certain pourcentage d'entre eux ne valent pas la peine de vous être présentés car ils seront dégagés de la Piste ce soir et partis d'ici demain, remplacés par d'autres que vous commencerez tout juste à reconnaître au moment où ils seront virés eux aussi. C'est comme ça que ces pros l'appellent, la Piste, un peu comme les musiciens qui parlent de la Route. L'emploi du temps est fasciste : réveil par téléphone et sonnerie de secours à 0600h, check-out express, Appel Bagages à 0700 pour balancer les sacs et l'équipement technique en soute, cap sur la première RP de McCain à 0800h, puis une autre, puis une autre, peut-être une heure de pause pour R & C quelque part si le TTO le permet, puis en général deux gros événements dans la soirée, plus des heures de TT mort sur l'autoroute entre deux cérémonies, pour finir par arriver au Marriott ou Hampton Inn de la soirée vers disons 2300h juste au moment où le room service prend fin, aussi vous voilà à supplier Fox News de vous prendre dans leur caisse pour trouver un restaurant encore ouvert, puis une heure au bar de l'hôtel à tenter de vous vider la tête pour vous pieuter à 0130h et vous lever à 0600h et tout recommencer. En général une plume de base reste quatre à six jours, puis on rentre chez soi sur un brancard et votre rédac' chef envoie de la chair fraîche. Les techs des chaînes, qui sont des vieux de la vieille rompus à la Piste, sont là durant plusieurs mois d'affilée. Dans le personnel de McCain2000, tout le monde bosse à temps plein depuis Labor Day i, et même les jeunes ont l'air de zombies. Seul McCain paraît épanoui. Il a 63 ans et embarque à bord de l'Express tous les matins pratiquement en dansant le french cancan. C'est une source, soit d'inspiration soit d'effroi.

Et maintenant un coup d'œil rapide en coulisses sur tout ce qui se passe dans F1 à 1330h. Quelques journalistes sont avachis ou assoupis, bouche bée, agités de spasmes, leur pardessus en guise d'oreiller. Les

techs de CBS et NBC sont dans leur coin habituel, sur les canapés à l'avant du bus, leurs caméras, leurs perches, leurs micros, leurs caisses de pellicules et leurs grosses Duracell empilés tout autour d'eux, à discuter d'obscurs humoristes du début des années 1970 en s'échangeant des badges presse du New Hampshire, de l'Iowa et du Delaware, badges laminés que l'on porte autour du cou au bout d'une cordelette en nylon et qui visiblement ont de la valeur pour les collectionneurs. Jim C., qui ressemble à un Elliott Gould en manque de sommeil chronique, regarde lui aussi la sacoche en cuir de Travis, portée à l'épaule, se balancer tel un métronome, tandis que Travis, lui, s'appuie au rail de sécurité et pique un somme. Tous les canapés et les sièges rembourrés sont tournés vers l'intérieur, perpendiculaires à la largeur de F1, au lieu d'être orientés vers l'avant comme dans un bus ordinaire. Du coup les jambes de tout le monde sont toujours dans le passage, mais l'anxiété sociale habituelle à l'idée de frôlements de jambe durant un trajet est totalement absente, car personne n'y peut rien et tout le monde est trop fatigué pour s'en soucier. Derrière chaque ensemble de canapés sont installées de petites tables blanches en plastique avec porte-gobelets moulés et grilles d'AC qui marchent si on arrive à convaincre Jay d'allumer le générateur (ce qu'il fait à moins de manquer d'essence) ; et à la table du côté gauche se trouvent deux plumes et deux directeurs de prod, et l'une des plumes est Alison Mitchell, *la grande* Alison Mitchell, l'œil quotidien du *NY Times* sur McCain, une journaliste de grande qualité mais pas (ce qui est rafraîchissant) l'un des Douze Singes, une dame toute fine, calme et aimable, d'environ 45 ans, qui porte des collants sombres, des bottes pointues, un pull en crochet noir apparemment fait main, et qui arbore une expression constante de perplexité inquiète, comme si la vie était une longue demande d'éclaircissements. Alison Mitchell est d'ordinaire une habituée du Franc-Parler Express mais elle a une *deadline* serrée à 1500h aujourd'hui et utilise le réseau de F1 qui est de meilleure qualité pour sortir son texte sur son PowerBook Apple. (Même de l'extérieur du bus il est facile de dire qui bosse sur son ordi portable à un moment donné, car le store est toujours baissé dans ce cas pour éviter l'éclat du jour, cette grande némésis de tous les journalistes à ordinateur portable.) Un producteur d'ABC en face de A. Mitchell essaie de régler un problème de carte de crédit au téléphone avec un portable tout à fait distinctif, pas de casque mais une

oreillette et un minuscule machin podulaire qu'il tient à deux doigts pour parler devant sa bouche, gadget qui réussit l'exploit de lui donner l'air simultanément sourd et schizophrène. Les occupants des deux sièges derrière la table lisent *USA Today* (et cela peut être digne d'être relevé – le seul quotidien que chaque membre de la presse nationale en campagne lit est, croyez-le ou pas, *USA Today*, qui apparaît comme par magie noire sous la porte de la chambre d'hôtel de chacun avec la note de check-out express, et ce gratuitement, et les médias sont aussi sensibles que tout un chacun à la promo maligne). Le pot d'échappement du car télé local se fait plus bruyant à mesure qu'on avance vers le fond. Aux deux tiers environ de l'allée centrale se trouve un coin équipé d'un réfrigérateur et d'un minibar (lequel était incroyablement bien achalandé dans la Marloumobile d'hier mais est totalement vide dans F1) et des toilettes à la porte capricieuse. Il y a aussi un petit comptoir plein de boîtes de donuts Krispy Kreme et un évier dont personne n'utilise jamais l'eau (pour ce qui s'avère être de bonnes raisons). Les Krispy Kreme sont l'équivalent dans le Sud profond des Dunkin' Donuts, on en trouve partout, bon marché, super, géniaux dans le genre mais-pourquoi-je-mange-un-dessert-pour-le-petit-déj', et ils constituent la pierre angulaire de ce que Jim C. appelle le Régime Campagne.

Derrière les zones digestives du bus il y a un autre espace *lounge*, qui dans l'Express tient lieu de salon presse pour McCain mais qui, à bord de Foutaises 1, se résume à une table elliptique de plastique beige bordée par un canapé pour lequel elle est juste un peu trop haute, plus un fax et des tas de prises, et toute cette zone est dénommée par les Attachés de Presse le PPEF (= Palace Presse de l'Extrême Fond). À cet instant précis, l'assistante personnelle de Mrs McCain sur la Piste, Wendy – qui porte des lentilles de contact bleu électrique, a des cheveux blonds tout raides, un maquillage, des accessoires et une French manucure impeccables, et qu'on ne pourrait sans doute mieux décrire que comme une petite jeune dame à l'air fort républicain, vraiment – est assise à la table beige, en train de boire de la soupe dans une grande tasse en polystyrène tout en jouant du téléphone portable pour essayer de trouver un endroit où, dans le centre de Charleston, Mrs McCain pourrait se faire faire les ongles. Les trois murs du PPEF sont tapissés de miroirs, écho troublant du bus réfléchissant d'hier (sauf qu'ici les miroirs sont sertis d'étranges petites

silhouettes blanches fantomatiques, en guise de décorations, semble-t-il), de sorte que l'on peut voir non seulement les reflets de tout le monde mais des tas de reflets multi-anglés de ces reflets-là, et cela, ajouté à tous les cahots et à-coups, incite tout le monde à rester à l'avant en dépit de la mine d'équipements du PPEF. Pourquoi Wendy organise la manucure de sa patronne dans Foutaises 1, ça n'est pas clair, mais l'attention rigoureuse portée par Mrs McC. à la tenue et à l'entretien de sa personne est déjà une petite légende parmi le groupe de presse, et certains des techs ont émis l'hypothèse que des trucs tels que la manucure et la coiffure, sans parler de l'attachement quasi siamois qu'elle voue à Ms Lisa Graham Keegan (inspectrice de l'Éducation dans l'Arizona et qui soi-disant voyage aux côtés du sénateur en tant que « Conseillère sur des Questions qui Affectent l'Éducation » mais est manifestement de la partie plutôt parce qu'elle est l'amie et la confidente de Cindy McCain et la seule personne en présence de qui Mrs McC. n'a pas l'air d'une biche prise dans des phares superpuissants) sont tout ce qui permet à cette personne extrêmement fragile de tenir le coup sur la Piste, où elle se doit d'être aux côtés de McCain, sous la chaleur étouffante des projecteurs, à chaque discours, RP, conf de presse, en fixant gaiement le vide à mi-distance, tandis que son époux s'adresse aux foules et aux objectifs – de fait, certains des techs de chaînes câblées débattent sans relâche de ce que Cindy McCain regarde vraiment quand elle est plantée sur scène au vu et au su de tous mais sans jamais rien avoir à dire... bref, quoi qu'il en soit, tout le monde comprend et respecte l'immense pression pesant sur Wendy qui doit aider Mrs McC. à tenir le coup, et personne ne se moque d'elle quand son stress monte et monte car il devient évident qu'il existe un terme idiomatique spécial du Sud pour manucure et qu'elle l'ignore, car les gens qu'elle a au bout du fil n'ont pas la moindre idée de ce qu'elle entend par « manucure ». Dans le fond, aussi, pile en face de Wendy, se trouve un type ridiculement beau en col roulé de coton vert, photographe pour Reuters, assis, inconsolable, dans un nid enchevêtré de câbles branchés dans à peu près tout ce que le PPEF compte comme prises ; il a des photos numériques du discours de Columbia dans son ordinateur portable Toshiba, et son téléphone est branché sur secteur et sur l'ordi (lui-même branché sur secteur) et il essaie d'envoyer les photos via une espèce de messagerie bizarre intra-Reuters, sauf que l'ordinateur a

décidé qu'il n'aime plus son téléphone (« aimer » = son terme à lui) et il n'arrive pas à les charger.

Si tout cela paraît totalement statique et terne, au fait, comprenez qu'il s'agit d'un aperçu de bonne foi de la réalité de la vie des médias sur la Piste, laquelle consiste en grande partie en déambulations dans Foutaises 1 pour tuer le temps, alors que vous attendez le petit regard entendu de Travis signifiant qu'il tient de son supérieur immédiat, Todd (28 ans, si clairement un ancien de Harvard que je ne me suis jamais donné la peine de demander), qu'au prochain arrêt on vous fera monter parmi les gros poissons à bord de l'Express où vous serez assis, écrasé et paralysé, sur le canapé rouge réservé à la presse et bourré à craquer, à écouter John S. McCain et Mike Murphy répondre aux questions des Douze Singes, à étudier en gros plan McCain et sa façon d'étendre les jambes en croisant les chevilles, de suçoter d'un air absent sa prémolaire droite et de faire tourner son café dans sa tasse McCain2000.com, à essayer de pénétrer la boîte la plus secrète, celle de ses pensées relatives aux énormes espoirs et enthousiasmes qu'il génère autant dans la presse que chez les électeurs... ce dont il convient de vous dire dès le départ que ça n'arrive ni ne peut arriver, cette pénétration, pour deux raisons. La moins importante (1), c'est que, quand on finit par vous faire monter dans le salon du Franc-Parler vous découvrez que la plupart des questions que les Douze Singes posent ici, à l'arrière, sont tout simplement trop insignifiantes et évidentes pour que McCain perde son temps à y répondre, il laisse Mike Murphy s'en charger, et Murphy est si drôle et pince-sans-rire et il sait se moquer avec une si délicieuse cruauté des 12S –

SINGE : Si, disons, vous gagnez ici, en Caroline du Sud, qu'est-ce que vous ferez alors ?

MURPHY : On prendra l'avion pour le Michigan.

SINGE : Et dans l'hypothèse où, disons, vous perdriez ici en Caroline du Sud ?

MURPHY : On prendra l'avion pour le Michigan, en cas de victoire comme en cas de défaite.

SINGE : Pourriez-vous peut-être expliquer pourquoi ?

MURPHY : Parce que l'avion est déjà payé.

SINGE : Je crois que ce qu'il veut dire c'est : pouvez-vous expliquer pourquoi spécifiquement le Michigan ?

MURPHY : Parce que c'est la prochaine primaire.

SINGE : Je crois que ce qu'on essaie de vous faire préciser, si vous le voulez bien, Mike, c'est : quel sera votre objectif dans le Michigan ?

MURPHY : De récolter tout un tas de votes. Ça fait partie de notre stratégie secrète pour remporter la nomination.

– que souvent il est même dur de remarquer la présence de McCain, ou les réactions de son visage ou de ses pieds, car quasiment toute votre concentration est mobilisée pour ne pas vous mettre à glousser comme un taré à cause de Murphy et de la façon dont les 12S opinent sombrement et notent tout ce qu'il dit dans leurs carnets sténographiques identiques. La raison majeure et plus intéressante (2), c'est que c'est aussi la semaine durant laquelle le statut d'anticandidat de John S. McCain menace de se dissoudre sous nos regards à tous, ou presque, McCain devient de plus en plus opaque et paradoxal et, à certains égards, impossible à distinguer, en tant qu'entité, de l'Arbuste et de l'establishment du parti républicain contre lesquels il s'était défini et avait brillé dans le New Hampshire, ce qui bien sûr est toute une histoire en soi.

Ce qui est périlleux avec la porte des W-C de Foutaises 1, c'est qu'elle s'ouvre et se ferme latéralement, glissant avec un *whoosh* à la Star Trek dès qu'on frôle le bouton PORTE situé juste à l'entrée – c.-à-d., vous entrez, appuyez légèrement sur PORTE pour fermer, faites vos petites affaires, appuyez légèrement sur PORTE pour ouvrir : simple – sauf que le bouton PORTE est placé à quelques centimètres seulement de l'épaule de n'importe quel journaliste de sexe masculin debout devant la cuvette, laquelle est dépourvue de poignées ou de rails ou de quoi que ce soit à quoi (pour ainsi dire) s'accrocher, et le moindre cahot ou glissement vers la gauche projette ladite épaule contre ledit bouton – et rappelez-vous que c'est un bus qui roule – ouvrant la porte dans un *whoosh* tandis que vous êtes là à faire vos petites affaires, en conséquence de quoi vous vous tournez brusquement pour essayer de presser le bouton afin de refermer la porte alors que vous êtes *in medias res* et c'est manifestement trop horrible pour être détaillé, le résultant étant qu'au 9 février, la grande règle tacite parmi les habitués de Foutaises 1, c'est que quand un homme se lève et arrive aux deux tiers du bus pour aller aux toilettes, tous ceux qui sont dans

le fond dégagent de la zone et s'assurent qu'ils ne sont pas en ligne de mire de la porte ; et ce qui permet de savoir qu'un journaliste est du coin ou vient d'arriver sur la Piste et que c'est sa première fois à bord de Foutaises 1, c'est le léger cri étranglé qu'on entend toujours quand il est au petit coin et que la porte glisse en faisant *whoosh*, et généralement le vieux de la vieille du *Charleston Post and Courier* sourit et brame : « Bienvenue dans la politique nationale ! » tandis que le nouveau s'acharne sur le bouton, et Jay le chauffeur klaxonne gentiment du talon de la main, en liesse, s'amusant comme il le peut durant ces TT longs et en général abrutissants.

En repartant vers l'avant de Foutaises 1 à tribord, il n'y a pas d'ordinateurs portables ouverts, peu de stores sont baissés, les vitres les plus propres se trouvent juste après le frigo et, à l'extérieur, même si le soleil doit être là-haut, quelque part, le paysage de février manque de lumière. La campagne au cœur de la Caroline du Sud a l'air cramée, lynchée, les cieux sont de la couleur d'un acier de médiocre facture, la terre n'est que mottes mortes et barbon de Virginie fané, petits chênes et pins penchés à divers angles, et on entend presque les moustiques respirer dans les poches d'œufs où ils attendent le printemps. L'hiver, ici, est à la fois froid et moite, et Jay finit par alterner chauffage et AC vu que diverses personnes se plaignent d'avoir froid ou chaud. Des choux palmistes clairsemés se mélangent aux pins comme on descend vers le sud, et le mélange de conifères et de palmiers est dissonant, façon mauvais rêve. Un certain pourcentage des arbres qu'on croise sont morts, infestés de kudzu et d'une mousse espagnole particulière qui ressemble à des bouloches de sèche-linge dantesques. Des camions à dix-huit roues et d'étranges pick-up très hauts sont la seule compagnie des bus, et les pick-up sont tous rouillés, équipés de porte-fusils et ornés d'autocollants de droite ; quelques-uns klaxonnent en signe de soutien. Les fenêtres de F1 sont assez hautes pour donner sur les cabines des conducteurs des gros semi-remorques. L'autoroute, elle, est incolore, ses bords paraissent avoir été mâchés, elle est parsemée d'ordures, le terre-plein central n'est qu'herbe fanée, zébrée d'une quantité phénoménale de traces de pneus et de dérapages qui strient la terre sur plusieurs vingtaines de kilomètres, comme un souvenir du plus grand carambolage de toute l'histoire de la I-26. Tout semble mort et mécontent de ce sort. Les oiseaux volent en rond sans avoir nulle part où aller. On voit aussi des

arbres étranges, lumineux, à l'écorce lisse, qui pourraient bien être des pacaniers ; personne n'a l'air de savoir. Les techs baissent leurs stores même s'ils n'ont pas d'ordinateurs portables. Ça se voit que ça doit être flippant ici, l'été, mousse humide, vapeurs de marécages, chiens aux côtes saillantes, tout le monde en nage sous sa casquette. Aucun des journalistes ne regarde jamais par la fenêtre apparemment. Ils sont tous constamment en mouvement. Les lieux ne sont jamais évoqués qu'au téléphone : les journalistes et les directeurs de prod sont tout le temps pendus à leur portable à essayer de joindre celui de quelqu'un d'autre en disant « En Caroline du Sud ! Et toi t'es où ? » L'autre constante de la plupart de ces appels à bord d'un bus en marche est « Je t'entends plus, et toi, tu m'entends ? Tu préfères que je te rappelle ? » Un signe distinctif des directeurs de prod, c'est qu'ils tirent l'antenne de leur téléphone en entier avec leurs dents ; les journalistes, eux, utilisent leurs doigts, ou alors ils ont un casque, grâce auquel ils parlent en tapant.

Là maintenant, de fait, la plupart des gens à tribord sont au téléphone. Il y en a des noirs et des gris mat ; une dame de MSNBC a un portable rose que son fiancé lui a acheté chez Hammacher Schlemmer. Certains sont miniaturisés au point que le micro dépasse à peine le lobe de l'utilisateur et on se demande comment on arrive à les entendre. Il y a des casques de toutes les marques, de toutes les couleurs, certains sans antenne, plus les kits mains-libres et micro-pendulaire-podulaire susmentionnés. Il y a aussi des pagers, des bipeurs, des bipeurs vibreurs, des pagers à messagerie vocale dont les puces donnent à toutes les voix un écho désespéré, et des Palm Pilots qui affichent les gros titres de CNN, ainsi que des messages textuels transcrits par les répondeurs à distance avec numéro d'appel en 1-800, dont tous les 27 journalistes à bord du F1 disposent (des répondeurs à distance avec numéro d'appel en 1-800), et souvent ils tuent le temps en comparant leurs mérites respectifs et en échangeant des anecdotes marrantes à leur propos. Un tas de portables ont une sonnerie personnalisée, ce qui, dans un espace confiné avec autant de téléphones, fait sans doute sens. Il y a une *Twinkle Twinkle Little Star*, une *Hail Hail the Gang's All Here*, une qui joue l'ouverture de la *Symphonie n° 5 op. 67* de Beethoven dans une étrange mesure à $\frac{3}{4}$ accélérée, etc. Le seul cheveu dans la soupe ici c'est qu'un photographe de *US News and W.R.*, une plume de l'agence de presse

Copley et une productrice de CNN tout en jambes qui porte tout le temps des collants rouges et un chouchou ont la même sonnerie « Ouverture *Guillaume Tell* », ce qui cause toujours une certaine confusion et une ruée à trois sur les portables quand une « Ouverture *Guillaume Tell* » se met à jouer durant un trajet. Les techs des chaînes, eux, ont des sonneries normales.

Jay, le chauffeur officiel de Foutaises 1 et l'un des deux seuls réguliers à bord à ne pas posséder de téléphone portable (il emprunte le gros Nokia gris de Travis quand il doit appeler l'un des autres conducteurs, ce qui arrive souvent parce que, Jay est le premier à l'admettre, il est un peu faiblard question navigation routière), transporte un petit attaché-case plein de CD et, sur les TT longs, il les écoute sur un discman Sony avec un gros casque rembourré de qualité professionnelle (ce qui, en vérité, pourrait bien être illégal), mais Jay refuse de dire ouvertement à *Rolling Stone* quelle musique il écoute. John S. McCain, lui, préfère, dit-on, les classiques des années 1960, et il serait au moins capable de supporter Fatboy Slim, ce qui semble témoigner en effet de sa largesse d'esprit. La seule autre personne à écouter avec un casque est un 12S qui essaie d'apprendre le cantonais de base et qui, dès qu'il quitte l'Express, va s'asseoir au fond du F1, à bâbord, avec ses cassettes de cantonais puis répète des salves de crissements impénétrables, encore et encore, d'une voix que son casque l'empêche de réguler correctement, et ce type a souvent beaucoup de place pour lui tout seul. Travis, de nouveau réveillé et en contact cellulaire avec Todd, devant dans l'Express, est en position précaire, comme d'habitude, assis tout au bout d'un siège occupé par un British plus âgé, échevelé et un peu fou, qui travaille pour *The Economist* et aime discourir sur comment le public britannique est absolument énamouré de John McCain et tout le phénomène McCain conservateur populiste, et il a tendance à ennuyer tout le monde à mort mais est quand même populaire car il est incroyablement doué pour chouraver des plats chauds aux buffets et qu'il est partageur. La plume du *Miami Herald*, à côté d'eux, réorganise les fonctions du carnet d'adresses de son Palm Pilot en pressant de minuscules touches à l'aide de ce qui ressemble à un minuscule touilleur noir. Une anecdote est aussi en train d'être racontée par une dame merveilleusement caustique et drôle, une Libanaise d'Australie (longue histoire) qui écrit pour le *Boston Globe*, boit un lait de soja goût vanille

et raconte à Alison Mitchell et au directeur de prod d'ABC au téléphone intra-auriculaire, assis de l'autre côté de l'allée, qu'apparemment, la veille, à l'hôtel Radisson de North Augusta, elle a fait son check-in, est montée dans sa chambre et l'a trouvée déjà occupée par un homme nu – « Nu comme un ver. En tenue d'Adam. À poil » – avec juste une serviette sur son intimité – « et pas une grande, hein, c'est moi qui vous le dis », renvoyant (comme Alison M. a plus tard affirmé l'avoir compris) à la serviette.

Les seuls habitués du F1 dont on n'a pas parlé sont à la table de travail à tribord qui est juste au bout du canapé bondé, derrière la bande de techs à l'avant. Il s'agit de l'envoyé spécial de CNN Jonathan Karl et du producteur de CNN Jim McManus (qui ont tous les deux l'air d'avoir 11 ans) et de leur preneur de son, et ils font quelque chose d'assez intéressant pour justifier qu'on s'attarde en équilibre précaire pour les observer en ignorant le type un peu fou de *The Economist* et ses raclements de gorge irrités à force de voir le fond de pantalon sale d'autrui se balancer dans l'allée juste sous son nez. Le preneur de son de CNN (Mark A., 29 ans, d'Atlanta et, après Jay, le plus grand type de la Piste, c'est vertigineux de lui parler, il est capable de brandir une perche pile au-dessus de la tête de McCain même du fin fond de la mêlée la plus dense) a sorti d'une boîte au rembourrage complexe un banc de montage vidéo Sony SX (32 000 \$ dans le commerce), l'a branché à un casque ainsi qu'au téléphone portable et à l'ordinateur Dell Latitudes de Jonathan Karl, et tous trois visionnent le discours du matin à l'Institut de droit pénal de Caroline du Sud, en essayant de repérer le moment où, d'après les notes de Jonathan Karl, McCain a dit quelque chose comme « Nonobstant la façon dont le gouverneur Bush et ses porte-parole ont déformé ma position sur la peine de mort... ». Un chronomètre digital sous l'écran treize pouces du SX décompte le temps au millième de seconde, ce qui est hypnotique à regarder quand ils font une Avance Rapide, et Mark A. écoute ce qui doit être une bouillie AR invraisemblable au casque, attendant de dire à Karl de faire pause quand il arrivera à ce que McManus définit comme le « cri de guerre » du discours, que le QG de CNN veut récupérer immédiatement pour le juxtaposer à un truc méchant que l'Arbuste aurait balancé sur McCain ce matin dans le Michigan afin de monter un scoop sur toute la grande Négativité de la campagne aujourd'hui.

Belle opportunité de se montrer cynique, ici, quant à la notion qu'ont les médias d'un « cri de guerre », tandis que l'équipe de CNN fait AR dans le discours, que Jim McManus mange son cinquième Krispy Kreme de la journée en attendant le signal de Mark A., que Jonathan Karl nettoie ses lunettes sur sa cravate, que Mark A. est penché en avant les yeux fermés, en pleine concentration auditive ; et pile derrière l'épaule massive de Mark, au fond du canapé à bâbord, le caméraman de NBC, Jim C., qui a une vilaine Grippe de Campagne, verse une nouvelle dose de teinture de baie de sureau dans une bouteille d'eau, avec une expression soigneusement stoïque car le remède au sureau lui a été donné par sa femme, qui se trouve être la productrice de l'équipe NBC et est installée juste en face sur le canapé à tribord, d'où elle ne le quitte pas des yeux pour s'assurer qu'il le boit, et ce sera marrant d'écouter les blagues de Jim C. sur le sureau plus tard, quand elle ne sera plus là. Remarque cynique : le fait que John McCain dans le discours de ce matin a plusieurs fois évoqué la « pauvreté morale » de l'Amérique, une « perte de tout scrupule » qu'il met sur le compte de « l'assaut incessant de divertissements violents qui ont perdu le nord, moralement parlant, et ont sacrifié à la cupidité » (McCain a tendance à s'emmêler les pinceaux métaphoriques quand il s'emporte) et a produit des bruits de bouche qui ressemblaient pas mal à des propositions en faveur d'une éventuelle régulation fédérale de toute l'industrie du divertissement US, ce qui aurait des implications constitutionnelles hasardeuses pour dire le moins – cela n'a pas d'intérêt immédiat pour CNN. Pas plus qu'ils ne traquent le passage à vous hérissier le poil où McCain a déclaré que notre prochain Président devrait être considéré comme le « Commandant en chef de la guerre contre la drogue » avec l'autorité d'envoyer de l'argent et (aurait-on dit) des troupes, si nécessaire, dans les « nations qui semblent avoir besoin d'aide pour assurer le contrôle des exportations de ces poisons qui menacent nos enfants ». Quand on considère que le contrôle étatique des médias est l'un des grands méchants points par quoi on distingue les démocraties libérales des régimes répressifs, et qu'envoyer des troupes pour « assister » des nations souveraines dans leur politique intérieure a causé les plus grands ratés américains de cette dernière moitié de siècle, voilà quelles parties du discours de McCain sont les « cris de guerre » dont un électorat démocratique mûr pourrait vouloir entendre parler aux

informations. Mais on s'en fiche, manifestement, et du coup les chaînes aussi. De fait, on peut avancer que l'une des raisons majeures pour lesquelles tant de jeunes indépendants et démocrates sont excités par McCain, c'est que les médias couvrant la campagne se concentrent avant tout sur le franc-parler fougueux de McCain et fort peu sur les trucs de droite parfois extrêmement flippants que ce franc-parler le pousse à sortir... mais qu'importe, parce que ce qui est vraiment passionnant à la table bâbord du F1, là maintenant, c'est ce qui se passe sur le visage de McCain à l'écran du Sony SX quand ils avancent-rapide pour sauter les points spécifiques ennuyeux du discours. McCain a les cheveux blancs (prématurément, à cause de Hoa Lo), des sourcils sombres, un cuir chevelu rose qui pointe sous quelque chose qui n'est pas à proprement parler un rabat de mèche, de plutôt bonnes joues, et en avance rapide analogique de base, on s'attendrait à ce que son visage ait l'air rigolo, un peu comme tout un chacun, sur pellicule, a l'air spasmodique et rigolo en situation d'AR. Mais l'enregistrement de CNN ainsi que le matériel de montage sont numériques, du coup ce qui se passe en AR, c'est que le plan rapproché sur les épaules de McCain sur fond des huit bandes du grand drapeau n'accélère pas de façon rigolote mais se contente plutôt d'exploser en une myriade de petits cubes et carrés digitaux, et ces petits bouts tressautent follement, avancent, reculent, s'effondrent, tournoient et se réarrangent à une allure AR folle, et l'image qui en résulte semble sortie de la pire expérience de drogue de tous les temps, un Rubik's Cube physiognomonique constitué de carrés et de cubes qui volent dans tous les sens et changent de forme et parfois semblent sur le point de devenir un visage humain sans jamais vraiment y parvenir sur l'écran qui défile à toute vitesse.

ET PUIS QUI S'EN SOUCIE DE QUI S'EN SOUCIE

Il est dur de trouver de bonnes réponses à la question de savoir pourquoi les Jeunes Électeurs sont si peu intéressés par la politique. Probablement parce qu'il est quasi impossible d'inciter quelqu'un à réfléchir longuement aux raisons pour lesquelles il ne s'intéresse pas à quelque chose. L'ennui lui-même empêche le questionnement ; le fait de l'éprouver suffit. Sans doute l'une des raisons, cela dit, est que la

politique n'est pas cool. Ou disons plutôt que les gens cool, intéressants, vivants ne semblent pas être ceux que le processus politique attire. Repensez au genre de gosses au lycée qui aimaient se présenter aux élections du bureau des élèves : binoclards studieux, tirés à quatre épingles, obséquieux vis-à-vis de l'autorité, tristement ambitieux. Piaffant de jouer le Jeu. Le genre de gamins que les autres gosses auraient envie de dégommer si ça ne semblait pas si vain, siterne. Et maintenant, considérez certaines des versions adultes de l'an 2000 de ces gars-là : Al Gore, on ne peut mieux décrit par le preneur de son de CNN, Mark A., comme un individu « d'apparence étonnamment vivante » ; Steve Forbes, avec son front moite et son gloussement timbré ; G.W. Bush, avec son rictus patricien et sa langue de bois estropiée ; même Clinton en personne, avec son gros visage rougeaud faussement amical et ses « Je ressens votre douleur ». Des hommes qui ne ressemblent même pas assez à des êtres humains pour qu'on les déteste – ce qu'on éprouve quand ils entrent dans notre champ de vision n'est qu'un écrasant manque d'intérêt, une espèce de décrochage en profondeur qui est souvent une défense contre la douleur. Contre la tristesse. De fait, la raison la plus probable pour laquelle si peu d'entre nous nous soucions de politique, c'est que les politiciens modernes nous attristent, nous blessent profondément de diverses façons qui demeurent difficiles à nommer, et encore plus à évoquer. C'est bien plus facile de lever les yeux au ciel et de s'en foutre. Vous n'avez probablement même pas envie d'entendre parler de tout ça.

L'une des raisons pour lesquelles beaucoup des journalistes sur la Piste apprécient John McCain, c'est tout bonnement parce que c'est un type cool. Pas un nerd. À la fac, Clinton était au bureau des élèves et dans la fanfare, tandis que McCain était un sportif accompli et un trublion dont les talents de fêtard et de queutard sont encore évoqués avec admiration par ses ex-camarades, un gars qui a fini parmi les derniers de sa promotion à Annapolis, s'est attiré des ennuis pour avoir volé trop bas en avion, sectionné des câbles électriques, s'être constamment crashé et, grosso modo, pour avoir été cool. À 63 ans, il est spirituel, malin, il se moque de lui-même et de sa femme et de son équipe et d'autres politiciens sur la Piste, et il taquine la presse et la vanne d'une manière que les journalistes ne lui reprochent jamais car c'est le genre de truc qui vous laisse penser que ce type très cool, très

important vous a remarqué et vous aime assez pour vous asticoter un peu. Parfois il vous fait un clin d'œil sans raison. Si tout ça n'a l'air de rien, rappelez-vous que ces reporters pro doivent passer beaucoup de temps auprès des hommes politiques et que la plupart sont pénibles à côtoyer. Comme une plume nationale l'a dit à *Rolling Stone* et à un autre non-pro, « si vous voyiez comment les autres candidats se comportent, vous seriez bien plus impressionnés par [McCain]. La différence, c'est que lui, il agit à peu près pareil qu'un véritable être humain ». Et la presse reconnaissante de la Piste diffuse – peut-être en l'exagérant – l'humanité de McCain à son énorme public, l'électorat, qui à son tour semble au paroxysme de la reconnaissance d'avoir un candidat à l'élection présidentielle « à peu près pareil qu'un véritable être humain », au point qu'on est contraint et forcé de s'arrêter pour réfléchir à ce besoin dévorant qu'ont les électeurs de trouver un minimum d'authenticité aux hommes qui prétendent les « mener » et les « inspirer ».

Il y a, bien sûr, des groupes de Jeunes Électeurs qui sont vraiment, vraiment accros à la politique moderne. L'extrême droite chrétienne de Rowdy Ralph Reed d'une part, et de l'autre côté du spectre, ACT UP, les hommes sensibles et les femmes en colère de la gauche politiquement correcte. C'est intéressant, cela dit, de constater que ce qui procure à ces groupuscules marginaux un pouvoir si disproportionné, c'est tout simplement le fait que la majorité des Jeunes Électeurs plus modérés échouent à se bouger les fesses pour aller voter. Comme on l'a tous appris en cours d'éducation civique au collège : si je vote et pas toi, ma voix compte double. Et ça ne bénéficie pas juste aux marges – le fait est que des establishments très puissants ont aussi avantage à ce que la plupart des jeunes haïssent la politique et ne votent pas. Cela mérite également d'y réfléchir, si tant est que vous puissiez supporter de le faire.

Il y a un autre truc que John McCain dit à l'envi. Il se débrouille pour conclure chaque discours et RP avec, du coup les journalistes des bus l'entendent une bonne 100aine de fois cette semaine. Il marque toujours une pause d'une seconde, pour ménager son effet, puis déclare : « Je vais vous dire une chose. J'ai peut-être tenu des propos ici, aujourd'hui, avec lesquels vous n'êtes pas d'accord, et j'ai peut-être dit d'autres choses avec lesquelles, je l'espère, vous êtes d'accord. Mais je vous dirai. Toujours. La vérité. » C'est le point d'orgue de McCain,

son dernier accord résonnant à la six-cordes, pourrait-on dire. Et il faut voir l'ovation frénétique que le public lui accorde toujours. Pourtant on ne peut s'empêcher de s'interroger. Pourquoi ces foules de Detroit à Charleston applaudissent-elles à tout rompre à la simple promesse qu'on ne leur mentira pas ?

Eh bien, c'est évident. Quand McCain le dit, les gens ne l'applaudissent pas tant lui que l'agréable sentiment que c'est de le croire. Ils applaudissent au desserrement de ce nœud étrange dans le ventre électoral. Le CV de McCain et son franc-parler, en d'autres termes, ne promettent pas de comprendre la peine des électeurs, mais de la soulager. Parce qu'on nous a menti encore et encore, et que ça fait mal. Au bout du compte, c'est aussi simple que ça : ça fait mal. On l'apprend vers, genre, l'âge de 4 ans – c'est le premier argument que nous donnent les adultes pour expliquer pourquoi c'est mal de mentir (« Et toi, tu dirais quoi si... ? »). Et la leçon se confirme au fil des ans, de première main : oui, ça craint quand on nous ment – ça nous diminue, ça nie le respect que nous avons pour nous-mêmes, pour celui qui ment, pour le monde entier. Surtout si les mensonges sont chroniques, systémiques, et si l'expérience semble enseigner que tout ce qu'on est censé croire n'est en réalité qu'un jeu basé sur les mensonges. Les Jeunes Électeurs ont bien retenu la leçon, ils la connaissent sur le bout des doigts. Peut-être que vous n'avez pas de souvenirs précis du Vietnam ni du Watergate, mais je parie que vous vous souvenez de « Pas de nouveaux impôts », et « Pas au courant » et « Pas eu connaissance directement d'une quelconque irrégularité à ce stade » et « Pas avalé » et « Pas couché avec cette Ms Lewinsky », etc. C'est dur de croire que les « serviteurs de l'État » en herbe parmi lesquels on nous force à choisir sont tous des faux jetons qui en vrai ne se soucient que de leur bien-être et de leur bifteck et qui n'hésitent pas à mentir si outrageusement, sans même ciller, que vous savez qu'ils nous prennent forcément pour des imbéciles. Alors, qui ne se détournerait pas en bâillant, préférant l'apathie et le cynisme à cette douleur que l'on éprouve face au mépris ? Et qui n'aurait pas envie de se plier en quatre pour un homme politique qui paraît vraiment s'adresser à nous comme à des personnes, des adultes intelligents dignes de respect ? Un politicien qui d'un seul coup surgit à la télé comme candidat franchement improbable et déclare que Washington est paralysé, que tout le monde y est corrompu et que la seule façon

de réellement « rendre le gouvernement au peuple », comme tous les autres candidats prétendent vouloir le faire, est d'interdire par la loi les énormes contributions politiques non déclarées des entreprises, des lobbies et des comités d'action politique... vérités évidentes et connues de tous, mais qu'aucun homme politique, jamais, n'a eu les tripes d'asséner. Qui n'applaudirait pas en entendant des trucs pareils, surtout venant d'un type dont on sait qu'il a choisi de rester dans une boîte sombre durant quatre ans plutôt que de transgresser un code ? Même en l'an 2000 après J-C, qui de nous est cynique au point de ne pas garder un bon vieil espoir américain bien cucul tout au fond de son cœur, endormi comme l'ardeur d'une vieille fille, pas mort mais attendant de rencontrer « le bon » ? Le fait que John S. McCain III se soit opposé à ce que la date anniversaire de la naissance de Martin Luther King devienne un jour férié en Arizona, ou qu'il pense que la déforestation est une bonne chose pour l'Amérique, ou qu'il lui semble que les lois en vigueur sur les armes à feu ne sont pas cliniquement folles – tout ça compte pour du beurre auprès des foules rassemblées à l'hôtel de ville, debout, applaudissant leur propre capacité à enfin applaudir pour de vrai, putain.

Et ces foules sont-elles stupides, ou naïves, ou toutes âgées de plus de 40 ans ? Regardez bien. Et si vous croyez encore que les Jeunes Électeurs sont une génération qui a perdu la faculté – ou transcendé le désir – de croire en un homme politique, regardez attentivement les photos qu'a publiées *Time* de la liesse en Caroline du Sud et les photos câblées des Jeunes Électeurs du New Hampshire, la nuit où John McCain y a remporté l'élection.

Et puis ensuite regardez les photos du visage de McCain lui-même cette nuit-là. Il est le seul à ne pas sourire. Pourquoi ? Vous devinez ? C'est parce que désormais, il a une chance de gagner. Au début, sur PBS et C-SPAN, dans son petit van de campagne merdique avec en tout et pour tout sa femme et une paire d'assistants, il était à 3 % environ dans les sondages. Et c'est facile (ou du moins, comparativement facile) de dire la vérité quand on n'a rien à perdre. Le New Hampshire a tout changé. Les numéros du 7 fév. des trois grands magazines d'information montrent tous de belles photos du visage de McCain pile au moment où les résultats du NH sont annoncés. Ça vaut le coup de bien étudier ses yeux sur ces photos. Maintenant, il y a quelque chose à perdre ou à gagner. Maintenant, ça

se complique, la campagne, les probabilités, la stratégie ; et les complications, c'est dangereux, car la vérité, elle, est rarement compliquée. La complication relève en général d'ambivalences, de zones d'ombre, de compromis. Aux infos, le premier signe augurant cette complication nouvelle, ça a été le bottage en touche de McCain face aux questions relatives au drapeau confédéré de Caroline du Sud. C'était il a deux trois jours. À présent, tout le monde a les yeux braqués sur lui. Ne croyez pas que la presse, sur la Piste, n'ait rien à perdre dans l'histoire. Deux grandes questions se posent à propos de McCain, là, tout de suite, alors que tout le monde se lance dans deux semaines de corvée en Caroline du Sud. La plus simple, celle sur laquelle toutes les plumes et tous les cerveaux planchent sans relâche, c'est de savoir s'il va gagner. L'autre – celle que posent ces yeux sur ces photos – est difficile ne serait-ce qu'à mettre en mots.

NÉGATIVITÉ

La semaine du 7 au 13 février est présentée à *Rolling Stone* comme « vraiment naze » sur la Piste républicaine, un intervalle quasiment stupéfiant tant il est peu sexy, politiquement parlant. La semaine dernière a eu lieu le coup de tonnerre du New Hampshire ; la semaine prochaine, c'est la folle ruée vers la primaire de Caroline du Sud du 19 février dont les Douze Singes pensent à présent qu'elle peut faire ou défaire McCain comme l'Arbuste. Cette semaine-ci, ce sont les tranchées : la marée humaine, les appels aux dons, les voyages, les sondages, les stratégies, des journées épuisantes de huit meetings chacune dans le Michigan, en Géorgie, à New York et en Caroline du Sud. L'Emploi du Temps quotidien de la Presse est tapé dans une police dont la taille est passée de douze à dix. RP, Warren, Michigan, au centre culturel ukrainien. Dîner, Lincoln Day, parti républicain, comté de Saginaw. RV avec la rédaction de *Detroit News*. Conférence de presse dans Boîte Internet / Start-Up Bizarre qui Ressemble à un Labo de Meth, à Flint. Navette pour North Savannah à bord d'un charter 707 avec l'ombre d'un *Pan Am* encore lisible sur la Queue. RP à Spartanburg, SC. Vidéoconférence à Charleston à l'intention des militants pro-McCain de trois États. Débat avec le lobby des retraités. RP à North Augusta. Débat public en direct de l'université de Clemson

avec Chris Matthews de *Hardball* sur MSNBC. RP à Goose Creek. Conférence de presse à Greenville. Porte-à-porte avec les membres du Congrès Lindsey Graham et Mark Sanford et le sénateur Fred Thompson (républicain, Tennessee) et environ 300 Journalistes à Florence, Caroline du Sud. Course et essais NASCAR sur le circuit de Darlington. RP à l'Arsenal de la garde nationale, à Fort Mill. Six heures de Vol pour un Gala de collecte de fonds de Deux heures avec des militants de NYC. Le représentant du Congrès Lindsey Graham Donne un BBQ Bizarre pour un Tas d'Hommes au Regard Dur en Gilet Doudoune et Casquette de Routier à Seneca, Caroline du Sud. Séance de Dédicace à la Librairie Chapter 11 d'Atlanta. Enregistrement du *Tim Russert Show* pour CNBC. RP à Greer. Cyber-Appel-aux-Dons à Charleston. *Larry King Live* avec Larry King Qui A l'Air D'Un Encore Plus Gros Insecte Que d'Habitude. Conf de presse à Sumter. RP à Walterboro. Et ça continue. Un Krispy Kreme pour le petit déjeuner, pour déjeuner un sandwich sous Cellophane et des chips génériques, pour le dîner, qui sait. Tout le monde sauf McCain est maussade, fatigué. « On traverse peut-être une sorte de creux en terme d'excitation », concède Travis dans la réunion d'intégration à l'intention des nouvelles plumes, lundi matin...

... Jusqu'au grand glissement stratégique qui survient le jour même et prend le groupe de presse de McCain par surprise et met tout un tas de trucs en branle en vue de l'apothéose tactique théâtrale du milieu de semaine, l'Incident Chris Duren, et tout ça est politiquement très sexy et excitant à mort, bien que pas vraiment de la façon qu'on souhaiterait.

Le grand glissement stratégique débute dans la salle R & C d'un truc qui s'appelle le Riverfront Hotel dans la ville presque incroyablement sinistrée et déprimante de Flint, Michigan, où tous les journalistes de l'Express et de la Marloumobile se trouvent à 1500h le 7 février quand McCain est escorté avec le Haut Commandement de son équipe dans une suite, à l'étage. Dans la campagne des primaires il n'y a pas de coulisses plus radicales qu'une salle R & C, en général dans une salle de réception ou de réunion de troisième ordre dans un hôtel, donnant sur le hall et louée par McCain2000 (aux frais des médias, soigneusement décomptés et calculés au prorata, comme pour chaque place de bus et d'avion, comme pour les petits déjeuners continentaux avant l'Appel Bagages et même les « déjeuners

traiteurs », consistant aujourd'hui en un étrange jambon rouge vif sur du pain de mie industriel, accompagné de Fritos et d'un café qui a un goût d'eau chaude dans laquelle on aurait trempé un pastel marron, et les plumes râlent toutes contre la nourriture de McCain2000 et rapportent, mélancoliques, des rumeurs comme quoi les déjeuners presse chez Bush2000 seraient chauds et variés et servis sur de vraies assiettes par des hommes mielleux, serviette blanche au bras), afin que les journalistes devant rendre leur copie l'après-midi puissent finir leurs papiers, les envoyer et se nourrir. À Flint, la salle R & C est une salle de réception de 20 × 15 m arborant lustres au néon, moquette surchargée de motifs et huit longues tables avec fax, multiprises, chaises pliantes (rembourrées), où les journalistes peuvent s'asseoir et ouvrir leurs carnets et leurs ordinateurs et leurs bancs de montage DV et Sony SX et s'y mettre. À 1515h, chaque chaise est occupée par un producteur ou une plume s'efforçant de manger et taper et parler au téléphone en même temps, et un énorme gamin à lunettes d'origine et de statut inconnus déambule avec des Filtres lumière pour Écran d'ordinateur NoGlare™ et des blocs Huit Prises Anti-Court-Circuit Power Strip™, offrant son assistance technique à ceux dont les ordinateurs ou les portables déconnetent, et Travis et Todd et les autres Attachés de Presse distribuent des rames de communiqués de presse du jour, et toute la salle R & C bourdonne et vibre des quadruples bips de démarrage Windows, des bruits et grésillements des connexions modem, des clics multiphasés de quarante claviers et +, du crissement aigu des fax saluant New York et Atlanta et du murmure des gens qui font de même au téléphone via leur casque. Les Douze Singes ont leur propre grande table et sont assis dans un ordre hiérarchique très précis et connu d'eux seuls, chacun positionné exactement à l'identique, chevilles croisées sous son siège, carnet sténo et immense bouteille d'Évian à sa gauche.

Chacun semble très hostile à l'idée que quiconque jette un œil par-dessus son épaule pour voir à quoi il bosse.

Les membres du groupe de presse de McCain2000 sans *deadline* quotidienne – c'est-à-dire les techs, un type très jeune de l'un de ces hebdomadaires gratuits qu'on trouve dans les supermarchés de Detroit et (après avoir fait chou blanc en traînant entre les tables pour loucher par-dessus l'épaule des gens) *Rolling Stone* – sont dans le fond de la salle R & C sur une sorte d'ottomane de fortune très longue, faite de

manteaux, de bagages et d'emballages souples de matériel électronique. Même les techs des chaînes, pratiquement des maîtres zen quand il s'agit d'attendre et de tuer le temps, crèvent d'ennui durant le R & C du jour où, après avoir couru dans tous les sens pour décharger leur matos du bus dans ce quartier craignos puis construit une méridienne avec (le matos en question) là, dans le fond, ils n'ont rien à faire, sans pour autant pouvoir partir parce que leurs directeurs de prod pourraient avoir besoin d'un coup de main à tout moment pour charger un enregistrement. Ce que font les techs pour gérer leur ennui profond, c'est de se laisser aller à une apathie et une torpeur totales, de sorte qu'alignés sur l'ottomane on dirait une collection de lézards dans un vivarium à la température trop fraîche. Personne ne lit. Les pouls sont dans les 40. Le caméraman d'ABC ferme presque les yeux et pique un somme fort peu réparateur. Les techs de CBS et CNN, qui aiment les cartes, ne se donnent aujourd'hui même pas la peine d'y jouer, préférant à la place se raconter des parties mémorables du passé. Quand *Rolling Stone* rejoint les techs là dans le fond, il y a une discussion brève et plutôt aimable sur les privations et les tensions inhérentes au journalisme à *deadline* et pourquoi loucher par-dessus l'épaule des reporters quand ils tapent est un *faux pas**. Des tas de multiprises Power Strip inusitées traînent partout, et pendant un moment, les techs se paient gentiment la tronche du gamin-du-gratuit-de-Detroit, en s'amusant à brancher plein de multiprises Power Strip et à jouer à un truc qui s'appelle, prétendent-ils, la Bataille à Mort, et ils inventent les règles et de fausses anecdotes sur des parties de Bataille à Mort dans des salles R & C passées, jusqu'à ce que Jim C. finisse par expliquer qu'ils rigolent, c'est tout, et dise que le gamin (qui semble extrêmement nerveux et soucieux de bien faire) aurait intérêt à ranger toutes les multiprises.

On a mis moins d'une journée à comprendre que les techs des chaînes – dont la plupart, c'est vrai, ressemblent à et s'habillent comme des roadies vieillissants mais n'en sont pas moins pro à 100 % quand il faut couvrir une mêlée ou une RP – sont exponentiellement plus agréables à fréquenter et écouter que quiconque sur la Piste. C'est vrai que les collaborateurs et les Attachés de Presse plus jeunes de McCain sont tous très cool et relax et marrants et que règne entre eux une camaraderie très appréciable type fraternité-de-fac-prestigieuse (leur grand truc cette semaine, c'est de s'aborder et de mimer une

prise de karaté à hauteur du cou en criant « Hiiii-ya » si fort que ça agace les Douze Singes), mais leur camaraderie est exclusive, un peu comme une unité militaire qui a été au combat, et ils se montrent remarquablement prudents et réservés autour des plumes, et même en *off* ne parlent pas beaucoup d'eux ni de la campagne, ayant clairement été prévenus par le Haut Commandement d'éviter de détourner l'attention portée à leur candidat ou de laisser échapper quelque chose qui pourrait lui nuire dans la presse.

Même les techs peuvent être sur leurs gardes si on y va trop fort. Ici, au R & C de Flint, l'un des mecs du son rapporte un incident non vérifié et presque incroyable à propos d'amis techs plus âgés qui ont fumé de l'herbe dans les toilettes de l'avion de campagne du candidat d'alors, Jimmy Carter, en fév. 1976 – « Il se passait des trucs vraiment dingues à l'époque, c'était vraiment plus détendu, tu sais, que la Piste de nos jours » –, mais quand on lui demande les noms et numéros de téléphone de ces amis plus âgés (autre *faux pas** de première, expliquera Jim C. plus tard), le visage du mec du son se referme et il refuse de donner et les noms et la permission d'attribuer l'histoire, dans le carnet de RS, à quiconque de moins vague que « l'un des mecs du son », donc l'incident est évoqué ici sans avoir été vérifié, et tout le reste de la semaine ce mec du son se referme comme une huître à chaque fois qu'il voit *Rolling Stone* dans les parages, ce qui est à la fois triste et plutôt flatteur.

« ODF », comme on l'a dit plus haut, c'est du jargon pisteux pour « Opportunité de fumer », ce que (fumer), à quelques exceptions près, ne font que les techs – et beaucoup – et qui est interdit à bord des bus même si on promet d'expirer la fumée très soigneusement par la fenêtre, et donc quasiment la seule vertu des R & C, c'est que ces moments ne sont en gros qu'une longue ODF, même si ici il faut sortir dans le froid et contempler Flint et que les techs doivent demander l'autorisation de leurs directeurs de prod et leur dire exactement où ils sont. Devant la porte latérale du Riverfront, côté parking, où il fait si froid, si venteux qu'on doit fumer avec des mitaines (pratique que *Rolling Stone* ne recommande d'aucune façon), Jim C. et son ami et partenaire de longue date Frank C. détaillent nombre d'autres *faux pas** de la Piste et s'épanchent non sans compassion sur la brutalité de cette existence de reporter de campagne : toute leur vie dans les valises, à s'efforcer de ne pas froisser leurs habits ; à prier que l'hôtel

de cette nuit-là aura un room service ; à n'avoir pour unique subsistance que le Régime Campagne, en gros à base de sucre et de caféine (le diabète serait la maladie professionnelle du journalisme politique). Sans compter les *deadlines* constantes, et en plus les seuls amis des plumes sur la Piste sont aussi leurs compétiteurs, dont ils ne ratent pas un article, mais qu'ils s'efforcent de lire en cachette pour ne pas avoir l'air de manquer de confiance en eux. Quatre jeunes gens en veste par-dessus leur sweat-shirt, capuche remontée entièrement, tournent autour de la Marloumobile de la presse et se font la courte échelle pour essayer d'ouvrir les fenêtres, et nos deux anciens combattants se contentent de lever les yeux au ciel et de leur faire coucou. Le chauffeur de la Marloumobile n'est pas en vue – personne ne sait où vont les chauffeurs durant les R & C (même si des théories existent à ce propos). Il est aussi déconseillé d'essayer de fumer par grand vent en sautant sur place. En plus, disent les techs de NBC, ça ne concerne pas que les campagnes électorales : les journalistes politiques sont toujours sur la route, dans un type de boîte ou un autre, durant des semaines d'affilée, très seuls, connectés à ceux qui leur sont chers uniquement par portable et répondeur à numéros verts en 1-800. *Rolling Stone* spéculé que c'est peut-être pour cela que tout le monde, dans le groupe de presse de McCain2000, des techs aux 12S, arbore une alliance – c'est important d'avoir la sensation que quelqu'un vous attend à la maison. (Mis à part la microgestion légèrement obsessionnelle de sa santé par sa femme, Jim C. attribue à la présence de celle-ci sur la Piste la sauvegarde de sa santé mentale la plus élémentaire, sur quoi Frank C. met drolatiquement la sienne sur le compte de l'absence de sa femme à lui sur la Piste.) Aucun des techs ne fume des cigarettes à filtre. *Rolling Stone* évoque le fait de dormir à l'hôtel tous les soirs, ce que, avant que le *faux pas** ne le disqualifie en tant que source, le mec anonyme du son avait défini comme probablement le premier facteur de stress des journalistes de la campagne McCain. L'Arbuste apparemment dort dans des cinq étoiles avec des putting greens, des fontaines à nymphes gicleuses et un raccourci clavier pour appeler le masseur de l'établissement. Pas McCain 2000, qui privilégie les Marriott, Courtyard par Marriott, Hampton Inn, Signature Inn, Radisson, Holiday Inn, Embassy Suites. *Rolling Stone*, qui n'a vraiment pas l'étoffe d'un journaliste itinérant, invoque l'anonymat à vous crever l'âme des hôtels de chaîne, les

chambres d'un soir, toutes terriblement les mêmes : partout le motif floral des couvre-lits, les multiples lampes à faible intensité, les tableaux blêmes vissés aux murs, le murmure schizoïde de la ventilation, le triste tapis poilu, l'odeur de produits d'entretien étranges, les distributeurs de Kleenex au mur, le réveil téléphonique automatique, les rideaux occultants, les fenêtres qui ne s'ouvrent pas – jamais. La même télé, le même câble, la même voix qui annonce « Bienvenue à — » sur la boucle de huit secondes du menu d'accueil. L'impression que tout dans la pièce a été touché par des milliers de mains avant vous. Les bruits de la tuyauterie des voisins. RS demande s'il y a de quoi s'étonner du fait que plus de la moitié de tous les suicides US ont lieu dans des hôtels de chaîne. Jim et Frank disent que ça va, ils ont pigé. Frank lève un gant de ski en guise d'adieu, tandis que les jeunes gens du bus abandonnent enfin leur tentative et se retirent. RS fait référence au paradoxe central de l'hôtel de chaîne : une apparence d'hospitalité, sans aucun des sentiments qui y sont liés – la propreté devient stérile, la politesse du personnel une vague rebuffade. Ce terrible oxymore, « *invité* d'hôtel ». L'enfer pourrait facilement être un hôtel de chaîne. Est-ce une coïncidence si la prison de guerre de McCain était surnommée le *Hilton* de Hanoï ? Jim hausse les épaules ; Frank dit qu'on s'y fait, qu'il vaut mieux ne pas s'appesantir. Les preneurs de son et les caméramans des chaînes se font des heures sup incroyables en restant sur le terrain à couvrir une campagne durant de longues périodes. Frank C. n'a pas quitté McCain2000 depuis début janvier et ne sera pas réaffecté ailleurs avant Pâques ; l'argent gagné financera trois mois sabbatiques durant lesquels il produira des disques de rock indé, dormira jusqu'à onze heures tous les matins et n'aura pas la moindre pensée pour les hôtels ni les mêlées ni la drôle de douleur qu'on a dans les reins après une journée à subir les cahots du bus.

Lundi après-midi, le seul et unique R & C du Michigan marque aussi l'introduction de *Rolling Stone* à la Valse Cellulaire, l'une des formations naturelles les plus frappantes de la Piste. Il y a un énorme espace vide, type hall, que l'on doit traverser pour passer des issues latérales du Riverfront à la zone où se trouvent le R & C et les toilettes. On met longtemps à le franchir, une centaine de mètres, rien que des murs dallés et des plaques portant les noms tristes et prétentieux des salles de conférence / réception du Riverfront –

Chêne, Windsor –, mais là, en rentrant de l'ODF, il s'y trouve une douzaine de journalistes du R & C, chacun à 15 m de distance de son prochain, par souci d'intimité, et tous déambulent lentement dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, portable à l'oreille. Ces petites orbites constituent la Valse Cellulaire, qui est probablement l'équivalent numérique de griffonner ou de se grattouiller, quand on utilise un téléphone fixe. Il y a quelque chose de curieusement adorable à propos des différents cercles de Valse ici, qui sont de diamètre, de longueur de pas et taux de rotation variés, mais tous identiques, effectués dans le sens contraire des aiguilles d'une montre et téléphoniques. Nous trois ralentissons un peu pour regarder ; impossible de ne pas le faire. D'en haut – s'il y avait une mezzanine, disons – les cercles de Valse ressembleraient aux rouages d'une étrange machine éparpillée. Frank C. dit qu'il sait, à leurs visages, qu'il se passe quelque chose. Jim C., qui a son sureau dans une main et du sirop pour la toux dans l'autre, dit que le truc intéressant, c'est que les journalistes au sud de l'équateur se livrent à la même Valse Cellulaire exactement, mais que là-bas les cercles tournent en sens inverse.

Et il s'avère que Frank C. avait raison comme d'habitude, que la raison pour laquelle la presse filait Valser urgemment dans le hall, c'est qu'à un moment durant notre ODF, la rumeur a apparemment commencé à se répandre dans la salle R & C que Mr Mike Murphy du Haut Commandement de McCain2000 descendait pour une conf impromptue au sujet d'un communiqué de presse tout frais de deux pages (encore tièdes de la photocopieuse) que Travis et Todd sont au moment même en train de distribuer, et dont la première page est reproduite ici :



McCain 2000

POUR DIFFUSION IMMÉDIATE

7 février 2000

CONTACT: XXXXXX

XXXXXX

La campagne de Bush prise la main dans le sac : publicités négatives, sondages tendancieux tout sauf éthiques

Citoyens scandalisés de Caroline du Sud unis contre la publicité mensongère, les sondages tendancieux universellement décriés, l'armée des volontaires de McCain se tient prête, le doigt sur le bouton du magnétophone, pour prendre Bush sur le fait

Columbia, CS – Des publicités mensongères et des « sondages tendancieux » à caractère négatif menés au téléphone en Caroline du Sud la nuit dernière par un institut employé par l'équipe de campagne du gouverneur du Texas George W. Bush ont suscité l'ire des électeurs du Palmetto State^A qui ont été interrogés. L'un d'eux s'est joint au membre du Congrès Lindsey Graham, au chef de la majorité de la Chambre des représentants Rick Quinn et au représentant de l'Etat de CS Dan Tripp, lors d'une conférence de presse à Columbia, qui s'est tenue aujourd'hui, réclamant que le gouverneur Bush honore sa promesse de mener une campagne positive.

L'une des contrevérités les plus criantes du spot télévisé de Bush concerne son plan renflouant de 2 mille milliards de dollars la Sécurité sociale alors qu'en réalité, la loi oblige à allouer cette somme aux retraites. La seconde est l'affirmation selon laquelle l'ancien membre du Congrès Vin Webber, important soutien de McCain, aurait loué le projet de Bush.

« L'assertion de George Bush, qui aurait pour ainsi dire inventé l'excédent de la Sécurité sociale, est aussi fautive que celle d'Al Gore qui aurait inventé l'Internet, a déclaré Quinn. Le plan Bush n'ajoute pas un centime au budget de la Sécurité sociale. Au bout du compte, c'est le programme de McCain qui est dans le vrai. Celui de George Bush, tout comme son spot de campagne, est faux – et condamné. »

Effectuer des sondages tendancieux, pratique décriée par les professionnels de la politique des deux partis, consiste à mener ce faux sondages qui, en fait, permettent d'attaquer un adversaire au moyen d'accusations fictives ou trompeuses.

Un citoyen de Caroline de Sud qui a reçu plusieurs de ces appels a noté en détail les questions qui lui ont été posées. Le sondage, mené par l'entreprise Vote: Consumer Research (une succursale de l'institut de sondage de Jan Van Lohuizen, le sondeur de Bush, qui s'est présentée au début de chaque appel et a donné un numéro de téléphone où les joindre), a traité d'influencer les sondés avec des « faits » tels que:

• **Êtes-vous d'accord avec la partie du projet de loi fiscale [de McCain] qui augmente les impôts sur les donations aux universités, œuvres caritatives et Églises, à hauteur de 20 millions de dollars?**

Le projet de loi fiscale McCain ne prévoit aucun impôt sur les dons. La loi autorise actuellement un citoyen imposable aisé à acheter un tableau 10 000 \$, à le faire estimer par un professionnel « amical » à 100 000 \$ et à obtenir une déduction d'impôt sur ce deuxième montant en faisant un don à une organisation caritative. Cette pratique fait injustement peser le gros de l'impôt sur les foyers à revenus moyens.

– POUR EN SAVOIR PLUS –

XXXXXXXX

XXXXXX

XXXXXX

Financé par McCain2000

Ce document est inhabituel non seulement parce que les communiqués de presse de McCain2000 sont d'habitude des écrits ineptes, tout à fait insipides – « MCCAIN POURSUIT SA CAMPAGNE DANS LE MICHIGAN AUJOURD'HUI » ; « MCCAIN SE RESSERT DE LA SALADE DE POMMES DE TERRE AU PIQUE-NIQUE DES ANCIENS COMBATTANTS EN CAROLINE DU SUD » –, mais aussi parce que c'est l'important Mike Murphy en personne qui vient en effet d'arriver pour gloser ce changement abrupt de ton dans la rhétorique de la

campagne. Murphy, qui n'a que 37 ans mais semble plus âgé, est le Stratège senior de la campagne de McCain, un consultant politique professionnel qui a déjà fait élire avec succès dix-huit sénateurs et gouverneurs et est, comme mentionné plus haut, constamment présent dans le salon presse de McCain à bord de l'Express, où il ne se départ jamais de son attitude acerbe. Petit, la silhouette en poire, il est d'une pâleur de pâte pas cuite, avec des cheveux roux, fins comme ceux d'un bébé, une grosse tête et des yeux de tortue ensommeillés derrière le genre de lunettes à monture en corne intentionnellement nerd que tant de musiciens et d'étudiants portent de nos jours. Ses membres sont courts, épais, ses extrémités mal dégrossies, et à chaque fois qu'on le voit il est soit vautré sur une chaise, soit adossé quelque part. Oxymore ou pas, Mike Murphy ressemble à un nain géant. Parmi les pros de la politique, il a la réputation d'être (1) intelligent et drôle comme tout, et (2) un vrai cerbère, comptant parmi ses clients Oliver North, Christine Todd Whitman du New Jersey et John Engler du Michigan en personne, dont les campagnes ont été d'un bout à l'autre des opéras de méchanceté pure, et il est connu pour produire ce que le *NY Times* nomme délicatement « certaines des publicités les plus brutales de tout le secteur ». Il est adossé au mur de la pièce R & C dans cette position où on a les mains sur les reins et où d'une pression on se propulse doucement d'avant en arrière, vêtu de la même tenue qu'il gardera au poil près toute la semaine – pantalon en sergé jaune, Clark's marron modèle Wallabies, veste en cuir très usée et très cool – et, en arc de cercle autour de lui, se tiennent les Douze Singes, tous munis de carnets sténo ou de magnétophones professionnels minuscules, et qui sans cesse s'éclaircissent la gorge et repoussent leurs lunettes sur leur nez, débordants d'excitation.

Murphy dit qu'il « ne fait que passer » afin de mettre en contexte ce communiqué véhément et « informer par avance » le groupe de presse que la campagne de McCain prépare aussi un « spot en réaction » spécial qui sera diffusé en Caroline du Sud dès demain. Murphy emploie les mots « réaction » ou « spot en réaction » neuf fois en deux minutes, et quand l'un des Douze Singes l'interrompt pour demander s'il serait correct de dire que ce nouveau spot est Négatif, Murphy lui lance un regard styptique et épèle « r-é-a-c-t-i-o-n » très lentement. L'endroit contre lequel il s'appuie et tressaute est le pan de mur situé entre la porte de la pièce et la petite table ronde où

s'entassent encore des sandwiches intacts (envers lesquels la dernière heure n'a pas été clémente), et les Douze Singes, quelques directeurs de prod et des plumes moins importantes forment une demi-mêlée autour de lui, tandis que divers journalistes rejoignent le fond de la salle ou s'éloignent pour aller communiquer ces nouveaux éléments par téléphone à leur QG.

Mike Murphy annonce à la mêlée hémisphérique que le communiqué de presse et le nouveau spot reflètent la décision de l'équipe de campagne McCain2000, prise après moult délibérations ardues, de réagir à ce qu'il estime être le reniement, par le gouverneur G.W. Bush, de la poignée de main publique des deux candidats, en janvier dernier, qui saluait leur décision de mener une campagne bilatéralement positive. Ces cinq derniers jours, surtout à New York et en Caroline du Sud, l'Arbuste aurait en effet diffusé des spots qui dépeignent les mesures proposées par McCain d'une façon que Murphy définit comme « délibérément déformée ». Sans même parler des sondages tendancieux (voir le communiqué *supra*), considérés comme la plus charognarde de toutes les tactiques de campagne diffamatoires (Lindsay Graham du parti républicain, en présentant McCain à la RP de demain, dira au public de Caroline du Sud que ces sondages incitatifs sont « le crack de la politique contemporaine »). Mais le pire, le plus manifestement inacceptable, insiste Murphy, c'est quand l'Arbuste s'est pointé sur une scène en Caroline du Sud, deux jours plus tôt, avec un « ancien combattant marginal » au regard fou, apparemment connu comme le loup blanc, qui a accusé en public John McCain d'avoir « abandonné ses semblables, les anciens combattants » à son retour du Vietnam, ce qui, déclare Murphy, sans même se plonger dans la bio parfaitement documentée de McCain et ses efforts législatifs héroïques au nom des anciens combattants depuis près de vingt ans (la voix de Murphy monte ici d'une octave, et des taches de couleur apparaissent en haut de ses joues, et il est clair qu'il se sent personnellement blessé et lésé, ce qui signifie soit qu'il apprécie personnellement et pour de vrai John S. McCain III et croit en lui, soit qu'il a la capacité terrifiante de provoquer des rougeurs de colère sur son visage par le seul exercice de sa volonté, un peu comme certains grands acteurs savent pleurer sur commande), revient tout simplement à bafouer même le plus infime sens de l'honnêteté et de l'honneur d'un individu, et nécessite, disons-le franchement, une

réaction, quelle qu'elle soit.

Les Douze Singes, rompus depuis longtemps à ce genre d'échange, essaient avec persistance de détourner Murphy de l'Arbuste pour lui faire lâcher une explication exploitable quant à la raison pour laquelle McCain en personne a décidé de diffuser ce spot en réaction, dont Travis et Todd distribuent à présent une transcription fraîchement tirée d'une boîte de papier pour imprimante et qui est, grâce à la mansuétude d'intervenants variés, aussi reproduite ici –

TRANSCRIPTION
COPIE VIDEO
RADIO: TELEVISION: XX
DATE: 6 février 2000 DUREE: 30'
PRODUCTEURS: Stevens Reed Curcio & Company

CLIENT: McCain 2000 *Version de travail*

TITRE: « Désespéré »

CODE:

VIDÉO:

AUDIO:

McCain: J'imagine que ça devait arriver.

La campagne du gouverneur Bush devient désespérée: pour preuve, leur spot diffamatoire à mon encontre.

Le fait est que j'utiliserai le surplus financier pour redresser la Sécurité sociale, réduire vos impôts et la dette nationale.

Le gouverneur Bush fait passer tout le surplus dans des réductions d'impôt et n'accorde pas le moindre centime à la Sécurité sociale ni à la dette.

Son spot déforme la vérité, comme Clinton. On est tous très las de ce genre de chose.

Moi Président, je serai conservateur et vous dirai toujours la vérité, quoi qu'il arrive.

© 2000 Tous Droits Réservés.
Stevens Reed Curcio & Company.

– transcription à propos de laquelle les 12S font remarquer qu'en particulier la partie où il « déforme la vérité, comme Clinton » semble

bien Négative, pour le coup, puisque en 2000 comparer un candidat républicain à Bill Clinton, c'est en gros comme affirmer qu'il est un adorateur du diable. Mais Mike Murphy – dont le poste de Stratège senior suppose aussi d'être le paratonnerre qui fait diversion et détourne toutes les critiques tactiques de la personne de McCain – déclare que c'est lui, Mike Murphy, qui a en vérité opté pour la « réaction musclée » du spot, qu'il a « insisté très fort » pour que ce dernier se fasse et a fini par obtenir l'accord de « l'équipe de campagne », mais seulement après « moult délibérations très difficiles, car le sénateur McCain a été très clair avec vous autres, il veut une campagne dont on peut tous être fiers ». L'un des trucs auxquels les journalistes politiques excellent, cela dit, c'est reformuler une interrogation de façon minimale afin de continuer à poser fondamentalement la même question encore et encore quand ils n'obtiennent pas la réponse qu'ils veulent, et après plusieurs minutes de ce petit jeu ils finissent par pousser Murphy à dégager ses mains de son dos et à les lever, l'air de dire qu'est-ce-que-j'y-peux-moi, avant d'annoncer : « Écoutez, je ne vais pas les laisser traîner mon gars dans la boue durant cinq jours sans représailles », ce qui mène à plusieurs minutes supplémentaires de questionnement sémantique et pinailleur sur la différence entre « réaction » et « représailles », au terme de quoi Murphy, tendant lentement la main pour palper l'un des sandwiches sur la table avec un intérêt clinique, rétorque : « Si Bush supprime ses spots négatifs, on fera de même avec la réaction, sur-le-champ. Immédiatement. Vous pouvez me citer. » Et, en se détournant : « C'est tout ce que je suis passé vous dire. » Au dos de sa veste en cuir, une tache de ce qui est soit du TippEx™ soit du guano. Il est dur de ne pas apprécier Murphy, quoique d'une manière très différente de son candidat. Alors que McCain vous frappe comme un type ouvert et franc du collier au point de presque paraître brutal, Murphy semble chafouin, rusé, et il a une espèce de lueur espiègle dans l'œil qui laisse croire qu'il s'amuse de sa propre sornioiserie. Il peut aussi se montrer direct, cela dit. L'un des 12S les plus âgés, l'élite du métier, le prend à parti une dernière fois, déclarant qu'on peut considérer qu'aucune pression n'est exercée sur les candidats dans cette campagne, n'est-ce pas, et Mike (les Singes l'appellent Mike) devrait donc admettre que refuser tout net de « ouvrez les guillemets, “réagir” » contre Bush et donc « rester droit dans ses bottes » était une possibilité pour McCain ;

et le *dernier cri** de Murphy, lancé par-dessus l'épaule, est : « Les mecs, si vous voulez un pacifiste, allez donc soutenir Bradley m. »

La demi-heure et des poussières qui reste avant que John McCain soit enfin prêt à remonter à bord de l'Express (*N.B.* : il sera révélé plus tard que McCain avait mal à la gorge aujourd'hui, ce qui semble avoir provoqué dans son équipe des accès de terreur paroxysmiques au cas où il couvrirait la Grippe de Campagne qui décime le groupe de presse [quant à la Grippe de Campagne de Jim C., elle dégénérera en bronchite puis probablement en légère pneumonie, et durant trois jours en Caroline du Sud, tous les habitués du Foutaises 1 se réorganiseront de façon à laisser une banquette à Jim pour qu'il puisse dormir durant les longs TT, parce qu'il est vraiment malade, il ne trouvera pas le temps d'aller chercher des antibiotiques avant vendredi, et malgré tout il est debout toute la semaine, il filme chaque discours, chaque mêlée, et l'opinion de RS c'est qu'il est d'un courage incroyable, pas une seule plainte sur la Grippe de Campagne, contrairement aux Douze Singes qui sont nombreux à prendre leur température à tout bout de champ et à se palper les ganglions et à gémir au téléphone en suppliant qu'on les affecte ailleurs, de sorte qu'au milieu de la semaine il n'y a plus en réalité que neuf Singes, puis Huit, même si les techs, par respect pour la tradition, les appellent toujours les Douze Singes] et il apparaîtra plus tard que le R & C de Flint a autant traîné parce que Mrs McC., Wendy et le Directeur politique de McCain2000 John Weaver administraient à John McCain des gargarismes et des inhalations à base de poudre d'échinacée), direction Saginaw, les techs, tout en vérifiant leur équipement et en se préparant pour la mêlée devant l'entrée principale du Riverfront, écoutent le résumé que leur fait *Rolling Stone* du communiqué de presse et des commentaires de Murphy et confirment que l'Arbuste a en effet viré Négatif (ils en avaient entendu parler bien avant les Douze Singes et al. car les techs et les directeurs de prod sont en contact permanent avec leurs collègues dans les bus arbustéens, alors que les équivalents chez Bush2000 des Singes sont tout aussi hautains et rats que les 12S quand il s'agit de partager les infos), et ils tuent le temps qu'il leur reste au R & C de Flint à analyser à mi-voix la Négativité de Bush₂ et la réaction de McCain d'un point de vue tactique.

Coolitude et *esprit de corps** susmentionnés mis à part, il convient

de vous dire que le seul et unique exploit journalistique de *Rolling Stone* cette semaine est le fait qu'il parvient tant bien que mal à se faire accepter par ces mecs de la caméra et du son. C'est que les techs des chaînes d'info – qui ont tous bossé sur d'innombrables campagnes et n'ont ni l'ego exalté des journalistes ni l'intérêt politique personnel de l'équipe de McCain2000 pour venir leur brouiller la perspective – s'avèrent être des analystes politiques plus fins et plus sensés que tous ces gens que vous lirez ou que vous verrez à la télé, et leurs évaluations des nouveaux rebondissements du jour en matière de Négativité sont extraordinairement nuancées et sophistiquées, au point que seule une petite partie peut en être extraite et condensée ici.

Virer Négatif, c'est risqué. Les sondages montrent que la plupart des électeurs trouvent la Négativité carrément déplaisante, et si un candidat est perçu comme méchant, il lui en coûtera en général. Donc les techs sont tous d'accord, la première grande question c'est pourquoi Bush2000 a joué la carte de la Négativité. Une explication possible, c'est que l'Arbuste a été si personnellement choqué et effrayé par la victoire de McCain dans le New Hampshire qu'il se lâche comme un enfant gâté, cherchant à nuire à McCain à tout prix. Les techs rejettent pourtant cette hypothèse. Enfant gâté ou pas, le gouverneur Bush est la créature de ses conseillers politiques, et ceux-ci sont les meilleurs que 70 000 000 \$ et toute la confiance et la foi de l'establishment du parti républicain puissent vous payer, et eux ne sont pas des enfants gâtés mais des pros tactiques pas nés de la dernière pluie, et si Bush2000 a viré Négatif il doit y avoir une solide logique politique derrière tout ça.

Cette logique se révèle en effet fort solide, et même visionnaire, et les techs de NBC, CBS et CNN en étoffent l'analyse, tandis que le caméraman d'ABC fourre plusieurs sandwiches de secours dans son sac d'objectifs en prévision du vol de ce soir en direction du sud, à bord d'un avion de campagne dont l'approvisionnement est notoirement inconséquent. L'offensive de l'Arbuste laisse deux options à McCain. S'il ne rend pas les coups, certains électeurs de Caroline du Sud loueront sa persévérance dans la droiture. Mais il pourrait aussi paraître dégonflé, ce qui compromettrait donc son image de dur qui ne s'en laisse pas conter et qui a le courage de tenir tête à la kleptocratie de Washington. Ne pas réagir pourrait aussi être interprété comme une volonté de « calmer le jeu », ce qui, pour un

candidat au passé militaire, qui parle à l'envi de reconstruire les forces armées et de se montrer moins chochette en politique intérieure, serait regrettable, surtout dans un État qui compte le pourcentage le plus élevé d'anciens combattants et de fous de la gâchette (en somme, la Caroline du Sud). Donc McCain est obligé de se mouiller, les techs sont d'accord. Mais c'est extrêmement dangereux car les représailles – ce qui bien sûr (en dépit des habiles esquives de Murphy) revient à virer Négatif soi-même – font courir à McCain le risque de descendre au niveau de tous les autres politiciens ambitieux qui veulent gagner-à-tout-prix, quand, bien entendu, tant de temps, d'efforts et d'argent ont été consacrés à lui donner précisément l'image contraire. En plus de ça, une raison encore plus pressante pour laquelle McCain ne peut se permettre de laisser l'Arbuste « l'abaisser à son niveau » (l'expression est du caméraman de CBS, un type de Louisiane qui est de loin plus petit que la moyenne des techs et qui par conséquent, en plus de tout son équipement, doit tracter un escabeau en aluminium pour s'y percher avec sa caméra durant les mêlées, ce qui compromet sa mobilité, mais est compensé par ce que les autres techs s'accordent à considérer comme un talent quasi occulte pour repérer l'endroit parfait où se placer et filmer pile selon l'angle qui convient à son QG – Jim C. dit que le sudiste miniature est « techniquement le top du top »), c'est que si ensuite Bush fait volte-face et se venge des représailles et que McCain doit se fendre de re-représailles, et ainsi de suite, alors la course républicaine pourrait vite dégénérer en l'un de ces affrontements ennuyeux, déprimants, cyniques, attaque-contre-attaque, qui refroidissent les électeurs et les éloignent des urnes... surtout les Jeunes Électeurs, pour ce qui est du cynisme, comme s'aventurent à le souligner *Rolling Stone* et le plumitif mineur du machin hebdo gratuit de Detroit, qui tous deux griffonnent à présent furieusement face aux techs, tout comme les 12S avec Murphy. Les techs disent bon OK peut-être, mais le truc tactique qui compte vraiment dans cette affaire c'est que John S. McCain ne peut pas se permettre que des électeurs soient rebutés, vu que toute sa stratégie repose sur le fait d'exalter les gens, de les inspirer et d'attirer des électeurs, surtout ceux qui ont arrêté de voter parce qu'ils sont dégoûtés et las de toute la Négativité et des foutaises politiciennes. En d'autres mots, suggèrent RS et le gamin-de-l'hebdo-gratuit-de-Detroit, c'est peut-être tout à fait dans l'intérêt politique direct de l'Arbuste de

laisser la course républicaine virer au sordide, au Négatif, et que les électeurs soient gagnés par l'ennui, le cynisme et le dégoût pour tout ça et ne se donnent même pas la peine d'aller voter. Ben tu m'étonnes, Sherlock, répondent en essence les techs d'ABC, et ce bon vieux Frank C. explique ensuite patiemment que, oui, s'il y a moins d'électeurs qui vont aux urnes, alors la majorité de ceux qui se bougeront le cul seront des républicains enragés, c'est-à-dire la droite chrétienne et les fidèles du parti, et ces groupes-là suivent les directives de vote et sont sous la coupe de l'establishment du parti, establishment qui, on l'a déjà dit, a investi tout son cash et sa crédibilité dans l'Arbuste.

Mark A. de CNN interrompt ses étirements spéciaux qui améliorent la circulation sanguine des bras (les preneurs de son se soucient fort de leurs bras, car pour positionner un micro correctement dans une mêlée il faut brandir une perche de neuf mètres lestée d'un micro de près de deux kilos [sans le bonnet antivent] à l'horizontale et à bout de bras sur de longues périodes [essayez donc à l'occasion avec un balai industriel ou un élagueur si vous croyez que c'est facile], avec en plus l'impératif de ne pas faire trembler le lourd micro ni de le laisser glisser dans le champ de la caméra ni [n'en déplaise au ciel, et on entend des histoires d'horreur] de frapper le candidat sur le sommet du crâne) afin de glisser que cela explique également pourquoi l'incroyablement vivant, en apparence, Al Gore, dans la course à l'investiture démocrate, a été si résolument Négatif et déprimant dans ses attaques envers Bill Bradley. Puisque Gore, comme l'Arbuste, jouit du soutien de l'establishment de son parti, avec toute son organisation et son argent et les Irréductibles qui joueront le jeu et suivront les consignes de vote, c'est dans l'intérêt de Big Al (et des chefs de son parti) d'attirer aussi *peu* d'électeurs que possible durant les primaires démocrates, car moins il y a de voix en tout, plus celles des électeurs de l'establishment auront de poids. Fait qui, déclare le caméraman de CBS, le rase-mottes tenu en haute estime, aide à expliquer pourquoi, même si nos représentants élus sont constamment à se tordre les mains en déplorant le faible taux de participation, rien de conséquent n'est jamais entrepris pour rendre la politique moins hideuse ou déprimante, ni pour réellement inciter plus de monde à voter : nos représentants sont tous des élus sortants, et un faible taux de participation favorise ces derniers pour les mêmes raisons que l'argent « flou ».

Marquons une pause une seconde pour un rapide message de service de *Rolling Stone*. En supposant que vous soyez démographiquement un Jeune Électeur, encore une fois ça vaut le coup de consacrer un peu de votre précieux temps à envisager les implications des deux derniers arguments avancés par les techs. Si vous êtes las et dégoûté de la politique et ne prenez pas la peine d'aller voter, vous offrez de fait votre voix aux establishments indéboulonnables des deux grands partis, qui, soyez-en sûr, ne sont en rien idiots et ont vivement conscience qu'il est dans leur intérêt de vous conforter dans ce dégoût, cet ennui et ce cynisme, et de vous donner toutes les raisons psychologiques possibles de rester chez vous à vous défoncer devant MTV, le jour des primaires. Et je vous en prie, restez chez vous si ça vous botte, mais ne vous bercez pas de foutaises sur le fait que vous ne votez pas. En réalité, *ne pas voter, ça n'existe pas* : soit vous votez en votant soit vous votez en restant chez vous et en doublant tacitement la valeur du vote d'un Irréductible.

Donc, quoi qu'il en soit, lorsque les journalistes dans la salle R & C de Flint se démodèrent et éjectent leurs disquettes et rangent leurs matos et se préparent à aller couvrir le 1800^e discours de John McCain à 1800h au Dîner républicain du Lincoln Day à Saginaw, où un républicain déguisé en Oncle Sam se pointera sur des échasses de deux mètres cinquante de haut et titubera de-ci de-là dans la salle de banquet tout au long de la soirée en irritant tout le monde comme pas permis, et où les Douze Singes, à force de pots-de-vin ou d'enfumage, convaincront le maître d'hôtel de les installer à une table d'invités absents et de les nourrir, alors que tous les autres journalistes doivent poireauter au fond, s'efforçant d'aider le mec un peu fou de *The Economist* à chouraver des gressins quand personne ne regarde. Observer les techs se préparer à la mêlée autour de McCain qui monte dans le Franc-Parler Express, c'est un peu comme regarder des soldats s'équiper pour le combat : il y a une foulditude d'étuis et de sacs à compartiments multiples à se harnacher sur le dos et le torse, à s'enrouler autour de la taille, à connecter et enclencher, et tout un équipement hors de prix à charger avec des filtres, bandes, lampes et batteries de rechange et à relier entre eux à l'aide de fils et de câbles coaxiaux, et des bonnets antivents pour couvrir les micros à filtre passe-haut, et des perches à choisir et soigneusement déplier, jusqu'à ce qu'ils ressemblent aux proboscis de quelque insecte monstrueux et

tremblotent légèrement – les perches et les micros des preneurs de son –, alors que ceux de la mêlée restent à hauteur de McCain et s'efforcent de garder sa tête au centre de leur cadre et pile en dessous du micro au bout de la longue perche, au cas où il dirait quelque chose digne d'intérêt. McCain arbore un nouveau costume bleu à fines rayures, et son teint est rubicond à cause de la fièvre de la GC ou de l'adrénaline tactique, et comme il traverse le hall du Riverfront en direction de la mêlée, on hume un léger sillage d'after shave de qualité, et dans son dos on voit Cindy McCain ôter de ses doigts à l'exquise manucure des poussières invisibles de ses épaules, et à des moments comme celui-ci il est difficile de ne pas se sentir transporté, de ne pas aimer sincèrement le type et vouloir le soutenir d'à peu près toutes les manières faisables auxquelles on peut penser.

Sans oublier le meilleur moment de tous les préparatifs techniques pré-mêlée : regarder les caméramans charger leur lourd barda à 40 000 \$ sur leurs épaules comme des lance-missiles et serrer le harnais de sécurité sous le bras opposé et clipser le tout avec une aisance qui vient de l'habitude, silhouettes fléchissant sous le poids de la caméra. C'est la coutume de Jim C. de toujours dire « Courage, Simba », d'une voix pseudo-profonde de bwana en chargeant la caméra sur son épaule droite, et lui et Frank C. aiment se livrer à une petite pantomime façon joueurs de football américain qui entrechoquent leurs casques pour se motiver avant un grand match, même si, à l'évidence, les techs l'exécutent avec soin en s'assurant que leurs équipements ne se touchent ni ne s'emmêlent.

Mais l'analyse des techniciens, donc, est que le virage Négatif de Bush₂, sain d'un point de vue tactique, frôle aussi le génie d'un point de vue politique, et qu'il force les stratèges de McCain à marcher sur le plus mince des fils. Ce que McCain doit essayer de faire, c'est riposter sans perdre l'image de mec droit dans ses bottes, si exaltante, qui lui a valu sa victoire du New Hampshire. C'est pourquoi Mike Murphy a pris sur son temps précieux dans l'intimité-du-candidat pour descendre au R & C et servir aux Douze Singes sur un plateau d'argent tous ces trucs sur les attaques de Bush si déplacées que McCain n'avait d'autre choix que de « réagir ». Car la campagne McCain2000 doit présenter la riposte d'aujourd'hui sous un jour favorable, exactement comme les nations le font avec la guerre – *i.e.*, McCain doit donner l'impression qu'il n'est pas lui-même agressif, qu'il se contente de

repousser les agressions. Cela exigera de McCain2000 une discipline et une ruse folles pour tirer son épingle du jeu. Et le « spot de réaction » de demain – d'après les techs, alors que le script passe de main en main –, ce spot n'augure pas du meilleur, d'un point de vue-discipline-et-ruse, surtout la réplique « déforme la vérité, comme Clinton » à propos de laquelle les 12S ont cuisiné Murphy. C'est trop méchant. McCain2000 aurait pu choisir de concevoir un spot plus doux, plus malin, « corrigeant » patiemment certaines « erreurs malheureuses » dans ceux de Bush et « réclamant, avec tout le respect dû », que cessent les sondages tendancieux (tout ce qui apparaît entre guillemets sont des termes suggérés par Jim C.), et trouvant pile le ton juste, « droit dans ses bottes ». Le spot actuel et son « déforme comme Clinton » ne fait pas très « droit dans ses bottes » ; il semble colérique, agressif. Et il permettra à Bush de Réagir et de dire que c'est bien *McCain* qui a violé leur accord de gentlemen et enfreint le 11^e Commandement (« Tu Ne Diras Pas Du Mal D'un Autre Républicain », que les Irréductibles prennent très à cœur) et a dépassé les bornes, et de loin... ce qui, prédisent les techniciens, sera bien sûr de la foutaise, mais de la foutaise possiblement efficace, et c'est le spot agressif de McCain qui ouvre la voie à l'Arbuste pour ce faire.

Si c'est une erreur, pourquoi McCain la commet-il ? À l'heure qu'il est, les techs sont dans le bus, après la mêlée à la sortie de l'hôtel mais avant celle à l'entrée de Saginaw, et comme ce n'est qu'à dix minutes ils ont baissé leurs caméras et rétracté leurs perches mais ont encore tout leur barda sur le dos, ce qui les contraint à adopter une position assise raide, inconfortable, et à grimacer au moindre nid-de-poule, et dans le plafond réfléchissant de la Marloumobile ils ont plus que jamais l'air de troupes de combat de SF en route pour quelque plage de débarquement extraterrestre. L'analyse sommaire que font les techs des motivations derrière ce « déforme la vérité, comme Clinton », c'est que McCain est véritablement et personnellement furieux après l'Arbuste et qu'il a donné carte blanche à Mike Murphy, le laissant faire ce qu'il fait le mieux – se battre comme un chiffonnier. McCain, après tout, est connu pour son mauvais caractère (même s'il a fait preuve d'une extrême retenue durant la campagne jusqu'à présent et ne s'est jamais montré en public sous ce jour-là), et Jim C. pense que peut-être le truc vraiment malin que les stratèges de l'Arbuste ont réussi à accomplir, c'est de trouver un moyen d'énervier McCain,

en personne et pour de vrai, et de le pousser à virer Négatif, même si John Weaver et le reste du Haut Commandement l'ont sans aucun doute prévenu qu'il irait ainsi se jeter direct dans la gueule de Bush2000. Cette analyse rappelle soudain à *Rolling Stone* ce moment dans *Le Parrain* où la faille de Sonny Corleone qui va lui être fatale est son caractère colérique, que Barzini et Tattaglia exploitent en poussant Carlo à mettre une raclée à Connie, alors Sonny est saisi d'une telle fureur qu'il part tuer Carlo et se fait assassiner dans l'embuscade tendue par Barzini au péage sur Richmond Parkway. Jim C., qui transpire allègrement et essaie de ne pas tousser avec ses vingt kilos d'équipement sur le dos, dit que oui, il se peut qu'il y ait de ça, et Randy van R. (le caméraman taciturne mais cinéophile de CNN) spéculer sur l'idée que l'équipe de cerveaux de l'Arbuste s'est peut-être réellement inspirée de la ruse de Barzini dans *Le Parrain*, sur quoi Frank C. fait remarquer que l'équivalent, côté Bush₂, de la raclée administrée à Connie Corleone, c'était de se montrer avec cet ancien du Vietnam dingo clamant que McCain avait abandonné ses camarades, ce qui au départ semblait stupide et d'une méchanceté gratuite de la part de Bush mais d'un autre côté était peut-être un trait de génie pur et dur si ça a réussi à mettre McCain en colère au point que son désir de représailles l'emporte sur sa jugeote politique. Parce que, nous prévient Frank C., ces représailles, et la réaction de Bush à ces dernières, et la réaction de McCain à celle de Bush – les Douze Singes et le reste du groupe presse ne voudront couvrir que ça, et si McCain laisse les choses s'envenimer, plus moyen que quiconque fasse attention à autre chose.

Bien sûr, cela aurait été on ne peut plus intéressant pour *Rolling Stone* d'assister aux réunions au sommet où John McCain, John Weaver, Mike Murphy et les autres membres du Haut Commandement de la campagne se sont penchés là-dessus et ont opté pour le communiqué de presse et le spot de réaction, mais bien entendu ce genre de sessions stratégiques est inaccessible aux journalistes, ne serait-ce que parce que les médias eux-mêmes sont la cible et le public réels des stratégies pondues lors de ces sessions, les critiques qui jugeront si ça fonctionne ou pas (le fait d'« informer par avance » le groupe de presse, le petit numéro de Murphy dans le R & C de Flint, étant l'acte inaugural de cette stratégie, ce dont chacun dans la pièce avait conscience sans pour autant le clamer).

Mais il s'avère qu'écouter les techs tuer le temps en déconstruisant les grands coups de la journée était suffisant, parce que les événements des quelques jours suivants valident leur analyse à plus ou moins 100 %. Le mardi matin, à la télé du Radisson de North Savannah, Caroline du Sud, *Today* et *GMA* ouvrent toutes les deux sur « La campagne républicaine : tous les coups sont permis » et diffusent le segment du nouveau spot de McCain où il assène « déforme la vérité, comme Clinton » ; et bien sûr à midi ce bon vieil Arbuste a publié une Réaction où il accuse John S. McCain de violer leur accord de gentlemen et de virer Négatif, et il dit (l'Arbuste) que lui (l'Arbuste) est « blessé personnellement et hors de lui » d'avoir été comparé à Bill Clinton ; et dans les six RP et conf de presse qui s'enchaînent dans toute la Caroline du Sud, McCain condamne les sondages tendancieux et « les représentants du gouverneur Bush qui [l']attaquent et [l']accusent d'avoir abandonné les anciens combattants de l'Amérique », et à chaque fois il paraît plus revanchard et soupe au lait, et une veine que personne n'avait remarquée auparavant se met à saillir et palpiter à sa tempe gauche quand il évoque ce truc des anciens combattants ; et puis à une conf de presse à Hilton Head Island, l'Arbuste déclare qu'il n'a jamais entendu parler de ces sondages prétendument tendancieux et insinue que l'histoire pourrait avoir été fabriquée de toutes pièces, une petite combine politique sordide de McCain2000 ; et puis le mercredi matin à la télé de l'Embassy Suites de Charleston passe un spot encore plus agressif que Murphy a convaincu McCain de diffuser, lequel spot accuse Bush de violer unilatéralement leur accord verbal et de virer Négatif, puis présente un plan nocturne de la célèbre façade du 1600 Pennsylvania Avenue avec sa palissade de fontaines ouvertement éjaculatoires au premier plan et dit : « L'Amérique peut-elle se permettre à la Maison-Blanche un autre politicien indigne de confiance ? », déclaration dont personne ne relève les problèmes grammaticaux, mais Frank C. dit que ce plan de la Maison-Blanche, c'est vraiment un coup bas et que si McCain perd la Caroline du Sud ça pourrait bien être à cause de ce spot ; et, sans surprise, le mercredi soir, les premiers sondages montrent que les électeurs de Caroline du Sud trouvent le nouveau spot de McCain Négatif et déprimant, et ces sondages, l'Arbuste se les accapare alors pour pavoiser tant et plus, tandis que, dans le même temps, les stratèges de Bush2000, « en réaction » à l'analogie

« scandaleuse » de Bush₂ avec W. J. Clinton, qui « conteste la personnalité [de Bush] et [l']offense profondément », lancent leur propre spot montrant des images de la poignée de main dans le New Hampshire et ensuite une photo où McCain a l'air en rogne et mauvais, avec en voix-off : « John McCain a accepté cette poignée de main et a promis une campagne propre, puis a attaqué le gouverneur Bush avec des spots tendancieux », après quoi, juste pour faire bonne mesure, semble-t-il, ils balancent un extrait audio de l'émission *Nightly News* de NBC du 4 février où il est dit que « McCain a sollicité les contributions financières d'organisations qui se présentaient devant la commission sénatoriale qu'il présidait... et fait pression sur les agences au nom de ses contributeurs », à propos de quoi Jim C. (qui, rappelez-vous, bosse pour NBC News) dit que le reportage d'origine de *Nightly News* traitait en fait uniquement des *accusations à charge* lancées par les supporters de Bush contre McCain sur ces points, et que donc l'extrait audio est sorti de son contexte de façon on ne peut plus sordide et trompeuse, mais bien sûr, au point où on en est – le jeudi 10 février, 0745h, progressant en convoi vers les premières RP de Spartanburg et Greenville – ça importe peu parce qu'il y a eu tant d'attaques et de contre-attaques outrées que si McCain dénonçait l'extrait trompeur de NBC, ce ne serait qu'une contre-attaque de plus, ce qui d'après Jim C. est sûrement la raison pour laquelle Bush2000 a pensé pouvoir déformer la citation impunément, ce qui est en vérité bien le cas, car les sondages en Caroline du Sud voient le score de McCain comme les projections du taux de participation aux primaires dégringoler, et les techs doivent passer tout leur temps à aider leurs directeurs de prod à trouver les « cris de guerre » sur les cassettes de chaque discours car c'est tout ce que réclament les chaînes, et tout le monde à bord de Foutaises 1 & 2 commence à se sentir sévèrement déprimé et las, et même les 12S ont perdu cette allure subtilement rengorgée qu'ils avaient...

... Et, tombant du ciel, survient alors l'apothéose tactique théâtrale évoquée bien plus haut, qui fait aux médias l'effet d'une piqûre d'épinéphrine et squatte la une des JT des cinq grandes chaînes ce soir-là. Ça se passe à la RP de Spartanburg, dans le petit amphithéâtre en pente de l'école des beaux-arts d'une petite fac dont personne n'a jamais obtenu le nom, la salle est comble à l'arrivée du groupe de presse de McCain2000 au point que même les allées sont occupées, et

du coup tout le monde, sauf les techs et leurs directeurs de prod, finit dans le hall, qui lui-même grouille d'étudiants n'ayant pas trouvé de siège non plus et traînant là en prenant des notes pour un truc appelé Discours Com 210 – la visite de McCain est apparemment au programme de leur cours – et *Rolling Stone* est plutôt ravi de les voir continuellement lorgner par-dessus l'épaule des 12S pour lire ce qu'ils écrivent. Près de la table où l'on peut avoir-des-viennoiseries-à-l'œil-et-rejoindre-les-bénévoles-de-McCain2000 se dresse une énorme colonne, ou un socle ou quoi, sur chaque face de laquelle, ou duquel, on a réussi qui sait comment à attacher un écran couleur de 24 pouces branché sur la fréquence vidéo de CNN, plan serré sur le visage de McCain sur fond d'immense drapeau (où les dégotent-ils, ces drapeaux géants ? Que deviennent-ils hors campagne ? Où vont-ils ? Où diable range-t-on des drapeaux de cette taille ? Ou alors, si ça se trouve, il n'y en a qu'un seul, que l'équipe technique de McCain2000 doit décrocher après coup et transbahuter jusqu'à la prochaine RP pour le mettre en place avant l'arrivée de McCain et des caméras ? Et Gore et l'Arbuste et tous les autres candidats, ont-ils chacun leur drapeau géant ?), et si on choisit son trajet soigneusement on peut orbiter autour de la colonne à toute vitesse et voir McCain adresser son 22,5 à tous les points cardinaux à la fois. La façade du hall est vitrée, et dans la cour en gravier juste devant se tient une Valse Cellulaire à 20 stupéfiante, tournant autour de deux camionnettes de JT qui n'ont pas coupé leur moteur, hérissées de transmetteurs à micro-ondes de douze mètres de long, plus quatre présentateurs locaux bien habillés qui, micro en main, font leur reportage, chacun rattaché à son tech par un câble. Comparés à Schieffer et Bloom et aux talents des grandes chaînes à bord du FP Express, les têtes locales paraissent clinquantes et quasi extraterrestres, leur maquillage leur fait la peau orange et les lèvres violettes, quant à leurs cheveux, ils sont enduits de gel au point que leur environnement s'y reflète. Les transmetteurs satellites des camionnettes, dressés comme d'effroyables fleurs géantes sur leurs perches télescopiques, sont tous tournés à l'identique vers le sud, pistils braqués sur le Relais Micro-Ondes Régional Sud-Est #434B près de Greenville.

Pour être honnête, toutes les plumes nationales se trouveraient sans doute dans le hall même si la salle n'était pas pleine, parce que au bout de quelques jours le 22,5 inaugural des RP devient barbant et

répétitif à s'en ouvrir les veines. Les journalistes qui couvrent McCain depuis Noël rapportent que Murphy *et al.* ont bossé dur pour le rendre plus « discipliné-côté-message », ce qui en langage politico-politicien veut dire réduire le propos autant que faire se peut à des slogans brefs, faciles à retenir, puis les marteler encore et encore. Le résultat, c'est que les plumes du groupe McCain ont maintenant entendu chaque partie disciplinée côté message du 22,5 – de la blague d'ouverture de McCain, où il raconte avoir été pris pour un papi à l'école de ses enfants, à « Il ne faut pas un talent fou pour se faire descendre » à « Le Triangle de Fer de l'argent, des lobbyistes et de la législation » à « La politique étrangère à base de séances photo minables de Clinton » à « Moi, président, je n'aurai pas à être formé pour le poste » à « Je vais battre Al Gore comme on bat le tambour », répliques auxquelles s'ajoutent deux ou trois douzaines d'autres qui sonnent comme un croisement entre un one-man-show de night-club et un séminaire de motivation – tant de fois qu'ils n'en peuvent tout bonnement plus ; et même s'ils doivent être présents à la RP au cas où il se passerait quelque chose d'important ou de Négatif, ils iront se placer n'importe où et feront à peu près n'importe quoi pour ne pas avoir à réentendre le 22,5, ni bien sûr le rire et les vivats et les applaudissements déchaînés d'un public de RP qui l'entend pour la première fois, ce qui est en gros la raison pour laquelle les plumes sont toutes là dans le hall à reluquer les étudiantes et à chercher à quelle diva du muet les ombres à paupières des pauvres têtes locales ressemblent le plus.

En toute impartialité envers McCain, il faut reconnaître qu'il n'est pas un orateur et ne prétend pas l'être. Son vrai *métier**, c'est la conversation, l'échange. Et ce, parce que son intelligence est vive, d'une flexibilité qui fait défaut à la plupart des autres candidats. Il semble aussi, sincèrement, trouver énergisants les gens, les questions et les débats – ces derniers, peut-être en raison de ses années passées au Congrès –, c'est pourquoi il préfère les QR des réunions publiques et les échanges constants avec la presse dans son salon motorisé. Donc, si les médias s'émerveillent de son accessibilité parce qu'on leur a appris à y voir de la vulnérabilité, ils n'ont pas l'air de se rendre compte qu'ils jouent totalement le jeu de McCain en conversant avec lui au lieu d'écouter ses discours. En conversation, il est malin, vivant et humain, et il donne l'impression de vous écouter pour de vrai et de vous répondre à vous au lieu de s'adresser à l'abstraction

démographique que vous pourriez incarner. Ce sont ses discours et ses 22,5 qui sont téléphonés et artificiels, et aussi, parfois, effrayants et vraiment de droite, et quand on les écoute attentivement c'est comme si une agréable brume chaude se dissipait soudain et vous vous dites brusquement que vous n'êtes pas du tout sûr de vouloir que John McCain choisisse le directeur de l'Agence de protection de l'environnement ou les deux magistrats au moins qui seront nommés à la Cour suprême durant le prochain mandat, et vous recommencez à vous demander ce qui rend ce type si plaisant.

Mais après, les doutes se dissolvent de nouveau quand McCain se met à répondre à des questions aux RP, comme c'est le cas en ce moment à Spartanburg. McCain entame toujours cette partie en disant à la salle qu'il attend les « questions, commentaires et éventuelles insultes des Marines qui pourraient être là ce soir » (plaisanterie qui, encore une fois, s'use radicalement à force de répétition [apparemment la Marine et les Marines ont tendance à ne pas s'apprécier]). Les questions couvrent toujours l'ensemble des préoccupations de la vox populi, des vieillards talmudiquement barbus qui s'enquière de la Tchétchénie et de la réforme en matière de dommages-intérêts aux lycéens qui lisent leurs questions imprimées sur des fiches qu'ils tiennent d'une main tremblante, aux mamans qui s'inquiètent des allocations sociales à venir de leurs bébés, à de vénérables anciens combattants coiffés d'une casquette de la Légion qui lui donnent du « Lieutenant » et veulent échanger des saluts militaires, sans oublier les inévitables intégristes aux yeux à fleur de tête qui essaient de le coincer sur la question de savoir si le Christ a vraiment dit que l'homosexualité était une abomination (et McCain, pour sa défense, leur signale qu'ils n'ont même pas le bon Testament), les questions obscures sur la régulation des fonds indiciels et la privatisation de la Poste, les histoires horribles de Sécu, le porno sur Internet, les procès de l'industrie du tabac et les gens qui croient que le Deuxième Amendement leur donne le droit d'avoir des lance-grenades. Les questions sont prises au hasard, sans être filtrées, et le candidat assure à chaque fois, et il n'est jamais meilleur ni plus humain que durant ces échanges, surtout quand celui qui l'interroge est en colère ou un peu toqué – McCain dira « Malgré tout le respect que je vous dois, je ne suis pas d'accord » ou « Nos opinions divergent », puis détaillera ses objections dans un anglais limpide,

avec une délicatesse qui n'est jamais condescendante. Pour un homme qui s'emporte facilement et a la réputation de ne pas souffrir les imbéciles, McCain se montre d'une patience et d'une correction incroyables avec les gens aux RP, surtout quand on prend en compte le fait qu'il a 63 ans, qu'il souffre d'un manque de sommeil et de douleurs chroniques, et qu'il est dans un état de tension énorme afin de ne pas gaffer ni faire de faux pas. Ce qui n'arrive jamais. Qu'importe le 22,5 éventé et discipliné-côté-message du début, durant les QR en RP vous êtes submergé par l'impression d'être face à un homme honnête et honorable qui essaie de dire la vérité à des gens qu'il voit pour de bon. Et vous n'êtes pas le seul.

Parmi les techs et les plumes non simiesques, le sentiment domine que le meilleur moment de McCain, le plus humain de toute la campagne jusqu'à présent, a eu lieu à la réunion publique de Warren, Michigan, lundi dernier, durant les QR, quand un homme d'âge moyen en veste de sport et béret, qui ne semblait en aucune façon sortir de l'ordinaire, mais s'est avéré être un malade mental – c'est-à-dire littéralement, genre schizophrénie façon *DSM IV* – est venu déclarer au micro que le gouvernement du Michigan possède une machine à contrôler les esprits et influence les ondes cérébrales et que même si on s'enroule dans des couches et des couches d'aluminium avec juste des petits trous d'aiguille pour les yeux et la bouche, cela ne l'empêchera pas d'influencer nos ondes cérébrales, et lui, il aurait voulu savoir si McCain, président, utiliserait la machine à contrôler les esprits du Michigan pour attraper les assassins, gracierait le Congrès et le dédommagerait en personne pour avoir été durant soixante longues années sous contrôle mental gouvernemental ; et si c'est possible de coucher tout ça par écrit. La question n'est pas drôle ; le silence dans la salle est plutôt mortifié. Pensez comme il aurait été facile, ici, pour un candidat de blêmir ou de s'emmêler les pinceaux, ou de demander à ses collaborateurs au regard d'acier de faire sortir l'individu, ou (pire) de se moquer du mec pour désamorcer l'horreur et la gêne de tout un chacun et pourquoi pas marquer des points humour auprès de la salle, la plupart des plus jeunes plumes se seraient alors sans doute évanouies direct de dégoût devant un tel cynisme parce que le pauvre type est encore là au micro et regarde ardemment McCain, attendant sa réponse. Et cela, McCain, incroyable mais vrai, le perçoit – l'humanité du type, le sérieux qu'ont ces questions pour lui – et

assure que oui, il le fera, il promet de se renseigner, et oui, il mettra quelque chose par écrit, même s'il « croi[t] que leurs opinions divergent quant à la machine à contrôler les esprits » et en somme il désamorce le fou et le traite avec respect, sans le prendre de haut ni feindre d'être lui-même schizophrène, et il le fait si vite et si gracieusement et avec une honnêteté si foncière que si c'est du chiqué, d'une quelconque manière, alors McCain est le diable en personne. Et ça, les techs, plus tard, après la conf de presse post-RP et la mêlée, se délestant de leur équipement à bord de l'effroyable Marloumobile, disent que McCain ne l'est pas (le diable) et qu'ils ont été, jusqu'au dernier, émus par l'humanité impossible à simuler de l'échange, et en même temps, impressionnés par le professionnalisme dont McCain a fait preuve en désarmant la situation, et Jim C. encourage *Rolling Stone* à ne pas être cynique au point de rejeter de but en blanc la possibilité d'une coexistence des deux – la sincérité si humaine et le professionnalisme politique – parce que c'est le grand paradoxe façon yin et yang de la campagne McCain2000, et c'est tellement plus intéressant que les campagnes robotiques, impersonnelles et 100 % pro dont Jim est coutumier qu'il dit que son boulot n'est presque pas une corvée ce coup-ci.

Peut-être peuvent-elles vraiment coexister – l'humanité et la politique, la ruse et l'honnêteté. Mais ça se complique. Aux QR de Spartanburg, après deux questions sur la Chine et une sur la taxation du commerce en ligne, tandis que la plupart des plumes du hall sont toujours devant la vitre à se moquer des présentateurs du cru, une mère au foyer, la trentaine, totalement dans la moyenne démographique, en pantalon rouille, avec ces lunettes rondes trop grandes que les mères au foyer, la trentaine, totalement lambda, portent toujours, est désignée et se lève pour recevoir le micro. Il s'avère que son nom est Donna Duren, elle est d'ici même, Spartanburg, Caroline du Sud, et elle dit qu'elle a un fils de 14 ans qui s'appelle Chris, auquel Mr et Mrs Duren essaient d'inculquer les valeurs familiales, le respect de l'autorité et un idéalisme sans cynisme sur l'Amérique et ses élus. Ils veulent qu'il trouve des héros en qui croire, déclare-t-elle. L'histoire de Donna Duren prend un certain temps, mais personne ne s'ennuie, et même ici sur les moniteurs de la colonne on sent un changement dans la pression atmosphérique de la RP, et les plumes nationales s'éloignent de la vitre et s'avancent en

jouant des coudes (ce à quoi elles sont trop fortes) pour se rapprocher des écrans. Mrs Duren dit que Chris – un gosse sensible, manifestement – a été « très très secoué » par le scandale Lewinsky et les révélations salées sur l'atroce comportement de Clinton, Starr, Tripp et grosso modo tous les concernés de tous bords durant l'affaire de la destitution, et Chris avait tout un tas de questions gênantes et bouleversantes auxquelles Mr et Mrs D. peinaient à répondre, et bref c'était vraiment dur mais ils s'en sont tirés. Et puis l'an dernier, alors qu'on touchait plus ou moins le fond question idéalisme et respect pour l'autorité des élus, poursuit-elle, Chris a découvert John McCain et McCain2000.com et s'est intéressé à la campagne, et les parents, semble-t-il, lui ont lu des extraits appropriés de *Faith of My Fathers* (La Foi de mes pères) de McCain, et le résultat c'est que le jeune Chris s'est enfin trouvé un héros public en lequel croire : John S. McCain III. Impossible de dire ce qu'il advient du visage de McCain durant l'histoire parce que les moniteurs sont réglés sur CNN et Randy van R. de CNN laisse résolument les caméras sur Donna Duren, qui paraît être un tel prototype, une telle icône, et dégage si pleinement cette dignité paisible caractéristique des Américains moyens qui se savent moyens et veulent juste une vie honnête et sans cynisme pour eux-mêmes et leur famille, qu'elle peut dire « valeurs familiales » et « héros » sans que personne lève les yeux au ciel. Mais hier soir, dit Mrs D., ils regardaient tous ensemble un programme télé non violent dans le salon quand le téléphone a sonné à l'étage, et Chris est allé répondre, et d'après Mrs D. il est redescendu peu après en pleurant, terriblement secoué, et leur a raconté qu'au bout du fil un type s'était mis à lui parler de la campagne 2000 et lui avait demandé si Chris savait que John McCain était un menteur et un tricheur et que tous ceux qui voteraient pour lui étaient soit stupides soit anti-Américains soit les deux. L'appel venait d'un sondeur de Bush2000, indique Mrs Duren, phalanges blanches à force de serrer le micro, voix sur le point de se casser, bouleversée d'une façon totalement lambda, émouvante et parentale, et elle dit qu'elle voulait simplement mettre le sénateur McCain au courant, qu'il sache ce qui était arrivé à Chris, et elle aimerait savoir si l'on peut faire quelque chose pour empêcher que des gens pareils appellent des enfants innocents pour les plonger dans la désillusion et la confusion et le questionnement sur la stupidité dont ils feraient preuve à essayer d'avoir des héros en lesquels croire.

Stade auquel (0853h) deux choses se produisent dans le Hall de l'école des beaux-arts. La première c'est que les plumes nationales se dispersent en motif radial, chacune pianotant sur son portable, et les dir de prod des chaînes se ruent dehors en faisant battre les portes de l'auditorium, tirant l'antenne de leur téléphone avec les dents, et tout le monde tente de trouver une peu de place pour Valser tout en transmettant l'essentiel de ce rebondissement en Négativité absolument fascinant aux chaînes et aux rédactions, tâchant dans le même temps de contacter leurs confrères du groupe de presse de Bush2000 pour voir s'ils peuvent obtenir une Réaction de l'Arbuste sur l'histoire de Mrs Duren, histoire à la fin de laquelle la deuxième chose a lieu, à savoir que Randy van R. de CNN finit par diriger la caméra sur McCain et on découvre l'expression faciale de ce dernier, chagrinée et pâle et encore plus bouleversée que celle Mrs Duren elle-même. Et ce que McCain fait, après avoir fixé le sol quelques secondes, c'est... qu'il s'excuse. Il ne déblatère pas contre Bush₂ ni les sondages tendancieux, pas plus qu'il n'essaie de tirer profit politiquement de l'occasion de quelque façon que ce soit. Il semble triste, plein de regret, et il déclare que la seule raison pour laquelle il s'est lancé dans cette course, c'est pour contribuer à inspirer aux jeunes Américains le sentiment qu'ils peuvent sans crainte se dévouer à quelque chose, et qu'une histoire comme celle que Mrs Duren a pris la peine de venir lui raconter ici, ce matin, est à peu près le pire qu'il puisse entendre, et si Mrs Duren n'y voit pas d'objection il aimerait appeler son fils – il redemande son nom, et Randy van R. glisse sur Donna Duren quand elle dit « Chris » puis repasse en douceur sur McCain – son fils Chris et lui demander pardon en personne au téléphone et lui dire que oui, on croise malheureusement parfois des sales types, et qu'il est désolé que Chris ait dû entendre des choses comme ça mais que ce n'est jamais une erreur de croire en quelque chose, que la politique, en tant que processus, vaut toujours le coup qu'on s'y implique, et il a vraiment l'air chamboulé, McCain, et presque incidemment il ajoute que ce que Donna Duren et d'autres parents et citoyens inquiets pourraient faire, c'est appeler l'équipe de campagne Bush2000 et leur dire de cesser ces sondages tendancieux, le gouverneur Bush est un homme bien, il a une famille lui aussi, on a du mal à croire qu'il soutiendrait ce genre de trucs de la part de son équipe de campagne s'il était au courant, et lui (McCain) retéléphonerait au gouverneur Bush en personne pour la

énième fois afin de lui demander de mettre un terme à la Négativité, et les yeux de McCain ont l'air humides, c'est-à-dire larmoyants, ce qui est peut-être juste une illusion due aux projecteurs télé mais est tout de même gênant, comme l'ensemble est gênant, car McCain paraît bouleversé d'une façon qui est un peu trop... eh bien, presque *théâtrale*. Il prend une ou deux autres questions de la RP, puis s'arrête brusquement et dit qu'il est désolé, mais qu'il est trop secoué par l'Incident Chris Duren pour se concentrer, il demande pardon à tous les participants de la RP et les remercie, et il oublie sa discipline-de-message et ne finit pas sur Il leur dira. Toujours. La vérité, mais ils applaudissent à tout rompre quand même, et l'alimentation vidéo de la colonne à quatre facettes s'interrompt lorsque Randy et Jim C. *et al.* passent caméra à l'épaule pour rejoindre la mêlée tandis que McCain se dirige vers la sortie.

Et bon, rien de tout ça n'est simple, surtout la détresse qu'on aurait dite presque exagérée de McCain concernant Chris Duren, cela semblait vraiment un peu beaucoup ; et des tas de pensées interconnectées, troublantes et possiblement cyniques se mettent à tourner dans la vieille caboche journalistique. Comme le fait que l'histoire de Donna Duren était une condamnation bien, bien plus dévastatrice des tactiques de campagne de l'Arbuste que tout ce que McCain lui-même aurait pu dire, et serait-il possible que McCain, sur cette scène d'auditorium, n'en ait pas été conscient ? Est-il possible qu'il n'ait pas vu tous les directeurs de prod TV se frayer un chemin parmi la foule massée dans les allées, portables en main, et compris instantanément que l'histoire de Mrs Duren et sa réaction jouiraient d'une immense audience sur les grandes chaînes et véhiculeraient une piètre image de Bush2000 ? Est-il possible qu'une partie de McCain puisse avoir saisi que ce qui est arrivé à Chris Duren est fortement à son avantage politique, et que, malgré tout, ce soit un type bien, sans calcul, n'éprouvant que l'horreur et le regret d'apprendre qu'un gosse a perdu ses illusions ? Est-ce la compassion humaine qui l'a poussé à d'abord s'excuser au lieu de critiquer l'Arbuste, ou serait-il rusé au point de savoir que l'histoire de Mrs D. avait déjà à demi cloué Bush au pilori et qu'en s'excusant, l'air mortifié, lui, McCain, avait l'occasion de mettre en relief la différence entre sa propre honnêteté foncière et la Négativité insensible de Bush ? Est-ce possible que les larmes lui soient vraiment montées aux yeux ? Est-ce (gulp) possible

qu'il ait d'une façon ou d'une autre forcé les larmes à lui monter aux yeux parce qu'il savait combien ça lui donnerait l'air d'un type droit, attentionné, non Négatif ? Et quand on y pense, hé, pourquoi est-ce qu'un sondeur tendancieux s'embêterait à pousser au vote quelqu'un qui est trop jeune pour voter ? Se peut-il que Chris Duren ait une voix particulièrement grave au téléphone ou quoi ? Mais ne penserait-on pas qu'un sondeur de cette espèce demanderait l'âge de son interlocuteur avant de se lancer dans son petit numéro ? Et comment se fait-il que personne n'ait posé cette question, pas même les 12S blasés dans le hall ? À quoi pouvaient-ils bien penser ?

Foutaises 1 est vide, à part Jay qui se chope une ODP au fond du PPEF, et par les hublots on voit tous les techs et les têtes et les talents dans une mêlée king size autour de Mrs Donna Duren dans la cour de gravier, et une pensée cynique additionnelle nous vient, comme quoi à n'en pas douter une équipe télé pleine d'initiative doit à l'instant même se garer devant le collège de ce pauvre Chris Duren (ce qui malheureusement ce soir aux infos s'avérera être exactement le cas). Le moteur du bus tourne au ralenti un long moment – les mêlées post-événement et les stand-up durent plus longtemps que toute la RP – et puis quand les habitués du F1 finissent enfin par s'y entasser ils sont tous extrêmement pris, essayant de taper et de téléphoner et d'envoyer, et tous les techs doivent sortir leurs bancs de montage SX et DV (la machine de CBS est tenue en équilibre à la main sur le petit escabeau du caméraman, dans l'allée, parce que toutes les tables et le PPEF sont pleins) et aider leurs producteurs à repérer et chronométrer la séquence de Mrs Duren et la réaction de McCain pour pouvoir l'envoyer au QG tout de suite, et les 12S ont pris d'assaut comme un seul homme le Franc-Parler Express, qui est juste devant sur la I-85 et roule bas de la croupe du fait de tout le poids massé dans le salon arrière de McCain. Le truc c'est qu'aucun des pros habituels des médias n'est disponible pour échanger avec *Rolling Stone* à propos de l'Incident Chris Duren et éventuellement lui donner un coup de main pour démêler ce qui prête au cynisme de ce qui n'y prête pas et déterminer quelles sont, parmi les nombreuses questions dérangeantes que pose tout l'Incident, celles qui sont paranoïaques ou sans fondement versus celles qui pourraient être valables humainement et / ou journalistiquement... Comme, par exemple, McCain était-il sérieux quand il parlait d'appeler Chris Duren ? Comment aurait-il pu

récupérer le numéro des Duren alors que Mrs D. était dans la mêlée jusqu'au cou pendant que lui et son équipe quittaient les lieux ? Est-ce qu'il a l'intention de chercher dans l'annuaire ou bien ? Et où étaient Mike Murphy et John Weaver durant tout ce temps, eux qui d'habitude, dans une RP, sont en train de Valser avec leur Portable au fond de la salle dans la pénombre, mais qui, aujourd'hui, n'étaient nulle part en vue ? Et Murphy, se peut-il qu'il soit en ce moment même dans le salon de l'Express, sur son siège rouge près de McCain, penché à l'oreille du candidat pour lui murmurer très calmement et froidement les avantages politiques de ce qui vient de se passer et toutes les façons pleines de tact et néanmoins efficaces dont ils pourront en tirer parti et en user pour s'extraire de l'étroite ornière tactique dans laquelle le virage Négatif de Bush₂ les a fichus ? Quelle est la réaction de McCain si c'est bien ce que fait Murphy – genre, est-ce qu'il l'écoute ou est-il encore trop secoué pour lui prêter attention, ou est-ce que les deux sont possibles ? Se peut-il que McCain – peut-être même inconsciemment – ait surréagi à l'histoire de Mrs Duren et exprimé son désarroi dans le but de se fournir à lui-même une excuse crédible et télégénique pour sortir de la spirale Négative qui lui causait tant de tort dans les sondages, au point que Jim et Frank disent qu'il pourrait bien perdre la Caroline du Sud si les choses continuent sur cette voie ? Est-ce trop cynique ne serait-ce que d'envisager un truc pareil ?

À la conf de presse du lendemain, John S. McCain III offre une déclaration plausible, plaisante et hautement émouvante à tout le groupe presse emmêlé. Et cela, en ce joli matin chaud du 11 fév. devant l'Embassy Suites (ou peut-être le Hampton Inn) de Charleston, juste après l'Appel Bagages. McCain informe la presse que l'affaire du jeune Chris Duren l'a plongé dans un tel désarroi qu'après une belle séance d'introspection nocturne il a ordonné à son équipe de cesser toute Négativité et de retirer tous les spots de réaction de McCain2000 en Caroline du Sud, indépendamment du fait que l'Arbuste fasse ou non de même avec sa propre com' Négative.

Et bien sûr, présentée dans le contexte de désarroi causé par l'Incident Chris Duren, la décision de McCain ne le fait plus du tout apparaître comme un type dégonflé ou conciliant, mais plutôt comme un gars vraiment correct, honorable, droit dans ses bottes, qui refuse qu'on déconne avec l'idéalisme politique des jeunes, de quelque façon

que ce soit, et s'efforcera de l'empêcher. C'est une déclaration touchante, à l'impact évident, et une conf magistrale, et tout le monde dans la mêlée a l'air impressionné et certains paraissent même profondément et intimement émus, et personne (y compris *Rolling Stone*) ne se risque à souligner de vive voix que, aussi malheureux que fût le coup de fil aux Duren, il s'est avéré des plus heureux pour John McCain et McCain2000 pour ce qui est de la bataille tactique de cette semaine, et qu'à vrai dire tout le truc n'aurait pas pu mieux se goupiller pour McCain2000 s'il avait été... eh bien, genre, préparé, si, genre, par exemple, Mrs Donna Duren avait été une actrice pro ou même une amatrice partisane douée qu'on avait en secret abordée et formée et payée et placée dans la foule de plus de 300 interrogateurs non filtrés, pris au hasard, où sa main levée dans cette mer de mains d'électeurs moyens avait été repérée et choisie, lui permettant de raconter une histoire émouvante qui a été diffusée dans les 5 JT la nuit dernière et a fortement nui à Bush₂ et maintenant vient de sortir McCain de l'ornière tactique de la semaine. Quelle que soit la manière dont on regarde la chose (et voici un bon long TT durant lequel y réfléchir), l'Incident et la RP d'hier ont constitué un coup de bol politique presque incroyable pour McCain... ou peut-être un coup d'autre chose, quelque chose que personne – ni les Douze Singes, ni Alison Mitchell, ni la merveilleusement cynique dame australienne du *Globe*, ni même le totalement affûté et tout sauf sentimental Jim C. – n'évoque ni ne mentionne jamais à haute voix, ce qui est compréhensible dans la mesure où même le simple fait de l'envisager serait douloureux au point qu'il serait impossible de continuer, et c'est bien ce que la presse et l'équipe de campagne et la caravane du Franc-Parler et McCain lui-même doivent faire toute la journée, et le lendemain, et le surlendemain – continuer.

VA FALLOIR FAIRE AVEC

Autre paradoxe : il est pour ainsi dire impossible de parler des trucs qui comptent vraiment en politique sans employer des termes qui sont devenus des clichés si atroces qu'ils vous assomment et sont difficiles ne serait-ce qu'à entendre. L'un de ces termes est « meneur », que tous les grands candidats ont sans cesse à la bouche – comme dans

« jouer le rôle de meneur », « un meneur avéré », « un nouveau meneur pour un nouveau siècle », etc. – et qu'ils ont réduit à une telle platitude qu'il est dur de réfléchir à ce que « meneur » signifie réellement et de se demander si c'est bien d'un meneur que les Jeunes Électeurs d'aujourd'hui ont envie. Le truc étrange, c'est que le mot « meneur » en lui-même a beau être cliché et barbant, quand on en croise un vrai, de meneur, cette personne est tout sauf barbante ; en réalité, elle est le contraire de barbante.

Manifestement, un vrai meneur n'est pas seulement quelqu'un dont on partage les idées, ni quelqu'un qu'on se trouve tenir pour un type bien. Un vrai meneur est quelqu'un qui, à cause de son pouvoir particulier, de son charisme et de l'exemple qu'il offre, est capable d'être une source d'inspiration, et « inspiration » ici est employé avec sérieux, pas comme un cliché. Un vrai meneur réussit à nous faire faire des choses dont au fond nous sommes convaincus qu'elles sont bonnes et que nous souhaitons être capables d'accomplir mais qu'en général nous n'arrivons pas à réaliser par nous-mêmes. C'est une qualité mystérieuse, difficile à définir, mais nous la reconnaissons toujours en la voyant, même petits. Vous vous souvenez sans doute de l'avoir vue chez des entraîneurs absolument géniaux, ou des profs, ou un gosse plus âgé extrêmement cool que vous « mettiez sur un piédestal » (expression intéressante) et à qui vous vouliez ressembler. Certains de nous se souviennent d'avoir trouvé cette qualité, enfant, chez des pasteurs ou des rabbins, ou un chef scout, ou un parent, ou le parent d'un ami, ou un patron durant quelque job d'été. Eh oui, tous sont des « figures d'autorité », mais il s'agit d'une autorité d'un genre spécial. Si vous avez jamais passé du temps dans l'armée, vous savez à quel point il est incroyablement facile de dire lesquels de vos supérieurs sont de vrais meneurs et lesquels non, et combien tout ça n'a rien à voir avec le rang. L'autorité véritable d'un meneur est un pouvoir qu'on lui donne volontairement, et on le fait non par résignation ou rancœur mais avec joie ; ça semble naturel. Dans le fond, on aime presque toujours la façon dont un vrai meneur nous fait nous sentir, la façon dont on se retrouve à travailler plus dur, à se dépasser et à penser de manières dont on n'aurait pas été capable sans cette personne qu'on respecte, en qui on croit et à qui on aimerait plaire.

En d'autres mots, un vrai meneur est quelqu'un qui peut nous aider

à dépasser les limites individuelles de notre paresse, de notre égoïsme, de notre faiblesse et de notre peur pour accomplir des choses meilleures, plus ardues, que celles que l'on peut exécuter tout seul. Lincoln était, à en juger par toutes les preuves disponibles, un vrai meneur, comme Churchill, et Gandhi, et King. Teddy et Franklin Roosevelt aussi, et probablement de Gaulle, et certainement Marshall, et peut-être Eisenhower. (Même si bien sûr Hitler était un vrai meneur également, et très puissant, donc attention ; il s'agit d'un pouvoir personnel étrange et voilà tout.)

Sans doute que le dernier vrai meneur à avoir été président des États-Unis était JFK, il y a quarante ans. Non que Kennedy fût un meilleur être humain que les sept présidents qui ont suivi : on sait qu'il a menti sur ses faits d'armes durant la Seconde Guerre mondiale, qu'il avait des liens flippants avec la Mafia, et qu'il baisait davantage dans les couloirs de la Maison-Blanche que ce pauvre Clinton ne pourrait même en rêver. Mais JFK dégageait cette magie spéciale de meneur, et quand il disait des trucs comme « Ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous ; demandez ce que vous pouvez faire pour votre pays », personne ne levait les yeux au ciel ou n'y voyait qu'un bon gimmick. Au contraire, ils sont nombreux à s'être sentis inspirés. Et dans la décennie suivante, même si elle a été une vraie saloperie pour d'autres raisons, des millions de Jeunes Électeurs se sont consacrés à des causes sociales et politiques qui n'avaient rien à voir avec le fait de se dégoter un job en or ou de posséder des trucs chers ou de repérer les meilleures fêtes ; et les années 1960 ont été, à en croire la plupart des témoignages, une époque généralement plus nette et plus heureuse que l'époque actuelle.

Ça vaut la peine de se demander pourquoi. Ça vaut la peine de réfléchir longuement aux raisons pour lesquelles, quand John McCain dit qu'il veut devenir président pour inspirer à une génération de jeunes Américains l'envie de se consacrer à des causes plus vastes que leur simple intérêt personnel (ce qui signifie qu'il dit vouloir être un vrai meneur), un grand nombre de ces jeunes Américains vont bâiller, ou lever les yeux au ciel, ou lancer une vanne ironique au lieu de se sentir inspirés comme c'était le cas avec Kennedy. Vrai, le public de JFK était d'une certaine façon plus innocent que nous : le Vietnam n'avait pas encore eu lieu, ni le Watergate, ni la crise des caisses d'épargne américaines, etc. Mais ce n'est pas tout. La science de la

vente et du marketing était encore dans son enfance baveuse en 1961 quand Kennedy disait « Ne demandez pas... » Les jeunes gens qu'il inspirait n'avaient pas été la cible, leur vie durant, d'un marketing habile. Ils ne savaient rien de la manipulation. Il n'étaient pas totalement, terriblement accoutumés aux vendeurs.

Maintenant il faut que vous fassiez très attention à un truc qui va d'abord sembler évident. Il y a une différence entre un grand meneur et un grand vendeur. Il y a aussi des similarités, bien entendu. Un grand vendeur est en général charismatique et aimable et il peut souvent nous pousser à faire des choses (acheter des trucs, accepter des trucs) qu'on n'aurait peut-être pas choisi de faire de notre propre chef, et à l'accepter de bon cœur. En plus, un tas de vendeurs sont à la base des gens bien, remplis de qualités admirables. Mais même un vendeur tout ce qu'il y a de plus génial n'est pas un meneur. Parce que la motivation finale, et première, d'un vendeur, c'est son intérêt propre – si on achète ce qu'il vend, il en tire profit. Donc, le vendeur peut avoir une personnalité très puissante, charismatique, admirable, et peut même vous persuader qu'acheter est dans *votre* intérêt (et peut-être l'est-ce vraiment), il n'empêche qu'une petite part de vous sait toujours que ce qu'il cherche au bout du compte, c'est de parvenir à ses fins. Et cette conscience est douloureuse... même si, admettons-le, c'est une douleur minuscule, plutôt comme un élancement, et souvent inconsciente. Mais si vous êtes exposés à de grands vendeurs et arguments de vente et concepts marketing durant assez longtemps – genre depuis vos premiers dessins animés du dimanche matin, disons –, ce n'est qu'une question de temps avant que vous ne vous mettiez à croire dur comme fer que tout n'est que vente et marketing et qu'à chaque fois que quelqu'un a l'air de s'intéresser à vous ou à une noble idée ou cause, cette personne veut vous vendre quelque chose et au bout du compte, sans le moindre doute, n'en a rien à foutre ni de vous ni d'aucune cause, son seul et unique but étant de parvenir à ses fins.

Certains tiennent le président Ronald W. Reagan (1981-1989) pour notre dernier vrai meneur. Mais peu d'entre eux sont de Jeunes Électeurs. Même dans les années 1980, la majorité des jeunes, qui flairaient le marketing à un kilomètre, savaient qu'en réalité Reagan était un grand vendeur. Ce qu'il vendait, c'était l'idée de lui-même comme meneur. Et si vous avez moins de, disons, 35 ans, voilà ce qu'a

plus ou moins été chaque président américain avec lequel vous avez grandi : un vendeur très talentueux, entouré de stratèges politiques et de consultants médias et de maîtres ès langue de bois intelligents, hors de prix, qui gèrent sa « campagne » (comme dans « campagne publicitaire ») et l'aident à nous vendre l'idée que c'est dans notre intérêt de voter pour lui. Mais les véritables intérêts qui motivaient ces types, c'étaient les leurs. Ils voulaient, avant tout, Être Président, ils voulaient ce pouvoir et cette importance hallucinants, ils voulaient l'immortalité historique – ça se sentait à plein nez. (Les Jeunes Électeurs ont tendance à avoir l'odorat particulièrement développé pour ce genre de chose.) Et voici pourquoi ces types n'étaient pas de vrais meneurs : comme il était évident que leurs motifs les plus profonds, les plus fondamentaux, étaient égoïstes, il n'y avait aucune chance qu'ils nous inspirent et nous incitent à transcender notre propre égoïsme. Au lieu de quoi ils nous ont en général aidé à renforcer notre croyance, conditionnée par le marché, que chacun ne s'intéresse au bout du compte qu'à soi, que la vie n'est que ventes et profits et que des mots et des expressions comme « service », « justice », « communauté », « patriotisme », « devoir », « rendre la gouvernance au peuple », « je ressens votre douleur » et « conservatisme compassionnel » ne sont que des pitches de vente à l'efficacité avérée dans l'industrie politique, exactement comme « antitartre » et « haleine fraîche » le sont dans l'industrie du dentifrice. On peut voter pour eux, tout comme on peut acheter du dentifrice. Mais on n'est pas inspirés. Ils ne sont pas authentiques.

Ça ne relève pas non plus du seul fait de mentir ou de ne pas mentir. Tout le monde sait que le meilleur marketing s'appuie sur la vérité – *i.e.*, parfois, une marque de dentifrice est meilleure pour de vrai. Il ne s'agit pas de ça. Il s'agit, en ce qui concerne les meneurs, de la différence entre croire quelqu'un et croire *en* quelqu'un.

Je vous l'accorde, c'est un peu simpliste. Tous les hommes politiques sont dans la vente et l'ont toujours été. FDR, JFK, MLK et Gandhi étaient des vendeurs hors pair. Mais ils n'étaient pas que ça. Et les gens le sentaient. Ce petit truc bizarre en plus. Ça avait à voir avec le « caractère » (ce qui, en effet, est aussi un cliché – va falloir faire avec).

Et tout ça fait que regarder John McCain donner des conférences de presse et faire des RP (on est à celle de North Charleston, là, à

0820h le mercredi 9 fév., dans l'horrible hall d'un truc nommé le Palais des glaces de Caroline) en étant si manifestement honnête et ouvert et sans façons et idéaliste et franc du collier et l'entendre dire « Je me présente à la présidence pas pour Être Quelqu'Un mais pour Faire Quelque Chose » et « On se lance dans une croisade nationale pour rendre la gouvernance au peuple » devant ces foules qui l'acclament semble foutrement bien plus *compliqué* que regarder des vieux extraits en n & b des discours de John Kennedy. Ça paraît impossible, en février 2000, de dire si John McCain est un vrai meneur ou simplement un vendeur politique très doué, un entrepreneur qui s'est trouvé une nouvelle niche sur le marché et une façon de l'occuper.

Car voici encore un paradoxe. Le printemps 2000 – soit le milieu de la matinée de gueule de bois américaine après toute l'affaire Lewinsky-et-destitution – représente un moment presque sans précédent de cynisme et de dégoût vis-à-vis de la politique nationale, un moment où l'honnêteté directe style Rien-à-battre-si-vous-m'élisez-ou-pas devient une qualité incroyablement attirante et vendeuse et éligible. Un moment où un anticandidat peut être un vrai candidat. Mais bien entendu, s'il devient un vrai candidat, est-il encore un anticandidat ? Peut-on vendre le refus de se vendre ?

De nombreux éléments de la campagne McCain2000 – le surnom du bus, « Franc-Parler », la publication, opportune, de *Faith of My Fathers*, l'« ouverture » et la « spontanéité » dans le salon presse de l'Express, hypermédiatisé, la manière très disciplinée-côté-message dont McCain martèle « Toujours. Vous dire. La vérité » – indiquent que des experts en marketing très rusés, très malins s'efforcent de vendre la façon dont ce candidat rejette le marketing rusé et malin. Est-ce une mauvaise chose ? Ou juste une source de confusion ? Imaginons, par exemple, un candidat qui dise que les sondages, c'est des foutaises et qui refuse catégoriquement d'adapter son style de campagne en fonction d'eux, et supposons que de nouveaux sondages viennent à montrer que les gens aiment vraiment la position sondages-foutaises de ce candidat et envisagent de voter pour lui pour cette raison, et supposons que le candidat lise ces sondages (qui ne le ferait pas ?) et se mette à clamer encore plus haut et plus souvent que les sondages, c'est des foutaises, et qu'ils ne lui dicteront pas ce qu'il a à dire, et peut-être même qu'il prenne « Les sondages, c'est des

foutaises » comme slogan de campagne, qu'il le répète dans chaque discours et le fasse même peindre sur le flanc de son car... Est-il hypocrite ? Est-ce hypocrite que l'une des pubs de McCain en Caroline du Sud proclame « Il dit la vérité même si elle lui nuit politiquement », ce qui, bien sûr, puisqu'il s'agit d'une pub, signifie que McCain essaie de tirer un bénéfice politique de son indifférence au bénéfice politique ? Quelle est la différence entre hypocrisie et paradoxe ?

Suffisamment peu simpliste pour vous à présent ? Le cœur de l'affaire, c'est que si vous êtes un Jeune Électeur pur et dur, au fait des pratiques du marché, la seule chose que vous soyez certain d'éprouver à propos de la campagne de John McCain, c'est un type d'ambivalence très moderne et très américaine, une sorte de guerre interne entre votre profond besoin de croire et votre conviction profonde que votre besoin de croire, c'est de la foutaise, qu'il n'y a plus rien nulle part que vente et vendeurs. Dans les moments où votre cynisme prend le dessus, il vous paraîtra impossible de voir même les qualités les plus plaisantes de McCain autrement que sous des angles marketing. Sa fameuse habitude de tirer des squelettes de son propre placard, par exemple – mauvaises notes, divorce compliqué, mise en examen dans l'affaire de corruption sénatoriale des Cinq de Keating –, cela pourrait démontrer une honnêteté et une ouverture réelles, comme cela pourrait être la manière rouée dont McCain neutralise les critiques en se critiquant lui-même avant qu'un autre ne le fasse. La modestie avec laquelle il évoque son héroïsme en tant que prisonnier de guerre – « Ça ne demande pas un talent fou de se faire descendre » ; « Je n'étais pas un héros, mais j'ai eu la chance de servir en compagnie de héros » –, cela pourrait dénoter une réelle humilité ; ou être une façon maligne de se donner l'air à la fois héroïque *et* humble.

On peut appliquer le même schéma d'analyse en « ou / ou » à presque tout ce qui concerne ce candidat. Même l'incroyable énergie dont il fait preuve chaque jour sur la Piste – cela pourrait découler de son énergie naturelle et du fait qu'il aime les gens, ou bien d'une ambition pure et dure, d'une faim de succès si forte qu'elle le pousse à dépasser les limites saines d'un être humain. Et le mot qui compte, ici, c'est « sain » : l'Arbuste, lui, dort dans des hôtels de luxe, comme le Charleston Inn, voyage avec son propre oreiller et aime dormir jusqu'à neuf heures du matin, alors que McCain loge dans des chaînes atroces et boit du soda à la cannette et se déplace comme une personne

normale ne pourrait le faire que sous méthamphétamine. La nuit dernière, la caravane du Franc-Parler n'est pas rentrée à l'Embassy Suites avant 2340h, et il paraît que McCain est resté debout avec Murphy et Weaver encore trois heures de plus à chercher comment réagir à la réaction de Bush₂ au spot Négatif de McCain en réponse au nouveau spot Négatif de Bush₂, et vous savez que se lever, prendre une douche, se raser et mettre un beau costume doit prendre du temps si on se trouve être un type incapable de lever les bras au-dessus des épaules, et puis il a dû petit-déjeuner, et le FP Express est arrivé ce matin à 0738h, et McCain est là à 0822h presque en train de courir ici et là sur la scène surélevée d'un hall de Palais des glaces de Caroline qui explose tous les records de hideur, au point que la presse refuse même les beignets gratuits. (Le hall est tapissé de caoutchouc rouge et bleu – oui, du caoutchouc – et à plus de 6 m de hauteur, accessible par un escalier en colimaçon métallique vert, se trouve une mezzanine ouverte bardée de tuyaux couleur moutarde d'où pendent de longues bannières violettes de l'Association de hockey junior du Lowcountry, et on entend l'orgue de la patinoire quelque part à l'intérieur et une symphonie de bing et de boing en provenance d'une énorme arcade de jeux vidéo, plus bas au bout du couloir orange vif, et la scène de la RP est flanquée de chaque côté d'un moniteur géant composé d'écrans identiques disposés 3 × 3, et celui de gauche affiche neuf têtes identiques de McCain parlant, alors que celui de droite diffuse un seul grand visage de McCain divisé en neuf rectangles séparés, et chaque mètre carré du hall immonde est occupé par des Caroliniens du Sud follement acquis au candidat, et il fait au moins 35 degrés, et l'ensemble constitue un tel assaut sensoriel que tous les journalistes sauf Jim C. et les techs se tournent et écoutent sans regarder, la plupart buvant plus d'une tasse de café à la fois.) Et même avec quatre heures de sommeil au mieux, McCain sur scène subit à présent une métamorphose, comme à chaque fois que la foule est réactive, rit à ses blagues et pose cafés et enfants pour l'applaudir quand il dit qu'il battra Al Gore tel un tambour. La personne de McCain n'est pas une présence télégénique irrésistible et impeccable comme le républicain Mark Sanford ou l'Arbuste. Il est petit, menu, raide et légèrement tordu. Il a tendance à flotter un peu dans son costume. Il s'exprime avec un filet de voix de basse qui n'a rien d'hypnotique ni d'exaltant en soi. Mais sur scène, lorsqu'il prend des questions et arpente l'espace

comme s'il était en cage, son corps semble se dilater et sa voix s'amplifie, et au contraire de l'Arbuste il déambule sans garde du corps, la scène est grand ouverte, les questions ne sont pas filtrées et il y répond bien, et aux meilleures réunions publiques les yeux de la foule s'éclairent, et au contraire de Gore et de ses yeux d'oiseau mort ou de l'Arbuste et de son regard fixe et satisfait, McCain a le regard vif, franc, empli d'une lumière très attirante et inspirante qui reflète soit une dévotion à des causes qui le dépassent soit l'amour qu'un démagogue a pour l'amour que lui voue la foule soit une faim insatiable de devenir l'homme blanc le plus puissant de la planète. Ou les trois à la fois.

Le truc, pour le dire aussi simplement que possible, c'est qu'il y a une tension entre ce qui constitue l'attrait de John McCain et la façon dont cet attrait doit être structuré et présenté pour le faire élire. Pour vous faire acheter. Et les médias – qui sont, après tout, la boîte dans laquelle on vous sert John McCain, représentent peu ou prou votre seule voie d'accès à cet homme et sont eux-mêmes composés d'individus, d'électeurs, pour certains, Jeunes Électeurs –, les médias voient cette tension, la sentent, surtout le groupe McCain2000 des bus. Ne croyez pas le contraire. Et n'oubliez pas qu'ils sont humains et que la manière dont ils vont résoudre cette tension et décider de celle dont il convient de percevoir McCain (et donc de celle dont ils vous feront percevoir McCain) dépendra bien moins d'une idéologie politique que des petites batailles intérieures que chacun des reporters se livrera, entre cynisme, idéalisme, marketing et leadership. La *National Review* d'extrême droite traite par exemple McCain d'« escroc et de poseur », alors que la *New York Review of Books* traditionnellement à gauche pense que « McCain n'est pas l'anti-Clinton... mais plutôt le nonClinton, comme le 7Up était le non-Cola : goût différent, même teneur en sucre », et *Vanity Fair*, neutre politiquement, cite des sources anonymes de Washington, à l'affiliation inconnue, déclarant : « Les gens ne devraient jamais sous-estimer la rouerie [de McCain]. Ses positions, dans de nombreux cas, sont très calculées en termes d'attrait médiatique. »

Non, mais sans blague. Ici, en Caroline du Sud, l'épisode le plus déprimant et le plus cynique de toute la semaine implique justement un attrait calculé, rusé. (Du moins dans un certain état d'esprit, c'est ainsi qu'on le voit [peut-être].) S'il vous plaît, rappelez-vous l'Incident

Chris Duren à Spartanburg le 10 février et la détresse inouïe de McCain et sa promesse d'appeler et de s'excuser en personne auprès du gamin désillusionné. Donc le lendemain après-midi, à une conf de presse pré-R & C à North Charleston, le nouveau et unilatéralement non Négatif McCain informe le groupe de presse qu'il monte dans sa chambre d'hôtel, là maintenant, pour appeler Chris Duren. L'appel sera « privé, une affaire entre moi et ce jeune homme », dit McCain. Puis Todd l'Attaché de Presse apparaît, l'air très sévère, et annonce que seuls les techs des chaînes TV seront autorisés à entrer dans la chambre, et s'ils ont le droit de filmer l'appel en entier, seules les dix premières secondes d'audio pourront être enregistrées. « Dix secondes, puis on vire le son, dit Todd en fixant Frank C. et les autres mecs de l'audio. C'est un appel privé, pas un événement médiatique. » Pensons-y. Si c'est un « appel privé », pourquoi laisser les caméras télé filmer McCain en train de le passer ? Et pourquoi seulement dix secondes de son ? Pourquoi pas tout ou rien ?

La réponse est moderne, américaine et directement issue d'un cours de marketing pour débutants. La campagne veut promouvoir le fait que McCain tient sa promesse et appelle un gamin traumatisé, mais aussi que McCain l'appelle « en privé » et ne se contente pas d'exploiter Chris Duren dans un vulgaire but politique. Rien d'autre ne saurait expliquer les dix secondes de son avant la coupe, coupe qui nécessitera que les chaînes diffusant la vidéo expliquent pourquoi il n'y a plus de son après le Bonjour initial, ce qui mettra doublement McCain en valeur : à la fois attentionné et non politicien. Est-ce que le calcul rusé de l'attrait médiatique signifie ici que McCain se fiche de Chris Duren, se fiche de lui remonter le moral et de restaurer la foi du gosse dans le processus politique ? Pas nécessairement. En revanche ça veut dire que McCain2000 veut le beurre et l'argent du beurre, un peu comme les grosses entreprises qui donnent aux œuvres caritatives puis essaient de récolter des bénéfices en termes d'image en promouvant leur altruisme dans leurs pubs. Ce genre de trucs signifie-t-il que les dons et les appels ne sont pas « bien » ? La réponse dépend de votre tolérance aux zones grises entre sincérité et marketing, ou sincérité plus marketing, ou leadership plus packaging et vente de ce dernier.

Mais si vous, comme ce pauvre vieux *Rolling Stone*, en êtes au point sur la Piste où vous en venez à craindre votre propre cynisme presque autant que votre crédulité et les vendeurs qui s'en repaissent, il se

peut que vos pensées reviennent sans relâche à une certaine cellule sombre, de la taille d'une boîte, d'un certain Hilton à un demi-monde et trois carrières d'ici, à la torture, à la peur, à l'offre de libération et à un certain Jeune Électeur nommé McCain qui a refusé d'enfreindre un code. Il n'y avait ni techs ni caméras dans cette boîte, ni collaborateurs ni consultants, ni paradoxes ni zones grises ; rien à vendre. Il n'y avait qu'un type, avec un certain trait de personnalité qui lui a permis de tenir. Et ça, c'est énorme. Dans notre esprit, cette boîte de Hoa Lo devient une sorte de loge spéciale avec une étoile sur la porte, l'endroit privé derrière la scène où l'on imagine que « le vrai John McCain » vit encore. Mais le paradoxe c'est que cette boîte qui rend McCain « vrai » est, par définition, verrouillée. Impénétrable. Personne n'y entre, personne n'en sort. Ça aussi, c'est énorme ; et on devrait le garder à l'esprit. C'est la raison pour laquelle, quel que soit le nombre de plumes qui s'y collent en coulisses, un « profil » de John McCain ne sera jamais que cela : unilatéral, externe, clivé et diffracté par tant de lentilles optiques qu'au bout du compte, il y a bien plus à voir qu'un seul homme. Vendeur ou meneur ou les deux ou ni l'un ni l'autre, le paradoxe final – vraiment minuscule et central, niché tout au fond de toutes les boîtes et tous les carrés tournants de ces casse-têtes de campagne électorale qui définissent McCain – est que son caractère « vrai » réel ou supposé dépend à présent moins de ce qu'il a dans le cœur que de ce que vous avez, vous, dans le vôtre. Essayez de rester éveillés.

2000

Notes de fin d'article :

- a. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.
- b. USN (United States Navy) : marine de guerre américaine ; POW (Prisoner of War) : prisonnier de guerre ; USC : université de Caroline du Sud ; GOP (Grand Old Party) : parti républicain américain.
- c. PBS (Public Broadcasting Service) : télévision publique à but non lucratif.
- d. Arbuste : *Shrub* (dans le texte original) est un synonyme de *Bush* en anglais.
- e. Rush Limbaugh : animateur de radio et éditorialiste politique, connu pour ses positions conservatrices.
- f. C-SPAN : chaîne câblée couvrant en direct et en continu les interventions

gouvernementales.

g. Copley : agence de presse du groupe de presse éponyme, propriétaire notamment du *San Diego Union-Tribune* ; *WSJ* : *Wall Street Journal* ; *UPI* : agence de presse internationale ; *Ch. Tribune* : *Chicago Tribune*.

h. POS : procédure opératoire standard.

i. Labor Day : fête du Travail, célébrée aux États-Unis le premier lundi de septembre.

j. *Hardball* : émission politique animée par le journaliste Chris Matthews, diffusée tous les jours de la semaine.

k. Palmetto State : nom donné à la Caroline du Sud, en référence au palmier, chou palmiste, typique de cet État, apparaissant sur son drapeau.

l. Oliver North : né en 1943, ancien lieutenant-colonel des Marines, ayant combattu au Vietnam, impliqué dans l'affaire Iran-Contra, candidat malheureux au poste de sénateur de Virginie en 1994 ; Christine Todd Whitman : femme politique née en 1946, membre du parti républicain, première femme à être élue au poste de gouverneur du New Jersey, qu'elle occupe de 1994 à 2001 ; John Engler : membre du parti républicain, gouverneur du Michigan de 1994 à 2003.

m. Bill Bradley : né en 1943, ancien joueur de basket professionnel, sénateur démocrate du New Jersey, candidat à l'élection présidentielle de 2000.

n. En 1987, McCain et quatre autres sénateurs (les Cinq de Keating) ont tenté d'intervenir pour protéger le groupe bancaire californien, Lincoln Savings and Loan, un des établissements bancaires de Charles H. Keating (qui contribuait financièrement à leurs campagnes électorales) et qui fera faillite deux ans plus tard, coûtant deux milliards de dollars aux contribuables américains. En 1989, McCain, comme les quatre autres sénateurs, a été auditionné par un comité d'éthique du Sénat, qui lui a simplement reproché son « manque de jugement ».

1. Ici, je ferais bien de préciser que ce chef de rubrique de *RS*, nommé Mr Tonelli, m'a fait part de son verdict sur la-longueur-et-la-place avec compassion et bonne humeur et qu'il a été vraiment réglo durant tout le processus éditorial d'ablation radicale qui a suivi, processus qui fut lui-même inhabituellement urgent et stressant parce que juste au milieu (dudit processus) il y a eu le bain de sang du Super Mardi et McCain a vraiment lâché la rampe – Mr Tonelli, en fait, regardait dans son bureau le communiqué de McCain à la télé, tandis qu'on procédait au premier round de coupes par téléphone – et apparemment les haut gradés, chez *Rolling Stone*, ont aussi sec senti la peur de se ridiculiser assiéger de nouveau leur système limbique et ils ont déclaré à ce pauvre Mr Tonelli que l'article devait être fourré à tout prix dans le numéro suivant, même s'il était en bouclage et destiné à partir chez l'imprimeur dans moins de 48 heures, et, si vous avez la moindre idée du travail d'habitude

interminable d'édition, de vérification, de correction, de mise en page, de relecture, de remise en page, de maquettage et de publication des magazines, vous comprendrez pourquoi la bonne humeur dont Mr Tonelli a fait preuve tout du long est notable.

2. En particulier, je n'ai jamais pu parler à Mr Mike Murphy qui est, vous comprendrez pourquoi si vous lisez le document, le membre de l'équipe McCain auquel on aimerait payer trois ou quatre verres avant de lui tirer les vers du nez – on irait jusqu'à sacrifier une roubignole pour ça. En dépit de mon insistance pénible, de tirages de manche et de supplications au mépris de toute fierté auprès de l'attaché de presse en chef pour avoir ne serait-ce qu'un rendez-vous de dix minutes avec lui – et même après que Mr Tonelli de RS en personne eut appelé le QG McCain2000 en Virginie pour se plaindre et pinailler –, Mike Murphy a évité votre reporter au point de littéralement se cacher au coin des rues quand il me voyait arriver. La poursuite inlassable de cette interview-là (qui, dans mon carnet, a fini sous le nom « MurphyQuest 2000 ») est devenue l'un des grands sous-drames intimes de la semaine, et il y a à ce propos une histoire très longue, très sordide à raconter, qui inclut des tentatives embarrassantes, mais sans doute, rétrospectivement, plutôt amusantes, pour coincer le pauvre gars dans tout un tas d'endroits privés gênants d'où, me disais-je, il aurait du mal à s'échapper... Néanmoins le point essentiel ici est que l'inaccessibilité totale de Murphy pour votre humble serviteur n'avait rien, ai-je fini par comprendre, de personnel, mais n'était qu'une conséquence du fait que j'étais de RS, un (ne nous voilons pas la face) organe de presse politique poids plume dont le lectorat n'appartenait manifestement pas à un quelconque segment démographique républicain qui aiderait le candidat de Mike Murphy dans la Caroline du Sud ou le Mississippi ou aucun autre État où les primaires se jouaient à marche ou crève. En vérité, vu que le magazine était un bihebdomadaire avec un long délai de livraison – comme la dame libano-australienne du *Boston Globe* (voir plus bas) l'a signalé à votre humble serviteur après qu'on eut vu Murphy plus ou moins feindre une crise d'épilepsie pour ne pas avoir à monter dans un ascenseur avec moi –, même un article furieusement pro-McCain dans *Rolling Stone* ne sortirait pas avant le Super Mardi du 7 mars, date à laquelle, a-t-elle prédit (correctement), la bataille pour la nomination serait déjà jouée.

Considérations sur le homard

L'énorme, odorant et extrêmement bien marketé Festival du homard du Maine se tient chaque année fin juillet sur la côte centrale de l'État, à savoir sur le flanc occidental de la baie de Penobscot, le centre nerveux de l'industrie du homard dans le Maine. Ce qu'on appelle la côte centrale s'étend d'Owl's Head et Thomaston au sud à Belfast au nord. (En réalité, elle pourrait aller jusqu'à Bucksport, mais on s'est trouvé dans l'incapacité de dépasser Belfast sur la Route 1, où la circulation estivale est, comme vous pouvez l'imaginer, inimaginable.) Les deux principales communautés de la région sont Camden, avec ses vieilles fortunes, son port de plaisance, ses restaurants cinq étoiles et ses B & B phénoménaux, et Rockland, une ancienne ville de pêcheurs qui accueille le festival chaque été dans l'historique Harbor Park, tout au bord de l'eau¹.

Tourisme et homards sont les deux industries mamelles de ce pan de côte et toutes deux sont des entreprises réservées à la belle saison, et le Festival du homard du Maine ne figure pas tant le carrefour où se croisent ces industries qu'une collision délibérée, joyeuse, lucrative et bruyante. La commande de cet article pour le magazine *Gourmet* porte sur le 56^e FHM qui se tient du 30 juillet au 3 août 2003 et a pour thème officiel, cette année, « Phares, rires et homards ». Le nombre de tickets d'entrée vendus dépasse les 100 000, en partie grâce à un spot diffusé à l'échelle nationale sur CNN en juin, dans lequel une rédactrice en chef de *Food & Wine* vantait les mérites du FHM, d'après elle l'un des meilleurs galas de cuisine au monde. En 2003, les points forts du festival sont : des concerts de Lee Ann Womack et Orleans, l'élection annuelle de Miss Déesse de la Mer du Maine, la grande parade du samedi, la course sur l'eau du dimanche en mémoire de

William G. Atwood, la Compétition annuelle de cuisine amateur, et puis des manèges, des attractions, des kiosques de nourriture, et la Grande Tente de la Restauration du FHM, où quelque chose comme 12 500 kilos de homards du Maine fraîchement pêchés sont consommés après préparation dans la Plus Grande Cocotte à Homard du Monde, près de l'entrée nord du site. Également disponibles : des petits sandwichs au homard, du homard tout juste saisi, du sauté de homard, de la salade de homard Down East, de la bisque de homard, des raviolis de homard, des beignets de homard. On peut se faire servir un homard Thermidor à une table du Black Pearl, un restaurant sur le quai nord-ouest de Harbor Park. Un grand stand tout en pin, sponsorisé par le Comité de promotion du homard du Maine, dispense des brochures gratuites avec recettes, conseils de dégustation et Anecdotes marrantes sur le Homard. Le gagnant de la Compétition de cuisine amateur du vendredi prépare des Ramequins de homard au safran, dont la recette est à présent disponible pour tous sur www.mainelobsterfestival.com. Il y a des T-shirts homard, des poupées articulées homard, des jouets de piscine gonflables homard, des casquettes homard avec de grandes pinces écarlates qui dodelinent, montées sur ressorts. Votre envoyé spécial a tout vu, en compagnie d'une amie et de ses deux parents (à lui) – dont l'un est né et a grandi dans le Maine, quoique à l'extrême nord de l'État, à l'intérieur des terres, en pays de patates, un tout autre monde que ce pan de côte touristique².

En pratique, tout le monde sait ce qu'est un homard. Comme d'habitude, en revanche, il y a beaucoup plus à en dire que la plupart d'entre nous ne souhaite en savoir – tout ça dépend de vos centres d'intérêt. Taxonomiquement parlant, un homard est un crustacé marin de la famille des homaridae, caractérisé par cinq paires de pattes articulées, dont la première s'achève en grandes pinces qui lui servent à maîtriser ses proies. Comme nombre d'autres espèces carnivores benthiques, les homards sont à la fois chasseurs et charognards. Leurs yeux sont pédonculés, leurs branchies se situent sur les pattes et ils sont munis d'antennes. Une douzaine d'espèces existe dans le monde, celle qui nous concerne ici est le homard du Maine, *Homarus americanus*. Le nom anglais, *lobster*, vient du vieil anglais *loppestre*, dont on suppose qu'il s'agit d'une altération du mot latin *locusta*,

combiné avec *loppe*, vieil anglais pour « araignée ».

Qui plus est, un crustacé est un arthropode aquatique de la classe des Crustacea qui comprend les crabes, les crevettes, les balanes, les homards et les écrevisses d'eau douce. Tout ça vient directement de l'encyclopédie. Et les arthropodes appartiennent à l'embranchement Arthropoda qui rassemble insectes, araignées, crustacés, centipèdes / millipèdes ayant tous en commun l'absence d'une structure cerveau-colonne vertébrale centralisée et un exosquelette chitineux composé de segments, à quoi s'articulent des appendices distribués en paires.

Le truc, c'est que les homards sont, en gros, des insectes de la mer³ géants. Comme la plupart des arthropodes, ils datent de l'ère jurassique et sont tellement plus vieux biologiquement parlant que les mammifères qu'ils pourraient tout aussi bien être d'une autre planète. Et ils le sont – en particulier dans leur état naturel, brun-vert, en train de brandir leurs pinces comme des armes, leurs antennes épaisses fouettant l'air – pas jolis jolis à voir. Et c'est vrai aussi qu'ils sont les éboueurs de la mer, mangeurs de machins morts⁴, même s'ils ne dédaigneront pas certains crustacés vivants, certains poissons blessés et, parfois, un de leurs semblables.

Mais eux-mêmes sont bons à manger. Du moins c'est ce qu'on pense aujourd'hui. Jusqu'à une certaine date du XIX^e siècle, en revanche, le homard était littéralement la nourriture des classes inférieures, réservée uniquement aux pauvres et à ceux qui vivaient à la charge de l'État. Même dans l'environnement pénal très sévère de la jeune Amérique, quelques colonies avaient voté des lois prohibant de servir du homard aux détenus plus d'une fois par semaine car on jugeait cela cruel et inhabituel, l'équivalent de leur faire manger des rats. L'une des raisons de ce piètre statut était la profusion de homards en Nouvelle-Angleterre. « Une abondance incroyable », comme le dit l'une de nos sources, incluant des témoignages de Pèlerins de Plymouth pataugeant dans l'eau, en attrapant autant qu'ils voulaient à la main et des descriptions de la côte de Boston couverte de homards après les fortes tempêtes – on les traitait alors comme de la vermine puante et on les concassait pour en faire de l'engrais. Notons aussi que le homard prémoderne était cuit jusqu'à ce que mort s'en suive puis conservé, en général dans du sel ou des contenants hermétiques rudimentaires. À ses balbutiements, dans les années 1840, l'industrie

du homard du Maine était localisée autour d'une douzaine de conserveries en bord de mer, d'où on envoyait parfois le homard jusqu'en Californie où la demande s'expliquait uniquement par son faible coût et sa forte teneur en protéines, il était considéré, en somme, comme du carburant à mâcher.

De nos jours, bien entendu, le homard est un mets chic, délicat, talonnant de près le caviar. Sa chair est plus riche et substantielle que celle de la plupart des poissons, son goût subtil, comparé au fumet océanique des moules et des palourdes. Dans l'imaginaire alimentaire pop US, le homard est à présent l'équivalent marin du steak, auquel il est si souvent marié dans les formules Terre et Mer qui figurent parmi les plats les plus onéreux des menus des chaînes de restaurants de viande.

Et en effet, l'un des objectifs évidents du FHM et de son omniprésent sponsor, le Comité de promotion du homard du Maine, est de réfuter l'idée que le homard est particulièrement luxueux, malsain ou cher, réservé exclusivement aux palais fins ou aux bombances et entorses exceptionnelles au régime santé. On insiste encore et toujours dans les présentations et les brochures du festival sur le fait que la chair du homard est moins riche en calories, cholestérol et graisses saturées que le poulet⁵. Et dans la Grande Tente de la Restauration, on peut avoir un « quart » (le surnom donné dans le milieu à un homard d'une livre et quart), une coupelle d'environ cent grammes de beurre fondu, un sac de chips et un petit pain / beurre pour environ 12 \$, à peine plus cher qu'un menu au McDonald's.

Soyez informés, cependant, que l'entreprise de démocratisation du Festival du homard du Maine s'accompagne de la masse d'inconvénients et de compromis esthétiques propre à toute vraie démocratie. Voyez, par exemple, la susmentionnée Grande Tente de la Restauration devant laquelle s'étire en permanence une file d'attente calibre Disneyland et qui s'avère être une cafétéria de quatre cent mètres carrés sous un auvent, avec des rangées de grandes tables de collectivité où amis et inconnus sont installés joue contre bajoue, croquant, mâchant et bavant. Il fait chaud, le chapiteau affaissé retient la vapeur et les odeurs, et ces dernières sont fortes et seulement en partie d'origine alimentaire. L'endroit est bruyant, aussi, et un bon pourcentage du vacarme total est masticatoire. Les repas sont servis

sur des plateaux en polystyrène, les sodas arrivent sans glace et sans bulles, un café de supermarché est versé dans davantage de polystyrène, et les ustensiles, eux, sont en plastique (pas le moindre de ces longs pics pratiques pour déloger la chair de la queue, même si quelques commensaux avisés ont pensé à prendre les leurs). Et pas assez de serviettes en papier non plus, loin de là, considérant à quel point le homard est difficile à manger, surtout quand on est entassés sur des bancs à côté d'enfants d'âges divers et de niveaux fort variés de développement psychomoteur – sans parler des gens qui ont, qui sait comment, réussi à faire entrer leur propre bière en contrebande dans d'immenses glacières qui bloquent les allées, ou de ceux qui soudain brandissent leurs nappes en plastique et en couvrent de larges pans de table dans l'espoir de réserver (lesdites tables) pour leurs propres petits groupes. Et ainsi de suite. Chacun de ces exemples ne représente qu'un inconvéniement négligeable, bien sûr, mais le FHM se révèle plein de petites contrariétés agaçantes de cet ordre – prenez, par exemple, les spectacles en tête d'affiche, sur la Grande Scène, où vous devez raquer 20 \$ de plus pour une chaise pliante si jamais vous voulez vous asseoir ; ou la cohue folle, dans la Tente Nord, au moment où des échantillons, taille bouchon de sirop, des mixtures concoctées par les finalistes sont distribués après le Concours de cuisine ; ou la finale tant vantée du concours de beauté de la Déesse de la Mer du Maine, atrocement longue et consistant surtout en remerciements et hommages interminables aux sponsors du coin. Sans même parler des sanitaires Port-A-San, en nombre grossièrement insuffisant, ni du fait qu'on ne peut nulle part se laver les mains avant ou après le repas. En vrai, le Festival du homard du Maine est une foire agricole de niveau moyen dotée d'un prétexte culinaire, et à cet égard il n'est pas sans évoquer les festivals du crabe de Tidewater, les festivals du maïs du Midwest, les festivals de chili du Texas, etc., avec lesquels il partage le paradoxe central de tous ces événements populaires, commerciaux, grouillant de monde : ils ne sont pas pour tout le monde⁶. Je ne dis pas ça contre la rédactrice en chef euphorique de *Food & Wine*, mais je serais surpris qu'elle soit jamais vraiment venue en personne ici à Harbor Park, parmi ces foules de gens giflant des moustiques dignes du canal de Panamá tout en s'empiffrant de Twinkies frits devant le professeur Paddiwhack, juché sur des échasses d'un mètre quatre-vingts et vêtu d'un ciré hérissé de homards en plastique montés sur

ressorts qui terrifient leurs enfants.

Le homard est principalement un mets estival. Cela parce que de nos jours on préfère le manger frais, autrement dit il doit avoir été pêché récemment, ce qui pour des raisons à la fois tactiques et économiques s'accomplit à des profondeurs de moins de 50 mètres. Les homards tendent à être les plus affamés et les plus remuants (*i.e.* les plus faciles à capturer) quand l'eau est à une température estivale de 7-10 degrés. À l'automne, la majorité des homards du Maine migre vers des eaux plus profondes, soit pour bénéficier d'une température plus propice soit pour éviter les hautes vagues qui fouettent la côte de Nouvelle-Angleterre tout l'hiver. Certains s'enfouissent dans les fonds marins. Ils hibernent peut-être ; personne n'en est sûr. L'été est aussi la saison de la mue – plus précisément de début à mi-juillet. Les arthropodes chitineux croissent en muant, un peu comme les humains qui doivent s'acheter des habits en grandissant, en grossissant. Puisque les homards peuvent vivre plus de cent ans, ils peuvent aussi atteindre des poids considérables, une quinzaine de kilos ou plus, même si les vrais doyens chez les homards se font rares, car les eaux de Nouvelle-Angleterre regorgent de casiers⁷. Quoiqu'il en soit, c'est de là que vient la distinction culinaire entre les homards à carapace dure ou molle – ces derniers étant parfois surnommés « mueurs ». Un homard mou est un individu qui vient de muer. Les restaurants de ce pan de côte proposent souvent les deux variétés dans leur menu estival, les mueurs sont légèrement meilleur marché, bien qu'ils soient plus faciles à décortiquer et que leur chair soit prétendument plus sucrée. La raison de cette ristourne est qu'un homard en pleine mue emploie une couche d'eau de mer en guise d'isolant pendant que sa nouvelle carapace durcit, il y a donc un peu moins de chair quand on démantibule un mueur, sans compter le liquide odorant qui asperge tout et peut parfois jaillir comme du jus de citron et atterrir pile dans l'œil d'un commensal. Si c'est l'hiver ou que vous achetiez du homard loin de la Nouvelle-Angleterre, en revanche, il y a fort à parier que vous aurez des durs, qui pour des raisons évidentes supportent mieux les trajets.

Comme *entrée à la carte**, le homard peut être rôti, cuit au four, à la vapeur, au grill, sauté, frit à la poêle ou cuit au micro-ondes. La méthode la plus courante, cela dit, c'est l'eau bouillante. Si vous aimez

faire du homard à la maison, c'est probablement comme ça que vous le cuisinez, vu que c'est si facile. Il faut une grande casserole avec couvercle, à demi remplie d'eau (la règle standard, c'est 2,5 litres environ par homard). L'eau de mer est optimale, ou alors il faut ajouter deux c à c de sel par litre d'eau courante. C'est bien de savoir combien pèsent vos homards. Faites bouillir l'eau, immergez les homards un par un, couvrez, portez de nouveau à ébullition. Baissez le feu jusqu'à reprise du frémissement, puis comptez dix minutes pour la première livre et trois minutes pour chaque livre supplémentaire. (À supposer que vous ayez des homards à carapace dure, ce qui, je le répète, si vous ne vivez pas entre Boston et Halifax, est sans doute le cas. Pour les mous, on est censé soustraire trois minutes au total.) La raison pour laquelle les homards, dans la cocotte, virent à l'écarlate, c'est que l'eau bouillante supprime tous les pigments de leur chitine, sauf un. Si vous voulez savoir facilement si les homards sont prêts, essayez d'arracher une antenne – si elle se détache de la tête presque d'elle-même, vous pouvez passer à table.

Un détail si évident que la plupart des recettes ne se donnent même pas la peine de l'évoquer, c'est que tout homard est censé être vivant quand vous l'ébouillantez. Cela fait partie de l'attrait contemporain pour l'animal – il n'y a pas plus frais comme aliment. Pas de décomposition entre la pêche et l'ingestion. Non seulement les homards ne nécessitent ni nettoyage ni préparation ni décorticage, mais il est aussi relativement faciles pour les vendeurs de les conserver en vie. Ils sont vivants quand on remonte les casiers, puis placés dans des containers d'eau de mer, et ils peuvent – du moment que l'eau est aérée et que leurs pinces sont bloquées par une cheville de bois ou liées pour les empêcher de s'entre-déchiqueter, victimes du stress en captivité⁸ – survivre jusqu'à ce qu'on les ébouillante. La majorité d'entre nous connaissons des supermarchés ou des restaurants dotés d'aquariums pleins de homards, où l'on peut choisir son dîner qui nous voit le pointer du doigt. Et une partie du grand spectacle qu'est le Festival du homard du Maine, c'est de regarder les bateaux des pêcheurs de homards s'amarrer le long des quais nord-ouest et décharger la récolte du jour, qui est ensuite transférée à la main ou en caddie, à 150 mètres de là, dans les aquariums vastes et clairs tout autour de la cocotte du festival – qui est, comme je l'ai dit, présentée comme la Plus Grande du Monde et peut cuire jusqu'à 100 homards à

la fois pour la Grande Tente de la Restauration.

Et donc voici une question tout à fait inévitable sur le site de la Plus Grande Cocotte à Homard du Monde, et qui peut se poser dans des cuisines partout en Amérique : est-ce acceptable d'ébouillanter vivante une créature sensible, juste pour notre plaisir gustatif ? Et des interrogations apparentées : la question précédente est-elle insupportablement politiquement correcte ou sentimentale à frémir ? Qu'est-ce que « acceptable » veut dire dans ce contexte, de toute façon ? Tout ça n'est-il qu'une question de choix personnel ?

Comme vous le savez peut-être, ou pas, un groupe assez connu sous l'acronyme PETA – en faveur du traitement éthique des animaux – pense que la question morale de l'ébouillantage des homards n'est pas seulement affaire de conscience individuelle. De fait, l'une des toutes premières choses qu'on a entendu à propos du FHM... bon, plantons le décor : on arrive très tard en taxi de l'aéroport étrange et rustique et quasi indescriptible de Knox County⁹, la veille de l'inauguration du festival, et ce taxi, on le partage avec un riche consultant politique qui vit la moitié de l'année sur Vinalhaven Island, dans la baie (il va prendre le ferry à Rockland). Le consultant et le chauffeur répondent à des interrogations journalistiques soulevées l'air de rien sur la façon dont les habitants de la région considèrent le FHM, par exemple est-ce que le festival est juste une vache à lait touristique ou est-ce que les résidents locaux l'attendent avec impatience, avec une réelle fierté citoyenne, etc. Le chauffeur (un septuagénaire, membre semblerait-il d'une escouade de retraités que la compagnie de taxis emploie en renfort durant la période d'affluence estivale, qui porte un pin's du drapeau américain et conduit d'une façon *mesurée*, pas d'autre façon de le dire) nous assure que les gens du cru soutiennent et apprécient le FHM, même si lui-même n'y est pas allé depuis des années, et à bien y penser aucune de leurs connaissances, à lui et à sa femme, non plus. Cependant, le consultant semi-local s'y est quelquefois rendu récemment (on croit comprendre qu'il s'est exécuté à la demande de sa femme), et l'impression la plus vive qu'il en garde c'est qu'« on poireaute comme pas permis pour avoir ses homards, tandis que des ex-hippies distribuent dans toute la file des tracts proclamant que les homards meurent dans des souffrances atroces et qu'il ne faut pas les manger ».

Et ils s'avère que les post-hippies dont se souvient le consultant

étaient des militants de la PETA. Il n'y a pas de PETAistes en vue au FHM¹⁰ de 2003, mais ils étaient en première ligne à de nombreux festivals récents. Depuis 1995 sinon avant, des articles parus dans tous les journaux, du *Camden Herald* au *New York Times*, ont évoqué le boycott du Festival du homard du Maine auquel appelle la PETA, laquelle enrôle souvent des célébrités, telle Mary Tyler Moore, pour être leur porte-parole dans des lettres ouvertes et des pubs affirmant des trucs comme « Les homards sont incroyablement sensibles » et « Pour moi, hors de question de manger un homard ». Plus concret, le témoignage oral de Dick, notre contact¹¹ à l'agence de location de voiture, un homme rubicond et extrêmement grégaire, expliquant que la PETA s'est faite si présente ces dernières années qu'une sorte d'homéostasie tolérante et fragile a été atteinte entre les militants et les festivaliers locaux, i.e. : « On a eu des incidents il y a quelques années. Une dame a enlevé tous ses vêtements ou presque et s'est peinturlurée en homard et a failli se faire arrêter. Mais la plupart du temps on leur fiche la paix. [Salve de petits gloussements ambigus, ce qui arrive souvent avec Dick.] Ils font leur truc et nous, le nôtre. »

Tout cet échange a lieu sur la Route 1, le 30 juillet, durant une course de 6 km et cinquante minutes menant de l'aéroport¹² jusqu'au concessionnaire, pour aller signer les papiers de location de la voiture. Suivent quelques saillies non publiables après les anecdotes sur la PETA, puis Dick – dont le beau-fils se trouve être pêcheur de homards professionnel, l'un des fournisseurs réguliers de la Grande Tente de la Restauration – livre ce que sa famille et lui tiennent pour la circonstance atténuante cruciale dans tout ce débat sur est-ce-moral-d'ébouillanter- les-homards-vivants : « Il y a une partie du cerveau, chez les humains et les animaux, qui permet d'éprouver la douleur, et les cerveaux des homards ne possèdent pas cette partie-là. »

À part le fait que c'est faux pour environ neuf raisons différentes, l'intérêt principal de cette déclaration de Dick, c'est que sa thèse est plus ou moins reprise par celle du festival concernant les homards et la douleur, telle qu'elle est énoncée dans le quiz Testez Votre QI Homardien qui apparaît dans le programme du FHM 2003 grâce au Comité de promotion du homard du Maine :

Le système nerveux d'un homard est très simple, il est en réalité très similaire à celui d'une sauterelle. Il est décentralisé

et sans cerveau. Il n'a pas de cortex cérébral, qui est la partie du cerveau qui nous permet de ressentir la douleur.

Bien que plus sophistiquée en apparence, l'information neurologique contenue dans cette déclaration est elle aussi soit fausse, soit imprécise. Le cortex cérébral, chez l'homme, est la partie du cerveau qui gère les facultés supérieures telles que la raison, la conscience métaphysique de soi, le langage, etc. La réception de la douleur, on le sait, relève d'un système plus vieux et plus primitif de nocicepteurs et de prostaglandines qui sont régulées par le tronc cérébral et le thalamus¹³.

D'un autre côté, c'est vrai que le cortex cérébral est sollicité en cas de ce qu'on appelle diversement la souffrance, la détresse ou l'expérience affective de la douleur – i.e., l'expérience de stimuli douloureux perçus comme déplaisants, très déplaisants, insupportables, et ainsi de suite.

Avant d'aller plus loin, admettons que la question de savoir si et comment différentes espèces animales éprouvent de la douleur, et si et pourquoi il serait justifié de leur en infliger pour les manger, s'avère extrêmement complexe et épineuse. Et la neuro-anatomie comparative n'est qu'une facette du problème. Puisque la douleur est une expérience mentale totalement subjective, on n'a pas accès directement à la souffrance d'un autre individu ni d'un autre être, seulement à la sienne propre ; et même les principes de base qui nous permettent d'inférer que d'aucuns éprouvent de la souffrance et ont un intérêt légitime à l'éviter impliquent de la philosophie pure et dure – métaphysique, épistémologie, théorie de la valeur, éthique. Le fait que même les mammifères non humains les plus évolués n'aient pas accès au langage pour nous communiquer leur expérience mentale subjective n'est que la première des complications qui apparaissent dès que l'on tente d'étendre notre raisonnement sur la douleur et la morale aux animaux. Et tout devient progressivement plus abstrait et chantourné à mesure que l'on passe des mammifères supérieurs au bétail, aux porcs, aux chiens, aux chats, aux rongeurs, puis aux oiseaux et aux poissons, et enfin aux invertébrés tels que les homards.

Le point le plus important ici, cependant, c'est que tout le problème de la-cruauté-envers-les-animaux- et-de-leur-consommation n'est pas simplement complexe, mais incommode. Ou, dans tous les

cas, il m'incommode, moi, comme à peu près tous ceux de ma connaissance qui apprécient une variété d'aliments mais ne souhaitent pas se voir comme des personnes cruelles ou insensibles. Pour autant que je sache, ma propre façon de faire face à ce dilemme a été d'éviter de penser à tout ce machin peu ragoûtant. Je devrais ajouter qu'il me semble peu probable que moult lecteurs de *Gourmet* souhaitent y songer ou être poussés à s'interroger sur la moralité de leurs habitudes alimentaires dans les pages d'un mensuel culinaire. Mais vu que le sujet imposé de cet article est comment c'était au FHM 2003, et donc comment c'était de passer plusieurs jours parmi une grande foule d'Américains tous mangeurs de homard, et donc d'être plus ou moins obligé de penser intensément au homard et au fait d'en acheter et d'en manger, il s'avère impossible, honnêtement, d'éviter certaines questions morales.

Et cela, pour plusieurs raisons. D'une part, le problème n'est pas juste que les homards sont ébouillantés vivants, c'est que vous vous en chargez vous-même – ou du moins, on s'en charge spécifiquement pour vous, in situ¹⁴. Comme on l'a mentionné plus haut, la Plus Grande Cocotte à Homard du Monde, présentée comme une attraction dans le programme du festival, est plantée au nord du site du FHM, au vu et au su de tous. Essayez d'imaginer un Festival du bœuf du Nebraska¹⁵ où, au nombre des festivités, il y aurait le spectacle des camions qui se garent et du bétail vivant qui descend la rampe pour être mis à mort sous votre nez dans le Plus Grand Abattoir du Monde ou je ne sais quoi – pas moyen.

Le côté intime de la chose est maximisé chez soi, puisque c'est bien sûr à la maison que la plupart des homards sont préparés et mangés (toutefois notez déjà l'euphémisme semi-conscient « préparés » qui, dans le cas des homards, veut vraiment dire tués sur place, dans nos cuisines). Le scénario de base, c'est qu'on rentre du magasin et qu'on fait nos petits préparatifs, comme remplir la cocotte d'eau et la faire bouillir, puis on sort les homards du sac ou de tout autre contenant dans lequel on les a rapportés du magasin... sur quoi, les choses commencent à prendre un tour désagréable. Tout hébété qu'il soit du trajet, par exemple, le homard a tendance à revenir à la vie de manière alarmante quand on le plonge dans l'eau bouillante. Si vous le faites glisser d'une boîte dans la cocotte fumante, il peut tenter de s'accrocher aux parois du contenant ou même d'agripper de ses pinces

le bord de la cocotte, comme quelqu'un essayant de se retenir au bord d'un toit. Et le pire c'est quand le homard est complètement immergé. Même si vous couvrez la cocotte et que vous vous éloignez, vous pouvez en général entendre le couvercle tressauter et claquer tandis que le homard tente de le repousser. Ou les pinces de la créature qui rayent les parois alors qu'il se débat. Le homard, en d'autres mots, se comporte tout à fait comme vous ou moi le ferions, plongés dans l'eau bouillante (à l'exception évidente des hurlements¹⁶). Une façon plus brutale de le dire, c'est que le homard se comporte comme s'il souffrait terriblement, ce qui pousse certains cuisiniers à carrément désertar la cuisine et à aller, avec l'un de ces petits minuteurs de cuisson en plastique, attendre dans la pièce voisine que tout le processus soit terminé.

Il y a deux grands critères sur lesquels la plupart des éthiciens s'accordent lorsqu'il s'agit de déterminer si une créature vivante a la capacité de souffrir et donc a des intérêts authentiques qu'il peut être, ou pas, de notre devoir de prendre en compte¹⁷. Le premier est la quantité de connexions neurologiques requises pour l'expérience de la douleur dont l'animal est équipé par nature – nocicepteurs, prostaglandines, récepteurs d'opioïdes neuronaux, etc. L'autre est de déterminer si l'animal fait montre d'un comportement associé à la souffrance. Et il faut bien des acrobaties intellectuelles et de coupage béhavioriste de cheveux en quatre pour ne pas voir le fait de lutter, de se débattre et de marteler le couvercle comme un comportement lié à la souffrance. D'après les zoologues marins, les homards mettent en moyenne entre 35 et 45 secondes à mourir dans l'eau bouillante. (Je n'ai trouvé aucune source évoquant le temps que cela met dans de la vapeur surchauffée ; on se prend à espérer que ce soit plus rapide.)

Il y a, bien sûr, d'autres manières de tuer le homard in situ et de garantir ainsi une fraîcheur optimale. Certains cuisiniers ont pour pratique de planter un lourd couteau très pointu juste au-dessus de la médiane entre les pédoncules oculaires du homard (plus ou moins à l'emplacement du Troisième Œil sur un front humain). Ce qui, paraît-il, tue le homard sur le coup ou l'insensibilise et, en tout cas, atténue, dit-on, la lâcheté qu'il y a à balancer une créature dans l'eau bouillante avant de fuir la pièce. Pour autant que je puisse l'affirmer après avoir parlé à des partisans de la méthode du couteau-dans-la-

tête, l'idée, c'est que c'est plus violent mais au bout du compte plus clément, à quoi s'ajoute le fait que la volonté d'exercer une action personnelle et d'accepter la responsabilité de poignarder le homard dans la tête ferait honneur d'une façon ou d'une autre à ce dernier et vous donnerait le droit de le manger (il y a souvent une vague sorte d'arrière-goût amérindien de spiritualité-de-la-chasse dans les arguments pro-couteau). Mais le problème avec cette méthode relève de la biologie de base : le système nerveux du homard fonctionne via non pas un mais plusieurs ganglions, c.-à-d. nœuds de nerfs, qui sont, disons, connectés en série et distribués tout le long de la face interne du homard, de la tête à la queue. Et invalider uniquement le ganglion frontal ne conduit normalement pas à une mort rapide ni à l'inconscience.

Une solution alternative, c'est de plonger le homard dans de l'eau salée froide et puis de très lentement la porter à ébullition. Les cuisiniers partisans de cette méthode se basent sur l'analogie de la grenouille qu'on peut prétendument empêcher de bondir hors de l'eau bouillante en la réchauffant par degré. Pour nous épargner un long résumé des recherches effectuées, je vais me contenter de vous assurer que l'analogie entre grenouilles et homards ne tient pas – qui plus est, si l'eau de mer dans la cocotte n'est pas aérée, le homard immergé suffoque lentement, même si en général, ça ne suffit pas à l'empêcher de se débattre et de donner des coups sonores quand l'eau devient assez chaude pour le tuer. En fait, les homards bouillis progressivement font souvent preuve en bonus de tout un tas de réactions révoltantes, convulsives, qu'on n'observe pas dans l'ébouillement classique.

Au bout du compte, les seules vertus avérées des méthodes de la lobotomie maison et du réchauffement lent sont relatives, car il y a des façons encore pires / plus cruelles de préparer le homard. Les cuisiniers pressés les fourrent parfois vivants au micro-ondes (en général après avoir percé plusieurs soupapes dans la carapace, précaution nécessaire, comme la plupart des micro- ondeurs de crustacés apprennent à leurs dépens). Les écarteler vivants, d'un autre côté, est tendance en Europe – certains chefs coupent le homard en deux avant de le cuire ; d'autres préfèrent arracher les pinces et la queue et ne mettre que ces parties-là dans la casserole.

Et il y a d'autres tristes nouvelles en ce qui concerne le critère-

souffrance numéro un. Les homards ne sont pas gâtés question vision et ouïe, mais ils ont un sens du toucher exquis, grâce aux centaines de milliers de fins poils qui recouvrent leur carapace. « Et c'est ainsi, comme l'écrit T. M. Prudden dans le classique du métier *About Lobster* [Sur le homard], que, bien qu'encastré dans ce qui paraît être une armure solide, impénétrable, le homard peut recevoir des stimuli et des impressions de l'extérieur aussi promptement que s'il possédait une peau fine et délicate. » Et les homards ont bien des nocicepteurs¹⁸, ainsi que des versions invertébrées des prostaglandines et des neurotransmetteurs majeurs via lesquels nos cerveaux captent la douleur.

Ils ne semblent pas, en revanche, être équipés pour produire ou absorber les opioïdes naturels, comme les endorphines et les enképhalines, qui sont ce que les systèmes nerveux plus élaborés emploient pour tenter de gérer les souffrances intenses. De ce fait, toutefois, on peut conclure soit que les homards sont peut-être même *plus* vulnérables à la douleur puisqu'il leur manque l'analgésie dont sont pourvus les systèmes nerveux des mammifères, soit, au contraire, que l'absence d'opioïdes naturels implique une absence des sensations de douleur vraiment intenses que ces opioïdes sont conçus pour mitiger. En ce qui me concerne je constate une amélioration très nette de mon humeur quand j'envisage cette dernière possibilité. Il se pourrait que leur manque d'équipement en endorphine / enképhaline signifie que l'expérience subjective brute de la douleur qu'a le homard est si radicalement différente de celle des mammifères qu'elle ne mérite peut-être même pas le terme de « douleur ». Peut-être les homards sont-ils plutôt comme ces individus dont on lit parfois l'histoire, qui ont subi une lobotomie frontale et expliquent vivre la douleur d'une tout autre manière que vous ou moi. Ces patients éprouvent bien sûr la douleur physique, neurologiquement parlant, mais elle ne leur déplaît pas – même si elle ne leur plaît pas non plus ; c'est plutôt qu'ils la sentent, mais ne *ressentent* rien à son propos –, le truc étant que la douleur ne les dérange pas et n'est pas quelque chose qu'ils cherchent à fuir. Peut-être les homards, qui sont aussi dépourvus de lobes frontaux, sont-ils indifférents, de façon similaire, à l'inscription-neurologique-de-la-blessure-ou-du-danger que nous appelons douleur. Il y a, après tout, une différence entre (1) la douleur comme événement purement neurologique et (2) la souffrance réelle,

qui semble supposer une composante émotionnelle cruciale, une conscience de la douleur comme quelque chose à craindre / ne pas aimer / chercher à éviter.

Pourtant, après toutes ces rationalisations abstraites, demeurent le couvercle qui tressaute frénétiquement, les tentatives pathétiques d'agripper le rebord de la casserole. Devant la cuisinière, il est difficile de nier de manière convaincante que voici une créature vivante qui éprouve de la douleur et souhaite éviter / échapper à cette expérience douloureuse. À mes yeux de profane, le comportement du homard dans la cocotte paraît être l'expression d'une *préférence* ; et il se peut bien que la capacité à former ces dernières soit le critère décisif pour définir à la vraie souffrance¹⁹. La logique de cette relation (préférence → souffrance) peut être saisie le plus simplement par la négative. Si l'on coupe certains vers de terre en deux, les moitiés continueront souvent à ramper et à vivre leur vie vermiforme comme si de rien n'était. Quand on affirme, sur la base de leur comportement post-op, que ces vers ne semblent pas souffrir, ce qu'on dit en vérité, c'est qu'aucun signe n'indique qu'ils sont conscients d'avoir vécu quelque chose de négatif, ou qu'ils *préfèreraient* ne pas avoir été coupés en deux. Les homards, en revanche, sont connus pour manifester des préférences. Des expériences ont montré qu'ils sont capables de détecter des changements ne serait-ce que d'un degré ou deux dans la température de l'eau ; une raison de leurs cycles migratoires complexes (qui peuvent couvrir une distance de 150 km et plus par an) est qu'ils recherchent les températures qu'ils aiment le mieux²⁰. Et, comme mentionné plus haut, ils vivent dans les fonds marins et ont une aversion pour la lumière vive – si un aquarium de homards de cuisine est placé au soleil ou sous un néon de magasin, ils se rassembleront à l'endroit le plus sombre. Plutôt solitaires dans l'océan, l'entassement qui fait partie des conditions de captivité leur déplaît également, de toute évidence, puisque (comme mentionné aussi) l'une des raisons pour lesquelles on lie leurs pinces au moment de la capture, c'est pour les empêcher de s'attaquer entre eux à cause du stress que génère l'exiguïté.

Quoi qu'il en soit, au FHM, quand on se tient près des aquariums bouillonnants devant la Plus Grosse Cocotte à Homards du Monde, à regarder les homards fraîchement capturés entassés les uns sur les

autres, agitant leurs pinces entravées, impuissants, recroquevillés au fond dans les coins, ou fuyant frénétiquement la vitre à votre approche, il est difficile de ne pas sentir qu'ils sont malheureux, ou apeurés, même s'il ne s'agit que d'une version rudimentaire de ces sentiments... et, encore une fois, qu'est-ce que le rudimentaire vient faire là-dedans ? Pourquoi une forme primitive, non verbale de souffrance serait-elle moins impérieuse ou déplaisante pour la personne qui contribue à l'infliger en payant pour la nourriture qui en résulte ? Je n'essaie pas de vous servir un laïus façon PETA – du moins, je ne le crois pas. J'essaie plutôt de comprendre et d'exprimer certaines des questions troublantes qui se posent parmi les rires, la salvation et la fierté communautaire du Festival du homard du Maine. La vérité c'est que si vous, public du festival, vous vous autorisez la pensée que les homards peuvent éprouver de la souffrance et préféreraient ne pas, le FHM se met à prendre une tournure de cirque romain ou de Torture-ama médiéval.

Cette comparaison paraît-elle un brin exagérée ? Si oui, pourquoi au juste ? Et que penser de ça : est-il possible que les générations à venir considèrent notre agrobusiness et nos pratiques alimentaires actuelles un peu comme nous voyons aujourd'hui les divertissements de Néron ou les expériences de Mengele ? Ma première réaction, c'est de trouver une telle comparaison hilarante, extrême – et pourtant, la raison pour laquelle elle me semble extrême, c'est parce que j'ai l'air de croire que les animaux sont moins importants moralement que les êtres humains²¹ ; et en situation de défendre une telle croyance, y compris face à moi-même, je dois reconnaître que (a) j'ai un intérêt égoïste évident à croire une chose pareille, puisque j'aime manger certains types d'animaux et souhaite continuer à le faire, et (b) je n'ai pas réussi à établir un système éthique personnel dans lequel cette croyance serait véritablement défendable et non pas égoïstement pratique.

Étant donné le contexte de publication de cet article et mon propre manque de sophistication sur le plan culinaire, je suis curieux de savoir si le lecteur peut s'identifier à l'une ou l'autre de ces réactions, de ces aveux et de ces malaises. Il me tient aussi à cœur de ne pas passer pour un allumé ou un prêchi-prêcheur alors que la vérité, c'est que je ne sais pas trop quoi en penser. Aux lecteurs de *Gourmet* qui apprécient les repas-bien-préparés-et-présentés à base de bœuf, veau,

agneau, porc, poulet, homard, etc. : pensez-vous souvent au (possible) statut moral et à la (probable) souffrance des animaux concernés ? Si oui, quelles convictions éthiques avez-vous développées, vous permettant non seulement de manger mais également de savourer et d'apprécier des mets à base de chair (puisque bien sûr l'*appréciation* raffinée, plutôt que la simple ingestion, fait tout le sel de la gastronomie) ? Si, d'un autre côté, vous ne voulez rien avoir à faire avec ces incertitudes et ces convictions, et trouvez que des trucs comme le paragraphe précédent reviennent à se regarder vainement le nombril, qu'est-ce qui rend acceptable pour de bon, en votre for intérieur, d'évacuer tout ça d'emblée ? Je veux dire, votre refus d'y penser est-il le produit d'une réelle réflexion, ou est-ce que tout simplement vous ne voulez pas y songer et voilà tout ? Et en ce cas, pourquoi pas ? Ne réfléchissez-vous jamais, même en passant, aux raisons possibles qui sous-tendent votre réticence à y penser ? Je n'essaie de piéger personne ici – je suis sincèrement curieux. Après tout, être extra-conscient et attentif et réfléchi quant à sa nourriture et son contexte général, n'est-ce pas en partie ce qui distingue un vrai gourmet ? Ou toute l'attention et la sensibilité extrêmes du gourmet ne sont-elles que sensuelles ? N'est-ce vraiment qu'une question de goût et de présentation ?

Ces quelques dernières questions, cependant, bien que sincères, en appellent manifestement d'autres plus larges et plus abstraites sur les liens (s'ils existent) entre esthétique et morale – sur ce que l'adverbe dans une expression comme « Le magazine du bien-vivre » est réellement censé signifier – et ces questions nous entraînent directement en des eaux si profondes, si traîtresses que c'est probablement mieux d'interrompre la discussion publique ici. Il y a des limites à ce que même des gens intéressés par la question peuvent exiger les uns des autres.

1. Apophtegme autochtone exhaustif : « Camden-sur-Mer, Rockland- au-Flair ».
2. N.B. : Toutes les parties personnellement liées ont été claires dès le départ sur le fait qu'elles refusent d'être évoquées dans l'article.
3. Les autochtones côtiers surnomment de fait les homards des « bestioles », par ex. : « Passe dimanche, on cuisinera quelques bestioles. »
4. Légende tenace : pour les capturer, on appâte en général les homards avec du hareng mort.
5. Bien entendu, la pratique courante qui consiste à tremper la chair de homard dans du beurre fondu dézingue toutes ces joyeuses statistiques sur les lipides, chose qu'aucun de ces trucs promotionnels du Comité ne mentionne jamais, pas plus que les RP de l'industrie de la pomme de terre ne parlent de la crème fraîche et du bacon.
6. En vérité, il y a fort à dire sur les différences entre Rockland, la prolétaire, et le fumet populiste prononcé de son festival, et Camden, la cité aisée, élitiste, avec son panorama hors de prix et ses boutiques entièrement vouées aux pulls à 200 \$ et ses grandes rangées de demeures victoriennes converties en B & B haut de gamme. Et sur le fait que ces différences représentent les deux faces de la belle pièce du tourisme US. Très peu de tout cela sera abordé ici, sinon pour souligner le paradoxe susmentionné et révéler les préférences personnelles de votre envoyé spécial. Je confesse que je n'ai jamais compris pourquoi tant de gens trouvent que des vacances chouettes reviennent à enfiler des tongs et des lunettes de soleil pour se frayer lentement un chemin au milieu d'une circulation affolante, jusqu'à des lieux touristiques bondés, étouffants, bruyants, afin d'avoir un aperçu de la « couleur locale » qui est par définition gâchée par la présence de touristes. Cela peut (comme mes compagnons de festival le répètent sans cesse) relever de la personnalité et de goûts irréductibles de chacun : je n'aime pas les lieux touristiques, ce qui fait que je ne comprendrai jamais leur attrait et ne suis donc probablement pas la personne à qui en parler (de leur attrait supposé). Mais, puisque de toute façon cette NeBdP ne va presque sans nul doute pas survivre aux corrections rédactionnelles, voici : De mon point de vue, c'est probablement très bon pour l'âme de faire le touriste, même si ce n'est qu'une fois de temps en temps. Bon pour l'âme non pas d'une façon vivifiante ni revigorante, cela dit, mais plutôt d'une façon austère, regard-d'acier, regardons-les-faits-en-face-pour-trouver-comment-faire-avec. D'après mon expérience personnelle, sillonner le pays n'élargit pas les idées, ne détend pas, les changements radicaux de lieu ou de contexte n'ont pas d'effet salutaire, je considère plutôt que le tourisme intranational est radicalement oppressant et invite à l'humilité de la manière la plus directe qui soit – hostile qu'il est à mon fantasme d'être un individu à part entière, de vivre, d'une façon ou d'une autre, à l'extérieur ou au-dessus de tout ça. (On arrive à la partie que mes compagnons trouvent particulièrement triste et repoussante, qui ne manque pas de gâcher le plaisir des vacances :) Être un touriste de masse, pour moi, c'est devenir un pur Américain fin-de-siècle : étranger, ignorant, avide de quelque chose qu'on ne peut jamais avoir, déçu d'une manière qu'on ne peut jamais admettre. C'est gâcher, par un acte purement ontologique, l'ingâchabilité dont on est venu faire l'expérience. C'est imposer sa présence dans des endroits qui de toutes les façons non économiques possibles seraient mieux et plus vrais sans nous. C'est, dans les files d'attente et embouteillages, transaction après transaction, être confronté à une dimension de soi-même d'autant plus douloureuse qu'on n'y échappe pas : en tant que touriste, on acquiert une valeur économique, mais existentiellement on devient répugnant, un insecte sur une chose morte.

7. Fait : une bonne année, l'industrie US produit environ 40 000 000 kilos de homard, dont plus de la moitié vient du Maine.

8. Un raisonnement similaire sous-tend la pratique de ce que l'on appelle le « débécage » des poulets de chair et des poules pondeuses dans les batteries d'élevage contemporaines. Une rentabilité commerciale maximale exige que d'énormes populations de volailles soient confinées dans des espaces d'une exigüité contre-nature, conditions dans lesquelles bon nombre d'oiseaux deviennent fous et s'entretuent à coups de bec. En aparté purement observationnel, soyez informés que l'ablation du bec est en général un processus automatisé et que les poulets ne sont pas anesthésiés. Je ne suis pas sûr de savoir si beaucoup des lecteurs de *Gourmet* sont au fait de cette pratique ou d'autres apparentées, comme celle de décorner le bétail dans les élevages commerciaux, couper la queue des porcs dans les porcheries industrielles pour empêcher les voisins s'ennuyant jusqu'à la psychopathie de se les manger les uns les autres, et ainsi de suite. Il se trouve que votre correspondant spécial ne connaissait rien aux opérations standard de l'industrie de la viande avant de se mettre à travailler sur cet article.

9. Le terminal était la maison de quelqu'un, par exemple, et la pièce où l'on déclare ses bagages perdus était clairement jadis un garde-manger.

10. En fait, un certain M. William R. Rivas-Rivas, un représentant haut placé de la PETA venant du quartier général du groupe en Virginie, était bien présent cette année, quoique en solo, distribuant aux entrées principale et latérale du festival, le samedi 2 août, des tracts et des autocollants « Se faire ébouillanter, ça fait mal », qui est la devise de la plupart des publications de la PETA sur les homards. Je n'ai appris sa présence que plus tard, en parlant à Mr Rivas-Rivas au téléphone. Je ne sais pas trop comment on a pu le manquer *in situ* au festival, et je ne vois pas grand-chose à faire sinon m'en excuser – même s'il est aussi vrai que le samedi avait lieu la grande parade du FHM dans Rockland, ce que mes responsabilités journalistiques élémentaires semblaient m'obliger à suivre (et qui, avec tout le respect que je leur dois, signifie que le samedi n'était peut-être pas le moment le mieux choisi pour que la PETA milite à Harbor Park, surtout si elle n'envoyait qu'une seule personne un seul jour, vu que des tas de partisans convaincus du FHM étaient hors site à regarder la parade [qui, encore une fois sans penser à mal, s'est avérée plutôt ringarde et pénible, consistant principalement en chars faits maison très lents et en tout un tas de gens de la côte se faisant coucou, tandis qu'un type extrêmement agaçant déguisé en Barbe-Noire arpentait la foule en faisant « Arr » encore et encore en brandissant une épée en plastique sous le nez des gens, etc. ; et en plus il pleuvait]).

11. De profession, Dick est vendeur de voitures ; la franchise National Car Rental de cette région côtière opère depuis une concession Chevrolet à Thomaston.

12. La version courte quant à pourquoi on était de nouveau à l'aéroport alors qu'on venait d'arriver, c'est qu'il y avait des bagages perdus et un malentendu à propos de la localisation et de la nature de la franchise National sur la côte – Dick est venu en personne à l'aéroport et nous a récupérés, sans autre motif manifeste que sa gentillesse. (Il a aussi parlé non-stop tout le trajet, avec un style d'élocution très distinctif qui ne peut être décrit que comme maniaquement laconique ; la vérité c'est que j'en sais plus à présent sur cet homme que sur certains membres de ma propre famille.)

13. Pour développer, en guise d'exemple : l'expérience commune de toucher par accident une plaque de cuisson brûlante et de retirer brusquement la main avant

même de se rendre compte de ce qui se passe s'explique par le fait que nombre des processus par lesquels nous détectons et évitons les stimuli douloureux n'impliquent pas le cortex. Dans le cas de la main et de la plaque, le cerveau est totalement laissé de côté ; toutes les actions neurochimiques importantes ont lieu dans le rachis.

14. Du point de vue de la morale, concédons que ça marche dans les deux sens. Manger du homard, au moins, ne relève pas du système d'élevage industriel qui produit la majorité du bœuf, du porc et du poulet. Ne serait-ce qu'en raison de la façon dont elles sont présentées et emballées pour la vente, on mange ces viandes-là sans avoir à se dire qu'elles étaient des créatures sensibles et conscientes à qui des choses horribles ont été faites (N.B. : « horribles » ici veut dire vraiment, vraiment horribles. Écrivez à la PETA ou à peta.org pour voir leur vidéo gratuite « Faites connaissance avec votre viande », avec pour narrateur Mr Alec Baldwin, si vous voulez voir tous ces trucs en rapport avec la viande que vous ne voulez pas voir, auxquels vous ne voulez pas penser. [N.B.2 : non que la PETA soit un puits de vérité pure. Comme beaucoup de partisans dans les débats moraux complexes, les gens de la PETA sont des fanatiques, et leur rhétorique semble en grande partie simpliste et moralisatrice. Mais cette vidéo en particulier, qui regorge de prises de vue de vrais élevages et abattoirs industriels, est à la fois crédible et traumatisante]).

15. Est-ce significatif que « homard », « poisson » et « poulet » soient dans notre culture des mots qui désignent et l'animal et la viande, alors que la plupart des mammifères semblent requérir des euphémismes [« pig », par exemple, est le porc vivant, qui devient « pork » dans l'assiette, *NdlT*] qui nous permettent de dissocier la viande que nous mangeons de la créature vivante que cette viande fut un jour ? Est-ce la preuve qu'une espèce de profond malaise à manger des animaux évolués est endémique, au point de se manifester dans la langue anglaise, mais que le malaise diminue quand on quitte le règne des mammifères ? (Et est-ce que « agneau » / « agneau » est le contre-exemple qui torpille toute cette théorie, ou y a-t-il des raisons spéciales, biblico-historiques, à cette équivalence ?)

16. Il y a un mythe populaire pertinent concernant le sifflement aigu qui sort parfois d'une casserole de homards en train de bouillir. Le son est en réalité celui de la vapeur qui s'échappe de la couche d'eau de mer entre la chair du homard et sa carapace (c'est pourquoi les mous sifflent plus que les durs), mais d'après la version pop, il s'agit du cri de mort lapinesque du homard. Celui-ci communique via les phéromones dans son urine et n'a rien qui ressemblerait, même de loin, à l'équipement vocal nécessaire pour hurler, mais le mythe a la vie dure – ce qui pourrait, une fois de plus, signaler une gêne culturelle sourde quant à cette affaire d'ébouillement.

17. « Des intérêts » veut dire en gros des préférences fortes et légitimes, qui évidemment requièrent quelque degré de conscience, de réaction aux stimuli, etc. Voyez, par exemple, le philosophe utilitariste Peter Singer, dont *La Libération animale*, parue en 1974, est peu ou prou la bible du mouvement moderne de défense des droits des animaux : « Il serait absurde de dire que ce n'est pas dans l'intérêt d'une pierre d'être poussée à coups de pied le long de la route par un écolier. Une pierre n'a pas d'intérêt car elle ne souffre pas. Rien de ce qu'on peut lui faire ne peut possiblement faire de différence quant à son bien-être. Une souris, en revanche, a, elle, un intérêt à ne pas être poussée à coups de pied le long de la route, car elle souffrira si c'est le cas. »

18. C'est le terme neurologique pour les récepteurs spéciaux de la douleur, qui sont « sensibles aux températures extrêmes potentiellement nocives, aux forces

mécaniques et aux substances chimiques qui sont libérées quand les tissus sont endommagés ».

19. « Préférence » est peut-être synonyme, approximativement, d'« intérêt », mais c'est un terme plus approprié à nos besoins parce qu'il est moins philosophiquement abstrait – « préférence » semble plus personnel, et c'est toute l'idée de l'expérience personnelle d'une créature vivante qui est en jeu ici.

20. Bien sûr, le type de contre-argument le plus courant ici commencerait par l'objection que « aimer le mieux » n'est en réalité qu'une métaphore, qui plus est anthropomorphique et passible de nous induire en erreur. Le contre-argumenteur avancerait que le homard cherche à maintenir une certaine température ambiante maximale, mû par un instinct inconscient et rien d'autre (avec une explication similaire pour ses affinités à la pénombre qui vont suivre dans le corps de texte). Le fond d'un tel contre-argument sera que le homard se débattant et cognant dans la cocotte ne manifeste pas une douleur qu'il préférerait ne pas éprouver mais des réflexes involontaires, comme quand vous tendez la jambe si le docteur vous frappe le genou. Soyez informés que des scientifiques professionnels, y compris de nombreux chercheurs qui pratiquent des expériences sur des animaux, restent sur la position que les créatures non humaines n'ont pas de vrais sentiments du tout, uniquement des « comportements ». Soyez informés que plus est que cette position a une longue histoire qui remonte à Descartes, même si ses fondements modernes viennent principalement de la psychologie béhavioriste.

À ces contre-arguments comme quoi on-dirait-de-la-douleur-mais-ce-ne-sont-que-des-réflexes, il existe cependant un large éventail de contre-contre-arguments scientifiques en faveur des droits des animaux. Suivis par des tentatives de réfutations et de redéfinitions, et ainsi de suite. Qu'il suffise de dire, par conséquent, que les arguments scientifiques et philosophiques des deux côtés de la question de la souffrance animale sont engagés, abstrus, techniques, souvent motivés par l'intérêt personnel ou l'idéologie, et au bout du compte si totalement peu conclusifs qu'en pratique, en cuisine ou au restaurant, tout cela relève encore de la conscience individuelle, de la nécessité d'écouter (sans jeu de mots) ses tripes.

21. Par quoi je veux dire *beaucoup* moins importants, semblerait-il, puisque la comparaison morale ici n'est pas la valeur d'une vie humaine vs la valeur de celle d'un animal, mais plutôt la valeur de la vie d'un animal vs celle du goût humain pour un type de protéines en particulier. Même les carnophiles les plus irréductibles reconnaîtront qu'il est possible de bien manger et vivre sans consommer d'animaux.

Remerciements de l'auteur

Les personnes suivantes méritent des remerciements particuliers pour leur aide sur ce qui précède : Marian Berelowitz, Karen Carlson, Mimi Bailey Davis, Susanna Einstein, Jonathan Franzen, Steven Geller, Karen L. Green, Colin Harrison, Ben Healy, Glenn Kenny, Ron Lindblom, Joel Lovell, Martin Maehr, David Malley, Bessmarie Moll, Marie Mundaca, Cullen Murphy, Michael Pietsch, Ellen Rosenbush, Lee Smith, Martha Spaulding, Harry Thomas, Monona S. Thompson, Bill Tonelli, Betsy Uhrig, James D. Wallace, Sally F. Wallace, Evan Wright, Zainab Zakari et Jocelyn Zuckerman.

La traductrice tient à remercier Patricia Duez pour sa relecture experte.